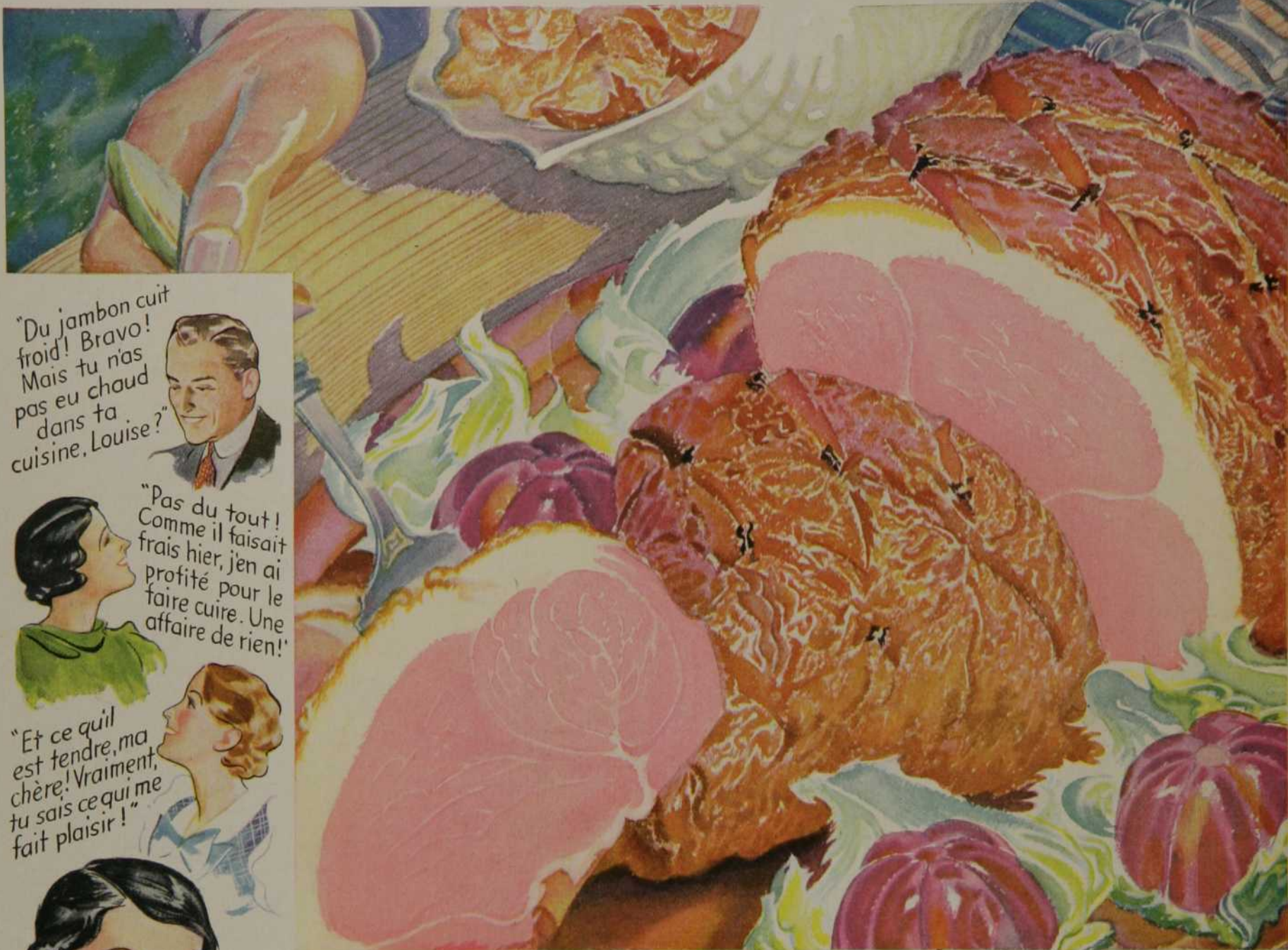


Le Samedi^{10¢}



Tous droits de reproduction réservés par l'artiste lui-même. Publication autorisée par « La Gravure Française », représentants, Square Phillips, Montréal.

CONFIDENCE



"Du jambon cuit froid! Bravo! Mais tu n'as pas eu chaud dans ta cuisine, Louise?"



"Pas du tout! Comme il faisait frais hier, j'en ai profité pour le faire cuire. Une affaire de rien!"



"Et ce qu'il est tendre, ma chère! Vraiment, tu sais ce qui me fait plaisir!"



et pensez-y! Je l'ai cuit
SANS BOUILLAGE!

POUR cela, évidemment, il faut le Jambon Premium Swift... qu'on cuit sans le faire bouillir et qui constitue un mets absolument délicieux!

Car le Premium Swift est *Ovenized*—c'est-à-dire fumé dans des fours d'après une méthode améliorée. Ce mode de fumage spécial, ajouté au célèbre traitement Premium, donne au jambon un goût d'une richesse et d'une saveur incomparables. Ce jambon est si tendre, si doux et si délicieux qu'on n'a pas à le faire bouillir, comme autrefois.

Vous n'avez qu'à mettre cuire ce jambon au fourneau. (Pour ne pas vous tromper,

découpez le mode d'emploi ci-contre et suivez-le.) Si vous n'en achetez qu'une tranche, faites-la griller ou frire sans la bouillir. Qu'il s'agisse d'un jambon entier, d'un demi-jambon ou de tranches du centre, vous ferez vos délices du Jambon Premium Swift, *Ovenized*.

Pour l'été, il n'y a rien de tel qu'un bon jambon cuit servi froid. Et pourquoi ne pas en simplifier la préparation en vous procurant un jambon qu'on peut cuire sans bouillage? Pour cela, exigez le Premium Swift, car tout Jambon Premium Swift est *Ovenized*. C'est d'ailleurs le seul qui le soit.

Swift Canadian Co., Limited.

CUISEZ-LE DE CETTE SIMPLE MANIÈRE!

- Mettez dans une rôtissoire un Jambon Premium entier ou un demi-jambon. Ajoutez 2 tasses d'eau et recouvrez la rôtissoire. • Cuisez à four lent (325°), à raison de 21 min. par livre pour un gros jambon entier; 25 min. par livre pour un petit jambon (jusqu'à 12 livres) ou un demi-jambon. • Le jambon cuit, retirez-le du fourneau. Enlevez la couenne, incisez-en la surface et parsemez de clous de girofle; frottez d'un mélange fait de 1/2 tasse de cassonade et de 1 c. à soupe de farine. Faites brunir, à découvert, pendant 20 minutes, à four modéré (400°).

Essayez aussi cette salade! Faites dissoudre 1 c. à soupe de gélatine dans 1/2 tasse du jus bouillant d'une boîte de cerises noires No. 2 1/2. Ajoutez le reste du jus et versez sur les cerises dénoyautées, 1/2 tasse d'amandes blanchies, 1/2 tasse d'olives farcies et tranchées que vous disposez dans de petits moules. Laissez refroidir. Le tout fait 8 salades.

Remarquez que le Jambon Premium Swift se reconnaît au pointillé brun qui se retrouve sur toutes les tranches.



JAMBON PREMIUM SWIFT

LE BACON PREMIUM SWIFT EST AUSSI OVENIZED
CONSISTANCE PLUS TENDRE • GOUT PLUS RICHE

Il est Ovenized

Editorial

46e année, No 12

Le Samedi

Montréal, 18 août 1934

Yeux de Chat

B IEN souvent il se produit, dans les idées, un phénomène d'enchaînement tellement capricieux et imprécis qu'il défie toute logique en même temps qu'il échappe à l'observation. L'idée qui, définitivement, a pris forme dans le cerveau n'a plus aucune ressemblance ni rapport avec ce qui l'a fait naître, et l'on est alors tenté de la mettre au compte d'une sorte de génération spontanée. C'est ainsi que, récemment, le spectacle d'une famille de jeunes chats m'a conduit insensiblement à penser aux Chinois.

Est-ce à cause du regard allongé des chats quand ils somnolent ou des manières parfois félines des Chinois? Je ne saurais le dire mais, en dépit de ce qui caractérise la marche des idées qui ont leur point de départ dans le vague, une similitude a immédiatement surgi dans mon esprit entre la race des Jaunes et celle des chats: la prodigalité avec laquelle les uns et les autres concourent au repeuplement de la boule terrestre.

Il est un fait: l'Asiatique se multiplie dans des proportions inquiétantes pour le reste du monde, il gagne du terrain partout, s'allonge, s'étend et s'incruste; ce Jaune fait tache d'huile. La sécheresse des chiffres devient de l'éloquence quand elle s'applique à cet état de choses.

En Europe il n'y a guère que la Yougo-Slavie qui présente un chiffre de naissances un peu important, soit trente-cinq annuellement pour mille personnes; en Angleterre ce chiffre n'est plus que de seize, mais si nous allons à Shanghai nous le voyons se relever immédiatement à cinquante-cinq. Au Japon il baisse un peu, mais il est encore de quarante-quatre à Tokio et de trente-trois à Osaka. C'est une moyenne au-dessus de la moyenne, comme dirait le Mōssieu qui fait le compte des fiascos à la société des Nations.

Avec les données ci-dessus, et quelques autres encore concernant divers pays, il est très facile de calculer que, dans dix ans d'ici seulement, la population terrestre sera théoriquement augmentée de cent quatre-vingt-quinze millions d'êtres supplémentaires. L'Europe en fournira pour sa part vingt millions, le continent américain tout entier trente-cinq millions et le reste, soit cent quarante millions, représentera la contribution des pays asiatiques.

A ce taux, il n'est pas exagéré de penser qu'en l'an 1964, dans une trentaine d'années d'ici, Tokio aura une population de dix millions et demi d'individus, et qu'il y aura six cent millions d'asiatiques de plus qu'aujourd'hui. Dans un œuf, le jaune se développe sans cesse aux dépens du blanc qui finit par disparaître. En sera-t-il de même pour l'humanité?

Le monde a été fort heureusement gratifié d'une série copieuse de calamités faisant fonction de soupapes de sûreté pour éviter le trop-plein. Il y a les famines, les épidémies, les tremblements de terre et les savants. Les trois premières sortes d'agents destructifs n'ont guère varié d'intensité depuis des millénaires, mais la quatrième ne fait que croître et embellir avec le temps. Je crois inutile de préciser que ce sont eux qui ont transformé l'art de s'assommer individuellement à coups de poing en celui de se pulvériser collectivement à coups de canon.

L'avenir mettra donc fatalement en présence ces deux forces grandissantes: le Jaune et la Science; tant qu'elles seront en opposition l'air sera encore à peu près respirable pour les Blancs,

mais le jour que les Jaunes pourront mettre la patte sur la Science et l'annexer définitivement, ce jour-là ce sera une grosse erreur que donner une valeur quelconque, si minime soit-elle, à la totalité des peaux de Blancs.

Les anciens disaient que Jupiter commençait par rendre fous ceux dont il avait décidé la perte; si c'est vrai, les Blancs sont très probablement en voie de perdition. Est-ce à dire qu'ils sont fous? Disons poliment qu'ils n'en présentent encore que les symptômes...

Il est incompréhensible toutefois qu'ils se soient acharnés à civiliser les Jaunes malgré eux. Tout d'abord, ces Jaunes avaient la conviction de posséder, bien avant les Blancs, une civilisation hautement supérieure à la leur, ce en quoi ils n'avaient peut-être pas tort. Les Chinois ont connu la poudre deux mille ans au moins avant



les Européens et ne s'en étaient jamais servi pour se casser mutuellement la gueule; aujourd'hui, grâce à la science occidentale, ils ont des mitrailleuses, des avions, des explosifs en quantité, de la méthode guerrière pleine la tête et des convoitises pleines la peau. Ils ont aussi la certitude d'avoir le nombre un jour.

Les Blancs sont allés s'installer de force chez eux où ils ont créé des comptoirs commerciaux, des routes, des usines, des chemins de fer, des établissements de toutes sortes, bref un tas de choses qui ont coûté les yeux de la tête et dont l'argent aurait été beaucoup mieux employé à secourir les misères dans leurs propres pays; au

premier jour favorable, messieurs les Jaunes garderont tout ça et ficheront les Blancs dehors à grands coups de savate dans le centre de la gravité anatomique. Pour se consoler, les Blancs n'auront que la seule ressource de donner la réplique en se bourrant eux-mêmes de grands coups de poing dans l'estomac en disant: c'est ma faute!...

Ce jour-là sera celui du commencement de la fin pour ceux qui ne seront pas peints en couleur safran par la nature; les invasions de sauteuses ne sont rien en comparaison de ce que seront celles de Jaunes affamés de conquêtes dans des pays handicapés par leurs luttes continuelles.

Oui, je sais, les Blancs sont allés chez les Jaunes au nom des fameux principes humanitaires avec lesquels on fait de si beaux discours; ils leur ont donc appris à se couper la couette, à réussir le pli du pantalon, à danser comme des singes et à se saouler comme des apôtres de prohibition; ils ont éveillé en eux des appétits inconnus auparavant mais se sont enrichis en leur vendant de la camelote de tous les genres, depuis la littérature légère jusqu'à l'artillerie lourde. Ils ont eu deux torts: le premier, de prendre les Jaunes pour des bêtes, et le deuxième, de vouloir les éduquer en les rendant féroces. Ils en ont même eu un troisième et le plus grand tous, celui de ne pas rester tranquillement chez eux à travailler à la prospérité de leur propre pays au lieu d'aller se préparer au loin de redoutables adversaires pour plus tard.

Je ne suis assurément pas partisan de la suppression brutale et par tous les moyens d'un peuple, même s'il est encombrant, suppression d'ailleurs impossible aux hommes et de la seule compétence du Temps en vertu des lois mystérieuses qui régissent le destin de notre planète; mais je trouve superlativement idiot d'user sa cervelle, ses muscles et son argent au service d'une race qui a toujours vu et verra toujours, dans l'homme à peau plus ou moins blanche, l'ennemi permanent qu'elle anéantit en rêve en attendant de pouvoir vivre ce rêve.

Faire ce qu'on appelle pompeusement de l'humanitarisme avec les citrons à pattes qui ne sympathiseront jamais sincèrement avec le reste de la population mondiale c'est tout simplement cracher en l'air. Et l'on sait qu'ordinairement ça vous retombe sur le nez...

Il eût été beaucoup plus simple et surtout plus prudent de laisser tous ces gens-là à leur routine dont il ne seraient probablement jamais sortis tout seuls; ils sont un demi-milliard au moins aujourd'hui, et feront majorité avant longtemps sur le globe si la prévoyante nature ne remédie pas au gâchis fait par l'imprévoyance des hommes.

Mais il y a, je l'ai dit, les épidémies, les tremblements de terre, le typhus et les typhons dont l'homme a toutefois reconnu l'insuffisance puisqu'il y a ajouté les guerres, la dope, le fanatisme et les plaisirs excessifs. Tout cela opère automatiquement des coupes sombres dans ce grouillement d'êtres turbulents qui s'appellent des hommes mais ne fait que retarder la catastrophe globale et définitive.

Nos bons philanthropes, avant de gaspiller bêtement leurs sympathies, feraient peut-être bien, eux aussi, d'étudier les yeux de chat, ces yeux demi-clos dont l'inquiétante fixité a parfois des lueurs étrangement semblables à celles que l'on voit passer dans les yeux d'autres félins qui attendent l'instant propice de sauter sur la souris.

La souris blanche...

FERNAND DE VERNEUIL

Les Publications Poirier, Bessette Cie, Ltée

Directeur de la rédaction: JEAN CHAUVIN

975, RUE DE BULLION, MONTREAL, CAN.

Tél.: LANCaster 5819-6002

Entered at the Post Office of S. Albans, Vt., as second class matter under Act of March 1879

ABONNEMENT

Canada	Etats-Unis et Europe
Un an ----- \$3.50	Un an ----- \$5.00
Six mois ----- 2.00	Six mois ----- 2.50
Trois mois ----- 1.00	Trois mois ----- 1.25

Heures de bureau: 9 h. a. m. à 5 h. 30 p. m.
Le samedi, 9 h. a. m. à 12 h. 30.

AVIS AUX ABONNES — Les abonnés changeant de localité sont priés de nous donner un avis de huit jours, l'emballage de nos sacs de maille commençant 5 jours avant leur expédition.

Une nouvelle de Paul Rouget

Illustration de J. J. Cuvelier

La Voix du Sang

COMME il arrivait devant sa chaumière, le père Fouleux, le bûcheron, aperçut, parmi l'herbe envahissant le seuil, un paquet de hardes.

Il se pencha. De ce paquet, une tête d'enfant émergea, les yeux clos, sous le soleil couchant qui l'enveloppait d'une caresse.

— Mais! . . . mais! bégaya le père Fouleux, surpris.

Et, tout à coup, les petits yeux s'ouvrirent, sous des cils qui étaient comme des fils de soie. Les prunelles avaient la couleur des myosotis. La bouche semblait une petite fleur tendre, quelque anémone rose.

Pourtant, la peau n'était pas blanche comme est habituellement la peau des enfants; elle avait un ton ambré.

L'hésitation du vieux fut de courte durée. Il prit le paquet entre ses bras. Son visage rude et barbu n'effraya pas l'enfant, une charmante petite fille. C'est qu'un rayon de bonté émanait de ses yeux gris, c'est qu'une grande pitié rayonnait de lui, de son cœur tendre et doux sous la rude écorce de son corps.

— Voyons, mignonnette, disait le père Fouleux, berçant l'enfant qui continuait à rire, qui donc t'a apportée? . . . Tu n'es pas venue toute

Ses yeux se fixaient sur la petite route sinueuse.



seule, bien sûr! . . . Alors, quoi? . . . On va passer te reprendre . . . T'as une maman, ou un parent, là, tout près . . . Faut que j'appelle!

Il poussa un "Hé!" sonore; mais rien ne répondit.

— Diable! diable! s'exclama-t-il, inquiet.

Il commençait à comprendre.

— Ah! bien, par exemple!

Tout au loin, au fond du vallon qui se creusait à pic devant la maisonnette, sur la grande route, un point noir se mouvait.

— Les bohémiens! murmura le vieux . . . Oui, ceux qui étaient campés sur le plateau ce matin . . . C'est eux qui auront abandonné cette petite! . . . Qu'est-ce que je vais en faire, moi, un vieux sauvage?

Son regard continuait à descendre vers le vallon; il se fixait encore sur le point noir, lointain, qui peu à peu se rapetissait et s'effaçait.

Et, tout à coup, le bûcheron se redressa, appuyé d'une main sur le loquet de la porte et, portant son vivant fardeau, entra.

L'intérieur était sombre et triste. La pauvreté régnait là. Un grabat, une table boiteuse, un escabeau, un petit poêle de fonte tout rouillé composait l'ameublement.

La fillette cria, apeurée.

Mais le père Fouleux la rassura.

— Allons! n'aie pas de crainte, mignotte! S'il y a des gens assez sans cœur pour te laisser là comme ça, sur un seuil, y en a d'autres qui te recueilleront! Tant que je serai là, tu ne mourras toujours pas de faim ou de froid!

Par la porte ouverte, le soleil les avait suivis; il illuminait l'ombre, dorait pour une minute le pauvre logis du bûcheron.

II

Les bohémiens, ces gens à la peau cuivrée, qui vont, pieds nus, cheveux au vent, sur toutes les routes du monde, campant ici et là, ne revinrent pas chercher l'enfant qu'ils avaient laissée près de la chaumière solitaire.

Et le bûcheron, d'apparence rude et grossière, au lieu de porter la fillette à la mairie du village, en bas, aux autorités qui se chargeraient de la faire parvenir à quelque asile, la gardait avec lui.

Il travaillait dans la forêt immense, non loin. Mais il revint souvent à son logis dans le jour. Et chaque soir, se rendant à une ferme du plateau, il y achetait du lait.

Du temps passa, des années coulèrent. La petite, que le vieux appelait "Marianne", grandissait. Et, peu à peu, la chaumière du père Fouleux se transformait.

D'abord, dans le jardinet, quelques fleurs mirent la joie de leurs parfums, l'éclat de leurs couleurs. Puis, dans la maison, il y eut plus d'ordre, plus de propreté. Ce n'était pas encore évidemment un ménage modèle, mais ce n'était plus non plus le misérable taudis d'autrefois.

Et puis, de la gaieté l'emplissait; parfois des chansons y résonnaient, des chansons naïves et surannées que le vieillard avait apprises à l'enfant.

Les yeux de celle-ci avaient conservé la couleur bleu-clair des myosotis. Mais son teint s'était davantage ambré. Une beauté étrange, déjà, la caractérisait.

D'autres années passèrent encore. Le buste du père Fouleux, très vieux maintenant, se cassa, se courba. De grosses rides creusèrent son front.

Pourtant, il travaillait toujours, davantage même qu'au temps où il était seul.

Marianne était devenue une grande fille, un peu sauvage, un peu farouche. C'était, apparemment, à cause de la solitude presque continuelle dans laquelle elle vivait. Si, parfois, quelque chasseur passait à proximité de la maisonnette, elle se cachait vite.

En attendant le retour du père Fouleux, elle s'asseyait tout au bord des roches, sur l'abîme. Le vide, le creux vertigineux du vallon la grisait. Sa tête tournait. Elle frémissait du danger proche, heureuse de l'affronter.

Elle regardait le jour mourir. C'était un spectacle grandiose qui la charmait. Ses yeux se fixaient surtout sur la petite route sinueuse qui, vers le lointain, déroulait son ruban poudreux. Et, alors, elle deve-

nait rêveuse. Des sentiments confus, comme des désirs d'inconnu, bouillonnaient en elle. Il y avait un attrait étrange qui l'attirait en avant.

Le bûcheron souvent l'avait trouvée ainsi; un jour, anxieux, il l'interrogea:

— Marianne, tu es triste; pourquoi?

— Mais . . .

— Il n'y a pas de "mais", ma fille! . . . Tu es triste . . . T'ai-je donc fait de la peine?

— Oh! non! . . .

— Alors, tu ne te plais plus avec moi?

— Si . . . Seulement, voyez-vous, parfois, je me sens des envies de pleurer . . . C'est sans
(Suite à la page 40)



CE SOIR-LÀ, il y avait réception chez les Duvernois. On y célébrait les noces d'argent du maître des lieux. Le souper venait de se terminer. Les invités avaient gagné le fumoir, pendant que leurs compagnes, installées au salon, s'emparaient d'un ouvrage de broderie laissé inachevé, ou s'occupaient à quelques travaux d'aiguille, tout en devisant. Les langues allaient bon train!

Dans le fumoir, les hommes, confortablement assis dans des fauteuils de cuir, savouraient en dilettante, le pur havane que le domestique de la maison avait distribué à la ronde. Chacun se taisait dans la quiétude parfaite d'une bonne digestion. Déjà, la fumée bleutée des cigares avait peu à peu tissé autour des assistants tout un monde ouaté et vapoureux. Et dans cette atmosphère d'irréalités, les esprits, enclins à la bonne humeur, trouvaient que décidément, il faisait bon de vivre.

Gagné par l'ambiance, l'on en vint à parler bonheur, et de là tout naturellement, l'on se mit à discuter sur le bonheur en ménage. Comme la plupart d'entre eux avaient déjà quitté le célibat, l'on se prenait, chacun en parlant de son foyer respectif, à révéler, avec une pointe de tristesse à peine déguisée, les petites désillusions que la vie à deux lui avait apportées. Et, tant il est vrai que la vie n'est qu'illusions souvent et vite déçues, l'on se plaignait plus ou moins ouvertement de son sort. Aussi, les quelques célibataires du groupe exultaient!

La discussion, lancée à fond de train, devenait de plus en plus animée. Personne ne prenait garde à Ludger Duvernois, l'amphytrion, qui, un peu à l'écart, écoutait d'un air amusé, la conversation de ses invités.

Mais celle-ci se ralentissant soudain, faute d'aliments, son silence se fit remarquer.

— Et toi, Ludger, lui demanda tout-à-coup un de ses voisins immédiats, tu ne dis rien? Est-ce que ton mariage a répondu à toutes tes plus légitimes aspirations, que tu sembles ne pas t'intéresser à notre conversation?...

Ainsi directement mis en cause, Ludger Duvernois s'empessa de s'excuser en disant:

— Tu te trompes, mon cher Rodolphe, car j'écoutais avec le plus grand intérêt, crois-moi, tout ce que vous disiez! Et pour répondre à ta question, je dois avouer, à mon grand plaisir, que personne à mon avis, ne doit être plus heureux que moi en ménage. Toutefois, je suis convaincu, que le bonheur, il faut le conquérir pour le mériter, et pour ce faire, il faut passer par des épreuves souvent amères, et j'ai eu autrefois mes mauvais moments!

Chacun, pressentant quelques détails ignorés dans la vie de leur hôte, l'entoura, et la voix de Rodolphe s'éleva de nouveau!

— Est-ce que cela te déplairait de nous conter ta conquête du bonheur? Je ne doute pas que tu as dû passer par de bien mauvais moments. Aussi, pourrais-tu nous en conter les péripéties?... Toutefois, si cela est impossible, n'en fais rien, car je m'en voudrais de te forcer à dévoiler quelques détails de ta vie intime, que nous ne connaissons pas, et qu'il te plairait peut-être de garder pour toi!

— Au contraire, Rodolphe, je m'exécute. Ecoutez-moi bien... C'est une histoire qui sera jugée peut-être puérile par quelques-uns d'entre vous, mais telle qu'elle est, elle m'est chère, et n'est pas prête à disparaître de mon souvenir. Voilà:

"Vous savez tous que Jeanne et moi, avons fait ce qu'il est convenu d'appeler un mariage d'amour. Jeanne est originaire de S... dans les Laurentides, et ses parents, vers sa quinzième année, vinrent habiter Montréal. Ce fut peu après que nous nous rencontrâmes. Nous étions encore bien *jeunets* à cette époque. Ses parents et les miens étant voisins, la fréquence de nos rencontres nous rendit vite de bons amis. Et les années, en s'accumulant, ne tardèrent pas à muer notre mutuelle sympathie en un sentiment beaucoup plus tendre. Aussi, dès que vint le moment de réaliser nos plus chers désirs, nous ne nous attardâmes pas pour nous engager dans la voie de l'hymen. La première année de notre ménage s'écoula dans un bonheur complet et sans nuage. Les jours s'écoulaient gaîment et sans heurt. Nos caractères s'alliant bien, on ne pouvait décidément pas être plus heureux que nous l'étions. Le printemps avait fait place à un été qui s'annonçait fort chaud. A cette époque, Jeanne se sentant un peu fatiguée de sa vie nouvelle, me fit consentir à lui laisser passer une couple de semaines chez des parents qu'elle avait conservés à S.,

Par Paul
LEVESQUE

Illustration de
J. J. Cuvelier

LE PRIX DU BONHEUR



son village natal. Ce ne fut pas sans un peu de contrariété que je lui permis ces courtes vacances. Car deux semaines pour des personnes amoureuses, cela semble une éternité, et nous nous aimions, à cette époque, comme deux jeunes tourtereaux! Mais songeant au repos bien gagné qu'elle y goûterait, je me résignai à la laisser partir. Et pourtant, si j'avais su tout ce qui devait se produire pendant ces deux semaines, je n'aurais jamais consenti à son départ. Car il s'en fallut de peu que ces deux semaines ne missent fin à notre bonheur.

"Une carte postale m'avait déjà annoncé, dès les premiers jours, son arrivée là-bas, et le parfait repos qu'elle y goûtait déjà. Chaque jour, nous correspondions. Et je puis vous dire que la chaleur de mes épîtres n'était égalée que par la tendresse des siennes. Vers le milieu de la seconde semaine, je reçus une dépêche subite qui ne manqua pas de me surprendre. Jeanne m'annonçait en termes brefs qu'elle serait de retour par le dernier train de cet après-midi-là.

"Un peu étonné, j'allai à son arrivée. Dès que je la vis, elle me parut reposée, bien qu'à ma vue une détente se fit sur sa figure.

La discussion lancée à fond de train devenait de plus en plus animée.

Et cefut avec une joie exubérante et un peu nerveuse, qu'elle se saisit de mon bras, et nous nous en revînmes à notre foyer. Était-ce illusion, il me sembla à ce moment qu'il y avait quelque chose de changé. Son caractère si vif et si ouvert, me parut devenu soucieux. Parfois, je voyais comme un nuage assombrir son front. Ses yeux prenaient par moment une mine inquiète, et comme apeurée, et à toutes les questions que ma tendresse alarmée lui posait, elle se bornait à répondre que ce n'était qu'une faiblesse passagère, quand elle ne s'empêtrait pas dans des explications beaucoup plus confuses. Je flairais un mystère. Je devinais qu'il avait dû se passer quelque chose là-bas, durant son séjour à S..., quelque chose qui devait être bien grave, puisqu'elle ne me le confiait pas. Devant le mutisme délibéré de ma femme, je devenais de plus en plus inquiet. Et, je dois l'avouer, je devins même jaloux. Je me creusais vainement la tête pour découvrir ce que j'avais bien pu lui faire, si c'était moi qui était

la cause de tout cela. Et pourtant, elle ne cessait de me prodiguer les mille petits soins que sa nature aimante se plaisait à m'accorder. Je n'osais plus l'interroger. Mon caractère s'aiguissait. Je devenais de plus en plus malheureux. A force de chercher vainement, j'étais devenu franchement acariâtre. Pour un rien, je tempêtais, je faisais des scènes. Et pendant tout ce temps, Jeanne subissait les orages avec une sereine résignation. Parfois ses beaux yeux s'embuaient de larmes, et me regardaient tristement. Et, moi, eh bien, je ne voyais rien, mes nerfs rendus à bout m'empêchaient de m'apercevoir comment je la faisais souffrir égoïstement.

Un soir, en rentrant du bureau, je trouvai Jeanne en larmes. J'en fus alarmé, et à toutes mes objurgations, elle ne fit que me répondre que ce n'était qu'un trouble passager. Ce soir-là, la vie ne fut pas tenable à la maison. Je ne touchai même pas au souper, et je partis peu après, la tête en feu. La fraîcheur du soir calma un peu mon agitation. Je ne revins à la maison que fort tard. Ma femme était déjà couchée, mais par ses yeux rougis, et l'humidité de son oreiller, je vis qu'elle avait beaucoup pleuré. Je m'en voulais de la faire souffrir ainsi, mais j'étais si désespéré que je ne pouvais rien faire pour atténuer mon geste malheureux. La vie reprit son cours...

L'affaire en était rendue là, lorsque, quelques jours après, souffrant d'une forte migraine, j'obtins de mes chefs un congé pour l'après-midi. Agité d'un pressentiment irraisonné dont j'essayais vainement de me débarrasser, je m'en vins à mon foyer. C'était une des dernières journées de l'été. Le temps était orageux. L'air était lourd et chargé d'électricité. Le ciel, couvert de nuages d'un gris accentué, s'irradiait par intermittence d'éclairs fulgurants. De temps en temps, le bruit sourd et prolongé du tonnerre se faisait entendre. Bientôt le vent s'éleva, un vent violent qui soulevait tout sur son passage, une véritable bourrasque. Je me hâtai vers ma demeure.

Mû par une impulsion irraisonnée, je pénétrai chez moi par la porte de l'office. Ne trouvant personne dans les pièces de l'arrière, et entendant des bruits de voix qui me semblaient venir du vifoir, je m'avançai sur la pointe des pieds jusqu'à la pièce adjacente au salon, et qui se trouvait notre chambre. Les voix se distinguaient mieux, et surpris, j'entendis une voix d'homme que je ne reconnaissais pas. Mon cœur battait follement. Au-dessus du piano, il y avait un grand miroir, et celui-ci réfléchissait tout le contenu du salon. Et de l'endroit où je me trouvais, je pouvais voir ce qui se passait dans la pièce. J'aperçus l'homme. Il pouvait avoir trente-cinq ans: un visage rond surmonté d'une épaisse chevelure noire, où se distinguaient plusieurs cheveux gris; les yeux gros et à fleur de tête, avaient un mauvais regard; le nez en oiseau de proie, et un menton carré lui faisaient un air vulgaire. Je ne l'avais jamais vu auparavant. Aussi, je me demandais quel pouvait être cet homme introduit chez moi. Ma femme, affalée dans un fauteuil, loin de lui, pleurait nerveusement.

L'homme, d'une marche saccadée, arpentait la pièce. A chaque fois qu'il passait près de ma femme, celle-ci réprimait avec peine un geste de dégoût. L'homme semblait agité. Et moi, je me tenais coi, n'osant faire aucun bruit, car je voyais bien que je tenais la clef du mystère.

Bientôt, la voix de l'homme s'éleva de nouveau, agressive et autoritaire:

— Je te dis, Jeanne, que j'en ai assez de tes hésitations. Je n'en peux plus. Tu sais, je te l'ai répété mille fois, comme je t'adore. Aussi, je veux que tu me suives. Nous fuirons ton mari, et nous irons vivre là-bas, à l'étranger, une vie que je saurai te faire heureuse. Qu'importe ton mari. Je ne lui ai pas demandé de se mettre en travers de ma vie. Je veux que tu m'appartiennes, et si tu ne le fais pas, je me sens prêt à faire un malheur.

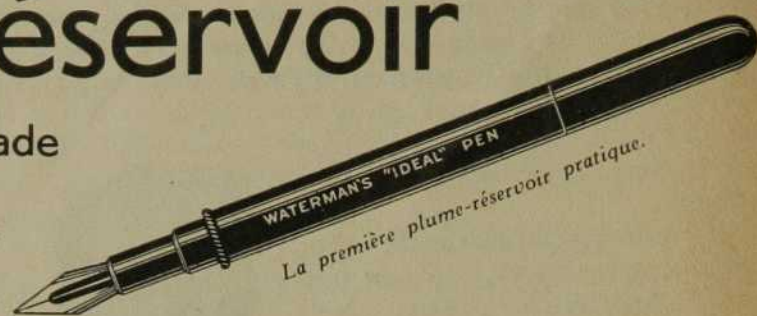
Je ne sais ce qui me retint de bondir dans la pièce. Mais une jalousie atroce me fit rester où j'étais.

(Suite à la page 29)



La plume-réservoir

par Jacques Valade



Ceux, qui, en traçant leurs premiers dessins ou leurs premières lettres, ont pu se servir d'une plume-réservoir,

ne peuvent imaginer une époque où cet objet, aujourd'hui indispensable, n'existait pas. Et pourtant il n'y a pas si longtemps, un demi-siècle à peine, la plume-réservoir ne se trouvait qu'en quelques mains. Mais grâce au courage, et aussi à l'ingéniosité d'un simple agent d'assurance-vie de New-York, la plume-réservoir a été adoptée par tous comme une quasi-nécessité.

A cette époque, vers 1880, on se servait uniquement, pour écrire, de pointes métalliques fixées à un manche. De nombreuses tentatives avaient été faites, en France et aux Etats-Unis particulièrement, pour créer une plume renfermant en lui-même une réserve d'encre. On ressentait de plus en plus, à mesure que se développaient les moyens de transport, les inconvénients des porte-plumes accompagnés d'un encrier plus ou moins étanche.

C'est alors que survient la véritable naissance de la plume-réservoir. Comme toutes les inventions, celle-ci eut d'humbles origines.

Lewis Edson Waterman était un vendeur d'assurance-vie qui avait peine à conserver sa propre vie en voulant protéger celle des autres. Voyageant constamment par toute la ville de New-York, il avait imaginé d'apporter un encrier minuscule afin de faire signer ses clients sans délai; plus que tout autre vendeur, l'assureur doit battre le fer pendant qu'il est chaud. Ceci dit, passons.

Un jour, l'agent Waterman alla rencontrer un gros prospect dont il attendait un contrat avantageux. Comme toujours, il avait préparé ses formules et le client n'avait qu'à opposer sa signature. Après une demi-heure d'argumentations aussi convaincantes que possible, Water-

man exhiba son encrier portatif et présente son porte-plume. Mais, patatras! l'encrier verse et dessine sur la belle formule des ombres chinoises fantaisistes. C'est un désastre pour le pauvre agent qui doit courir au bureau pour rapporter une autre formule. Et quand il revient, les marrons qu'il a eu tant de peine à tirer du feu ont été mangés, c'est-à-dire que le beau contrat a été escamoté par un agent plus habile.

L. E. Waterman ne perdit pas de temps à jurer. Il employa dès lors son habileté manuelle à se fabriquer une plume-réservoir qui lui donnerait l'avantage sur ses innombrables concurrents.

Après de nombreuses expériences, il constata que la difficulté résidait dans l'écoulement de l'encre. Il étudia soigneusement les quelques modèles de plumes-réservoir parfois ingénieux qui se trouvaient dans le commerce. Les meilleurs

ses stylos à la main, à raison de 200 par année. Il donnait à chaque client un écrit autographe garantissant son produit contre toute défectuosité. Aujourd'hui, un demi-siècle après l'invention de cette plume-réservoir, il faut trois grandes usines pour suffire à la demande des plumes Waterman.

Mais il est intéressant de remarquer que le procédé de contrôle de l'encre est encore exactement celui qu'avait découvert le grand inventeur L. E. Waterman.

L'invention des plumes est postérieure de quelques siècles au début de l'ère chrétienne. On trouva d'abord un procédé pour dégraisser les grosses plumes de l'oie ou du cygne.

C'est en Allemagne que se fit surtout la production de ces sortes de plumes pendant que la vente s'en faisait à Leipzig et à Francfort. Paris fut aussi un grand centre de préparation. Pendant plusieurs siècles, les écrivains durent se contenter de ce moyen incommode de coucher leur pensée sur le papier. Et quand on songe à la lumière déficiente et aux inconvénients de ces plumes fragiles, on estime davantage le travail formidable des moines et des grands penseurs du Moyen-Age.

L'écrivain devait tailler souvent la pointe car elle s'émoussait vite sur le papier parchemin dont on se servait alors. Nos contemporains, plus nerveux, n'auraient sans doute pas la patience d'utiliser ce procédé lent et déficient.

Toutefois, il est probable que les Romains connaissaient la plume métallique. Le musée de Naples conserve une plume en bronze découverte à Pompéi, assez semblable aux modernes plumes d'acier. Le moyen âge employait aussi des plumes en bronze, en argent et en or, mais c'étaient plutôt des objets de luxe et de curiosité. L'usage de la plume métallique ne s'est guère généralisé qu'au cours du XIXe siècle. L'industrie de la fabrication des plumes métalliques semble être particulièrement localisée à Boulogne, en France, et à Birmingham, en Angleterre.

Les plumes métalliques sont faites avec le meilleur acier, un acier à la fois souple et fort; les feuilles sont laminées, découpées, recuites puis laminées encore à l'épaisseur voulue.

Aujourd'hui, les plumes-réservoir sont présentées dans différents modèles se prêtant bien à toutes les formes d'écriture.



Le vaste établissement de la Waterman's Ideal Fountain Pen, Newark, N. J. Dans le médaillon, L. E. Waterman, l'inventeur de la plume-réservoir.

utilisaient le principe bien connu de l'attraction capillaire. Waterman comprit que la méthode avait du bon; il n'y avait plus qu'à la rendre pratique. Comme pour l'œuf de Colomb, c'était bien simple, mais il fallait y penser.

L. E. Waterman savait que le canal d'écoulement devait être double: un orifice pour la sortie de l'encre et un autre pour la rentrée de l'air afin que le vide ne se fit pas dans le réservoir.

Il creusa d'abord deux fissures sur les bords extérieurs d'un chenal carré, peu profond — l'encre coulerait par les fissures, pendant que l'air entrerait au-dessus.

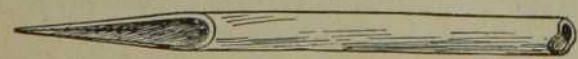
Ce fut un succès immense! Plus tard, Waterman ajouta une troisième fissure au centre du canal principal. Ce perfectionnement, portant brevet du gouvernement américain, a lancé la maison Waterman.

Jusqu'à sa mort, en 1901, Lewis Edson Waterman s'occupa de la fabrication des plumes-réservoir.

La première manufacture de plumes Waterman était une petite table dans l'arrière-boutique d'un marchand de tabac au coin des rues Fulton et Nassau, à New-York. Waterman fabriquait



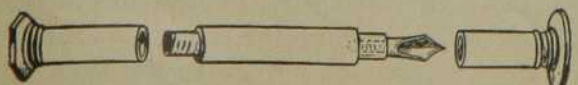
Le style métallique dont se servaient les Romains pour écrire sur des tablettes enduites de cire.



La plume de roseau encore en usage dans certaines contrées de l'Orient.



La plume d'oie dont se servaient nos grand-pères.



Un des premiers modèles de plume-réservoir réalisés en France.



Trois façons de tenir une plume-réservoir.

Snobisme par Adolphe Chenevière

C'ÉTAIT après dîner, entre hommes, et je ne sais trop pourquoi l'entretien avait tourné au sombre. Nous parlions de certaines morts qui semblent injustes, celle des enfants surtout; et cédant à cette manie qu'ont les humains, repus et satisfaits, d'énoncer des banalités philosophiques, nous en étions arrivés à conclure que l'amour maternel, fût-il paralysé, renaît et palpite à l'horrible douleur de cette déchirure. On citait bien le cas de quelques mégères qui voient, d'un œil sec, mourir l'enfant qu'elles ont longtemps martyrisé, mais nous n'en décernions pas moins à la femme cette gloire physique d'être, avant tout, comme la brebis ou la louve, la mère de ses petits.

A ce moment, le docteur, qui était un bon gros joufflu, tira de sa pipe une bouffée compacte, ramena tout son corps dodu sur l'avant du fauteuil pour se rapprocher encore du foyer, et, tendant les paumes de ses mains à la flamme, s'écria:

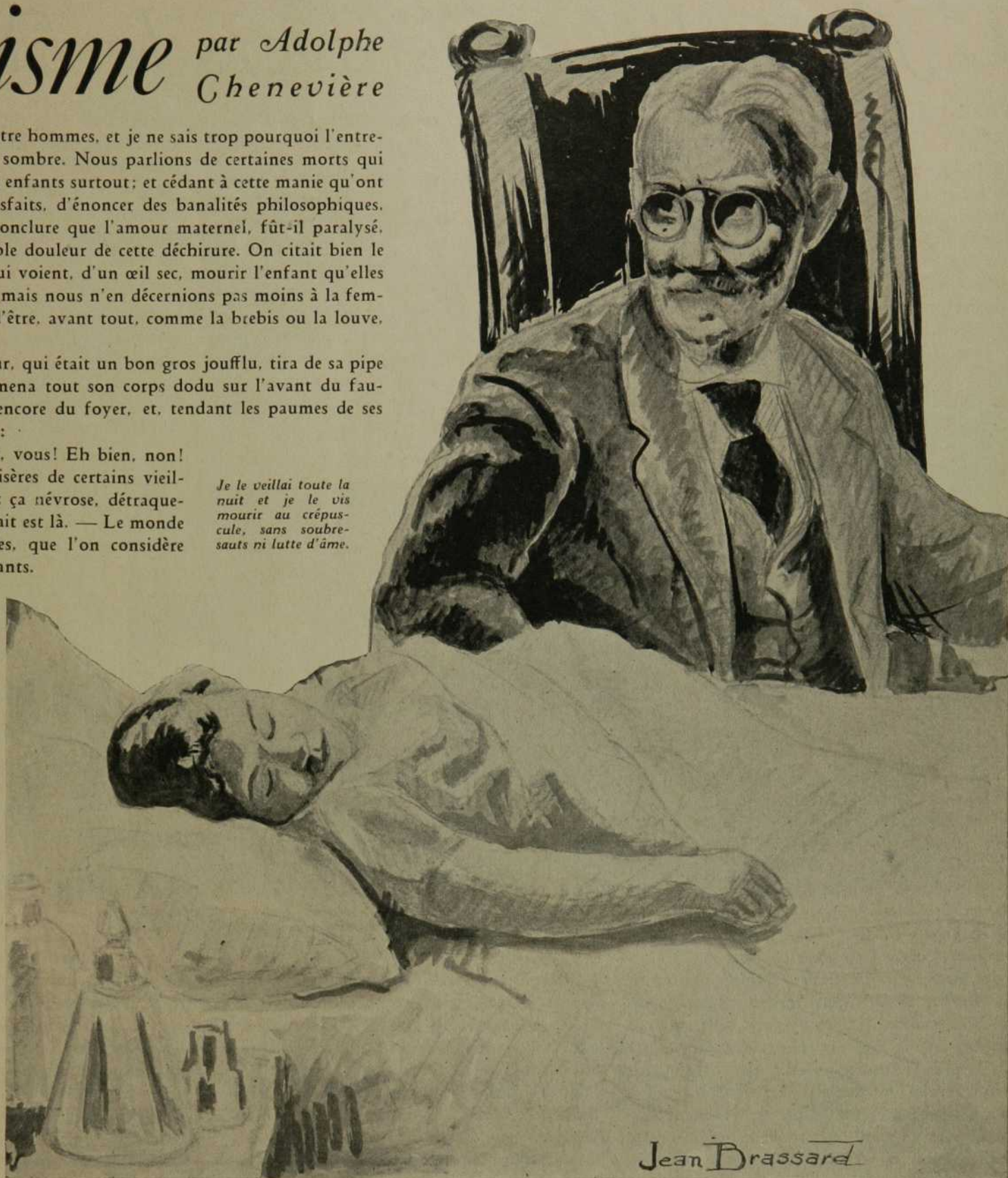
— Ah! vous croyez ça, vous! Eh bien, non! Notre siècle souffre les misères de certains vieillards énervés. — Appelez ça névrose, détraquement, peu m'importe, le fait est là. — Le monde est plein de vrais malades, que l'on considère comme des êtres bien portants.

«... Il y a des âmes. — je me sers de votre vocabulaire spiritualiste, pour me faire mieux entendre, — il y a des âmes absolument débilitées, atrophiées, déviées, que l'on juge saines, parce qu'elles sont le plus grand nombre et qui auraient pourtant bien besoin de nous. Les causes de cette déchéance? ... Il y en a mille. Vous sauriez énumérer comme moi l'alcoolisme, le tabac, le surmenage, les falsifications de produits alimentaires, autant de clichés connus... Mais il est d'autres causes, moins évidentes, plus subtiles, qui deviennent peu à peu des principes morbides: ce sont des causes

toutes morales, psychologiques, ténues plus que des microbes, et pullulant dans l'air impur de notre époque... Tel le microbe de *Vanité*, un terrible celui-là, qui compte beaucoup de genres et sous-genres! Désir d'argent, folie des titres, prodigalité, snobisme! J'en passe et des pires... Oui, le snobisme! Riez tant qu'il vous plaira... C'est une maladie infectieuse de l'âme, qui l'énerve, la débilité, la désorganise, l'arrête dans ses fonctions... pour me permettre maintenant une image matérialiste à propos de ce que vous considérez comme immatériel.

«Vous voulez un exemple! Eh bien, je vous affirme que le snobisme peut réduire à néant l'amour maternel — une des nobles fonctions de l'âme, n'est-ce pas? — ce pur et touchant instinct, cette admirable faculté qu'a la femme de vivre en soi, décuplées, les joies et les souffrances de son enfant... Tenez, en peu de mots voici l'histoire. J'ai été le médecin d'un couple snob —

Je le veillai toute la nuit et je le vis mourir au crépuscule, sans soubresauts ni lutte d'âme.



entre autres; — je devais cet honneur au fait que j'avais dans ma clientèle quelques familles du Faubourg Saint-Germain, et qu'un duc anglais, roi de la *Season*, m'avait consulté en passant à Paris. Les journaux avaient consigné la chose en bonne place et Mme... — appelons-la Mme D. — m'avait instantanément donné sa confiance. — Elle était un assez joli modèle de Parisienne, mais truquée et démarquée par l'anglomanie, ayant perdu la gaieté et la leste allure de sa race; une figure mince et froide, aux traits plutôt durs que fins, des yeux gris, impitoyablement calmes, et des cheveux qui variaient de couleur d'une saison à l'autre. Elle baragouinait l'anglais, devant la mode de Londres, et croyait devoir lever le coude jusqu'à la hauteur de l'oreille quand elle donnait son *shake-hand* — un tic, soit dit en passant, qui nous est venu d'Angleterre, certain jour, parce qu'une princesse royale s'était fracturée le cubitus et en avait gardé une ankylose

l'obligeant à ce geste disgracieux; d'où il résulte que trois cent mille Parisiens et Parisiennes, sans savoir pourquoi, continuent à se désarticuler l'omoplate!... Mais je ne vous apprend rien. Passons! Le mari, M. D... était, lui, égal à zéro; — un grand dadais qui admirait sa femme à tort et à travers pour la seule raison qu'elle était "très au courant de ce qui se fait et ne se fait pas, et menait sa maison et sa vie tout ce qu'il y a de plus à l'anglaise". Je cite les propres paroles de ce crétin.

"Ils avaient un enfant, un pauvre petit diable que j'ai tiré d'affaire deux ou trois fois, et qui aurait pu devenir et rester un joyeux luron, comme votre serviteur, aimant le travail autant que le plein air, la chasse, les vieux vins, les rôtis saignants, les éclats de rite et le reste. Mais je t'en fiche! Tout à l'anglaise! Et ils n'empruntaient à l'hygiène d'outre-Manche que ce qu'elle a de pire..."

(Suite à la page 39)

L'Actualité à Travers le Monde

ETATS-UNIS — New-York à 24 heures de San-Francisco

A l'heure actuelle, aux Etats-Unis, on s'intéresse à l'aviation plus que jamais. On parle surtout des épreuves fort réussies qu'ont subies deux aéronefs luxueux, munis chacun de deux moteurs de 700 CV et pouvant atteindre une vitesse fantastique. Chaque aéronef peut transporter 14 voyageurs dans des cabines plus confortables que les wagons-salons Pullman. Dès le début de 1934, on a établi un service aérien régulier entre New-York, Los Angeles et San-Francisco. Ainsi, l'aviation américaine a offert comme cadeau au pays, pour les fêtes, une ligne aérienne qui reliera la côte de l'Atlantique à la côte du Pacifique en une seule journée de vol, au lieu de quatre jours et quatre nuits que prend le voyage en chemin de fer et de dix jours que demande la traversée en auto.

(New York Herald)

QUEBEC — Nos fêtes nationales

Plusieurs établissements industriels de Saint-Hyacinthe, et parmi les plus importants, ont fermé leurs portes lundi, 2 juillet. On a donné congé aux ouvrières et ouvriers: "Chômez, mesdames et messieurs, c'est la fête de la Confédération." Les mêmes manufactures étaient en pleine activité le 24 juin, jour de la Saint-Jean-Baptiste: "Travaillez, messieurs-dames, c'est la fête nationale des Canadiens français." La Saint-Jean-Baptiste et la Confédération sont toutes deux l'occasion de fêtes légales, dans notre pacifique et prolifique province de Québec. A fête égale, traitement égal? Non pas. Traitement différent, et la différence au détriment de la fête canadienne-française. Cela dans la plus française des villes de la seule province française du Canada. On est Canayen ou ben on l'est pas. Comme on est vraiment Canayen, avec orgueil, acharnement et discernement; comme on est Canayen, et non pas Anglais ni Russe, ni Chinois, ni Africain, on endure et l'on ne dit rien. Pourquoi pas? Saint-Jean-Baptiste s'accompagne d'un mouton, et le mouton ne se laisse-t-il pas égorger sans se plaindre? Trouvez plus bel exemple d'endurance. On a bien tort, en certains milieux, d'organiser des manifestations de la Saint-Jean-Baptiste. Il faudrait, le 24 juin, draper les maisons de noir, mettre les drapeaux en berne, et faire réciter aux gens les litanies du sans-cœur: Parce que j'ai l'âme molle, Seigneur, pardonnez-moi; parce que j'ai l'échine dure; que je ne suis ni poisson ni chair; que, que, que...

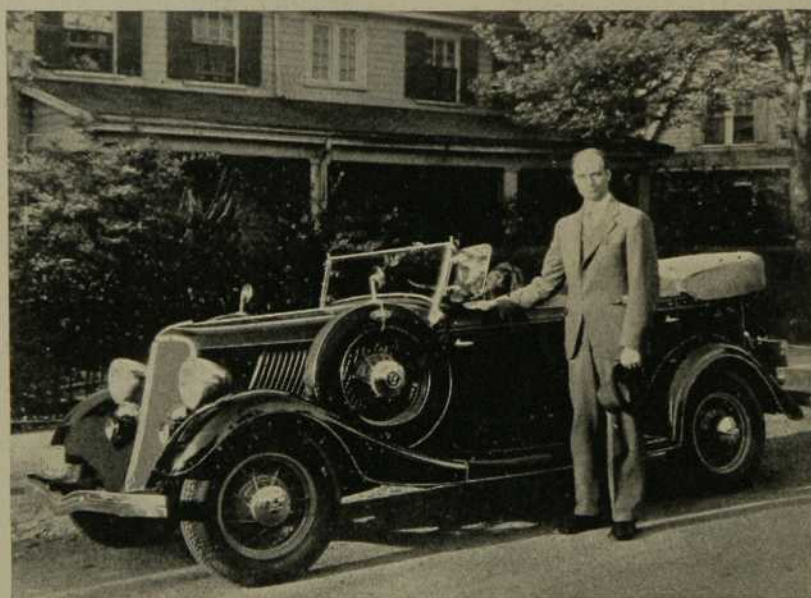
Harry BERNARD

(Le Courrier de St-Hyacinthe)

NEW-YORK — Les cinq jumeaux de Madame Dionne, de Corbeil, Ont.

Le fermier canadien, Ovila Dionne, et sa femme Elzire, avaient six enfants, quoi qu'ils fussent encore jeunes; la femme, jolie et avenante, était à peine âgée de 24 ans.

Ainsi donc, ce fut sans une grande inquiétude que les époux Dionne attendirent leur septième bébé. Quelle ne fut pas leur stupeur, ainsi que celle du Dr Dafæ — qui avait pourtant déjà assisté à plus de 1,500 naissances — lorsque Mme Dionne mit au monde un enfant, puis un autre, puis un troisième, un quatrième, un cinquième! et cela en trente minutes en tout.



M. JAMES ROOSEVELT, fils du président des Etats-Unis, conduit lui-même sa Ford, modèle Phaeton V-8. M. James Roosevelt est un des jeunes hommes d'affaires les plus en vue à Boston.

Elzire Dionne perdit connaissance, et son mari pleura: "J'ai honte de moi-même! on devrait me mettre en prison!" Il pesa les enfants sur sa balance pour pommes de terre. Le poids de toutes les cinq était de six kilos.

Le curé arriva sur ces entrefaites et baptisa les jumeaux: Cécile, Yvonne, Marie, Emilie et Annette.

Les enfants étaient parfaitement bien constituées. Quelques jours plus tard, le père Dionne téléphona à un journal hebdomadaire de Callander et demanda timidement si l'on ne pourrait y parler de la naissance de ses cinq jumeaux. Le lendemain, une nuée de journalistes et de photographes s'abattit sur la ferme Dionne. Le journal *American*, de Chicago, envoya immédiatement

une couveuse (sur laquelle la douane canadienne préleva des droits élevés). Au moment où la couveuse arriva, l'une des petites était mourante, et deux autres étaient toutes bleuâtres. Le Dr Dafæ leur versa à chacune deux gouttes de rhum dans la gorge et les mit dans la couveuse. Après bien des efforts, les enfants reprirent leurs forces.

Les voisins des Dionne durent protéger toutes les voies d'accès de la ferme contre la foule des visiteurs. Un impresario, M. Ivan Spears, de Chicago, proposa à Dionne d'exhiber ses jumeaux à l'Exposition *Un siècle de progrès*, de Chicago, lui offrant 30% de la recette, plus 7% au père Routhier, curé de la paroisse. Mais le Dr Dafæ s'y opposa.

C'est le trente et unième cas de cinq jumeaux constaté officiellement depuis cinq cents ans, et le premier où tous les enfants aient survécu plus d'une semaine. Le Dr Greulich, de l'Université de Columbia a pu établir que deux jumeaux naissent sur 87 naissances, trois jumeaux sur 7,569 naissances, quatre jumeaux 658,503 naissances et cinq sur près de 5 milliards de naissances.

Elzire Dionne est cependant loin d'être la femme la plus prolifique du monde: le record est détenu par une femme qui donna naissance à cinquante-neuf enfants en vingt-sept couches.

(Time, New-York)

NOUVEAU-BRUNSWICK — Les constatations d'un maître d'école

De tous les enfants qui fréquentent les écoles publiques du Nouveau-Brunswick ce sont les élèves acadiens qui dans l'ensemble, font le moins de progrès.

Cela pour les raisons suivantes: insuffisance de l'enseignement du français; fausses méthodes employées pour l'enseignement de l'anglais; enseignement de diverses matières par l'entremise de l'anglais lorsque l'élève n'a pas acquis une maîtrise suffisante de cette langue; manque de manuels français; manque de maîtres et maîtresses bilingues convenablement entraînés.

Ces assertions ne sont pas de nous. Ce sont quelques-unes des constatations que M. l'inspecteur Edouard Degrâce soumettait ces jours derniers à ses collègues de l'enseignement au congrès de St-Jean. Or, tous nos lecteurs savent que M. Degrâce a passé sa vie dans l'enseignement. Ce qu'il dit aujourd'hui des déficiences de nos écoles acadiennes, c'est le résultat d'observations sérieuses, directes et accumulées depuis des années.

Nous tenons à signaler ces choses à l'attention de nos lecteurs, à ceux qui s'imaginent que dans nos écoles acadiennes tout va pour le mieux.

(L'Évangéline, Moncton)



LA FEMME LA PLUS AGÉE DU MONDE — 128 ANS

SENORA MARTINA DE LA ROSA, dont voici la photo la plus récente, célébrera en novembre prochain, si Dieu lui prête vie, son 129e anniversaire de naissance. Cette plus que centenaire est Mexicaine. Elle est née à Mexico même, capitale du Mexique, alors que ce pays était encore sous la domination espagnole et que la Californie, dont elle aime à raconter la vie d'autrefois, était une province du Mexique. On sait, en effet, que les Etats-Unis enlèrent la Californie, le Nouveau-Mexique, etc., au Mexique, à la suite d'une guerre.



"Nous sommes joués, s'écria Rémy Chomin."

Notre Feuilleton

Les Filles de Bronze

par XAVIER DE MONTEPIN

No 18

(Suite)

RESUME DES CHAPITRES PRECEDENTS

Pour avoir sauvé la vie du capitaine de la «Dorade» au cours d'une tempête, le forçat Jean Renaud obtient quelque liberté. Il en profite pour s'évader du bateau qui le transportait à la Guyane avec d'autres condamnés. Il échoue à Porto-Rico, à cette époque possession espagnole. Exténué, il y rencontre dans la nuit Cora, fille aînée du riche planteur Richard Bernier, qui vient de quitter son fiancé, l'enseigne Armand Dorsay. Jean Renaud se présente comme Michel Servan, condamné politique.

Pris de pitié, Cora lui donne l'emploi de commandeur-adjoint dans les plantations de son père. Mercuzza, le commandeur, est un être cruel et vindicatif; il connaît l'identité véritable de Michel Servan. Bernier a deux autres filles, Carmen et Marie; toutes trois sont nées d'une liaison du planteur avec une mulâtresse nommée Noëmi.

Un parent de Richard Bernier, Martial Dereyne, vient passer quelques jours à la villa. C'est un viveur à moitié ruiné qui convoite l'héritage du planteur. Le cruel Mercuzza devient tout de suite son ami car il devine ses intentions criminelles. Au cours d'une partie de chasse, Richard Bernier est tué mystérieusement.

Le testament du planteur demeurant introuvable, Martial Dereyne reste seul héritier. Noëmi et ses trois filles, selon la loi, deviennent de simples esclaves.

Mais le notaire, que l'on disait noyé, revient. Dereyne qui avait fait périr Noëmi et fait fustiger les filles de Bernier, s'enfuit avec Mercuzza.

Cora, sous un nom d'homme, se rend en France avec ses soeurs, Jean Renaud et le médecin mulâtre, pour se venger de Martial Dereyne, l'assassin de Richard Bernier et de Noëmi.

Jean Renaud devient l'un des agents les plus actifs de Cora. Il est déguisé en vieux mulâtre. Cora achète le château de Saint-Ouen, près de Paris, grâce à son immense fortune.

Léopold et Georges, les deux fils du criminel Martial Dereyne, tombent amoureux, le premier de Mary, et le second de Laura. Quant à Cora, elle est déguisée en jeune homme et porte le nom de Lionel Warton. Ses deux soeurs sont ses prétendues cousines.

Un philtre administré secrètement à Martial par Cora le paralyse complètement; les yeux seuls et le cerveau fonctionnent.

Tout en travaillant à la vengeance de Cora Bernier et de ses soeurs, Jean Renaud, déguisé en mulâtre, prépare une vengeance personnelle contre une ancienne amie.

XLV

BLANCHETON baissa les yeux malgré lui et devint écarlate.

— Ne rougissez pas, jeune homme, lui dit Lionel. On ne saurait se dissimuler que Blancheton était un affreux drôle, mais qu'est-ce que ça peut vous faire? Le passé de Blancheton ne vous regarde pas, puisque Blancheton est mort.

— Mort! répéta le condamné stupéfait.

— Et enterré, parfaitement.

— C'est impossible!

— Vous faut-il une preuve?

— Une preuve? Ah! oui, par exemple? Donnez-moi une preuve de la mort de Blancheton: Je serai bien aise de voir ça.

Lionel tira de sa poche un carnet et prit dans ce carnet une feuille de papier timbré qu'il tendit à son interlocuteur en disant:

— Voici l'acte de décès.

Blancheton saisit le papier d'une main tremblante et le parcourut des yeux.

A mesure qu'il avançait dans sa lecture son visage devenait plus pâle et des gouttes de sueur perlaient sur son front. Quand il eut achevé, il balbutia :

— Qu'est-ce que ça signifie ? Cet acte paraît en règle. Je lis que je suis mort, et cependant... cependant...

— Jeune homme, interrompit Lionel, asseyez-vous et causons. Je vais répondre aux questions que vous adressez sans relâche à mon cher ami le docteur. Je vais vous expliquer comment il se fait que Blancheton soit mort et que vous soyez vivant, et pourquoi vous êtes vivant. M'écoutez-vous ?

— Ah ! de toutes mes oreilles !

— D'abord, que croyez-vous être ?...

— Dame... il me semble.

— Ne cherchez pas, je vais vous l'apprendre, interrompit de nouveau Lionel ; vous êtes tout simplement un mort évadé de sa tombe...

— Vous avez des manières de dire les choses qui donnent le frisson, murmura le ressuscité.

— Laissons de côté toute fantasmagorie, reprit Lionel. Rien n'est plus simple que ce qui se passe... seulement il faut avoir le mot de l'énigme. Ce mot, le voici...

Et le pseudo-nabab raconta brièvement ce que nos lecteurs savent déjà.

— Comprenez-vous ? demanda-t-il ensuite.

— Certes ! et vous aviez raison de l'affirmer tout à l'heure, je suis un évadé de la tombe.

— Maintenant, il s'agit de nous entendre.

— Je ne demande pas mieux.

— Votre situation est singulière. Vous arrivez au monde comme un enfant qui vient de naître et vous n'occupez aucune place sur un état-civil quelconque... légalement vous n'existez pas encore. Nous ne pouvons aller déclarer à la mairie votre naissance, puisque vous paraissiez avoir vingt-cinq ans ; on trouverait sans doute que nous avons trop longtemps attendu.

Blancheton sourit.

— C'est probable, répliqua-t-il.

— Cependant il vous faut un nom, poursuivit Lionel.

— Ça n'est pas difficile à trouver. On n'a qu'à prendre le premier venu.

— A quoi cela servirait-il, sans acte de naissance à l'appui ? demanda le pseudo-nabab avec ironie.

— Mieux vaudrait en avoir un, j'en conviens ; mais le moyen ?

— Soyez tranquille, en vous donnant le nom on vous donnera l'acte de naissance en même temps.

— Faux, bien entendu ?

— Tout ce qu'il y a de plus vrai. Indiscutable pour tout le monde, même pour vous.

— C'est-à-dire que vous me mettez dans la peau d'un autre ?

— Positivement.

— Si cet autre réclame ?

— N'ayez crainte... il ne réclamera pas, et pour cause... il est mort.

— Mais on l'a connu quand il vivait ?

— Personne ! Et le nom qu'il aurait eu le droit de porter n'a pas été inscrit sur sa tombe...

— Tout un roman, alors ?

Un de ces romans inconnus qu'on rencontre à chaque pas dans la réalité.

— Enfin, ça ne me regarde ni peu ni beaucoup, et je porterai volontiers le nom qu'il vous plaira que je porte. Quel est celui que vous me destinez ?

— Je vous le dirai tout à l'heure, répliqua Lionel, mais d'abord réfléchissez, et apprenez-moi quel serait le maximum de vos désirs et le *nec plus ultra* de votre ambition s'il dépendait de vous seul d'arranger votre avenir.

— Inutile de réfléchir, répondit le ressuscité. Pour être parfaitement heureux deux choses me suffiraient.

— Lesquelles ?

— Six mille francs de rente et rien à craindre de la police.

Lionel sourit.

— En vérité, jeune homme, fit-il, votre idéal est par trop modeste ! Je vous propose mieux que cela. Vingt-cinq mille livres de rentes et une somme de cinquante mille francs, une fois payée, pour premiers frais d'instal-

che de la maternité n'est point interdite. Vous aurez dans les mains des preuves indiscutables que vos assertions sont fondées. Comprenez-vous ?

— Je comprends que je vais jouer le rôle d'un enfant naturel...

— C'est parfaitement cela.

— Ma prétendue mère ne connaît donc pas son fils ?

— Elle ne l'a vu qu'à l'heure de sa naissance et croit qu'il a vécu seulement quelques jours.

— Très bien. Aurai-je aussi un père ?

— Sans doute...

— Me ferez-vous faire sa connaissance ?

— Aussitôt que nous l'aurons retrouvé, oui...

— Bref, je serai à la tête d'une famille au grand complet ! Ça me semblera drôle à moi qui n'en ai pas l'habitude.



Les étoiles

★

*Etoiles, rayons d'or, mystérieux perçoirs,
Que j'aime à vous fixer dans vos courses frileuses,
Lampes de plein azur, inlassables veilleuses,
Par les trous de la nue illuminant les soirs !*

*Ornements éternels des divins reposoirs,
Féeriques bijoux des nuits ensorcelleuses,
Vous sortez du sillon lacté des nébuleuses
Mieux que les diamants du front des ostensoirs.*

*Scrutant de l'univers les retraites profondes,
Je voudrais pénétrer le secret de ces mondes
Qui gisent dans le sein des constellations.*

*Je voudrais explorer Syrius et la Lyre,
Et dépassant Véga dans mes excursions,
Interroger l'envers du sidéral empire !*

François HERTEL

Extrait de *Les voix de mon rêve*.
Editions Albert Lèvesque, Montréal, 1934.

lation dans un joli appartement de garçon.

— Ça me va beaucoup, et ça me va même énormément ; mais la police ?

— Je vous garantis une sécurité absolue. A quel titre d'ailleurs la préfecture s'occuperait-elle de vos affaires ! Blancheton est mort. Vous n'avez rien de commun avec lui.

— C'est juste, je ne pensais plus à cela ! Je suis votre homme, mais en échange de la position que vous me donnez que comptez-vous exiger de moi ?

— Qu'une fois l'*avatar* accompli, vous poursuiviez hautement la reconnaissance de vos droits.

— A qui demanderai-je cette reconnaissance ?

— A votre mère d'abord

— Et si elle refuse d'admettre les droits en question ?

— Vous vous adresserez aux tribunaux en réclamant justice. La recher-

— Acceptez-vous ?

— Parbleu ! si j'accepte ? je le crois fichtre bien ! Mais pour soutenir agréablement mon rôle, il me faudra ces preuves convaincantes dont vous parliez.

— Nous vous les donnerons, et je vous répète que personne au monde n'aura l'idée de les discuter.

— Suis-je changé au point d'être méconnaissable ?

— Non, pas absolument.

— Ah ! diable !

— Mais ceci importe peu, reprit Lionel. Le décès de Blancheton ayant été constaté légalement, on ne pourrait que signaler une ressemblance accidentelle et très vague entre ce pauvre garçon et vous. Il existe d'ailleurs un abîme entre le condamné mort à la Roquette et le brillant gentleman que vous allez être.

XLVI

L'idée de devenir un *brillant gentleman* fit sourire le ressuscité.

— Comment m'appellerai-je ? demanda-t-il.

— Jacques Hervieux, répondit le pseudo-nabab.

— Cela sonne assez bien. Avec un nom pareil on peut se présenter n'importe où...

— Et voici votre acte de naissance, ajouta Lionel en tirant de sa poche une seconde feuille de papier timbré. Vous avez été déclaré à la mairie de Vincennes, vous le voyez, comme le fils de Blanche Hervieux et de père inconnu.

Blancheton jeta les yeux sur la feuille.

— C'est bien en règle, dit-il d'un air soucieux ; mais quelque chose me chiffonne.

— Les champignons seuls éclosent et grandissent en une nuit sans qu'on sache d'où ils viennent et sans qu'on s'en étonne. Or, j'ai vingt-cinq ans. Des gens curieux et indiscrets voudront peut-être savoir où s'est passée ma vie...

— Hors de rance, répondrez-vous à ces curieux. Vous apprendrez par cœur un petit roman très vraisemblable composé à votre intention. Il vous suffira de le débiter d'un air naturel et convaincu. Des instructions spéciales vous seront données, et je suis certain qu'intelligent comme vous l'êtes, vous jouerez votre personnage à merveille.

— Je ferai de mon mieux. Dans tous les cas vous me trouverez docile et je servirai consciencieusement vos projets sans même vous demander quel en est le but.

— En échange de ce zèle et de cette soumission vous aurez une fortune assurée et le plus brillant avenir.

Blancheton soupira d'un air mélancolique.

— Qu'y a-t-il ? lui demanda Lionel.

— La fortune... l'avenir, murmura l'ex-condamné, c'est très bien ; mais je m'ennuie bigrement ici !

— Vous voudriez sortir ?

— Ah ! oui !

— Eh bien ! sortez tant qu'il vous plaira. Vous êtes libre.

— Vrai de vrai ?

— Oui, parbleu ! vous n'avez même jamais été prisonnier. On vous retenait ici par intérêt pour vous. Vous étiez faible encore. En outre, il importait de nous entendre avant toute chose pour vous éviter quelque imprudence. Vous avez maintenant la bride sur le cou, mais je vous recommande une réserve absolue. Éviter les endroits où vous pourriez rencontrer quelques-unes de vos anciennes connaissances... ne vous liez avec personne... causez peu... ne prononcez jamais votre nom et ne parlez pas de votre naissance.

Je me réserve de vous présenter moi-même à un certain nombre de mes amis, ce qui constituera pour vous un petit cercle de relations agréables. Je tiendrai mes promesses. N'oubliez pas les vôtres et que jamais une idée de trahison ne germe dans votre esprit car, pour vous replonger dans la tombe d'où je vous ai tiré, il me suffirait de le vouloir.

Blancheton frissonna malgré lui en entendant ces mots.

— Trahir ! s'écria-t-il : jamais de la vie ! Mon intérêt vous répond de moi !

— C'est vrai, fit Lionel avec un sourire.

Le ressuscité demanda :

— Continuerai-je à loger dans cette maison ?

— Oui, jusqu'au moment très prochain où l'installation dont on va s'occuper dès aujourd'hui pour vous sera complète...

— Quand verrai-je la... la personne dont je suis le fils ?

— Dans une douzaine de jours...

— Par qui lui serai-je présenté ?

— Vous vous présenterez vous-même au milieu d'une fête...

— Où donc ?

— Chez moi, au château de St-Ouen.

— Qu'aurai-je à dire à... à cette personne ?

— Ne vous inquiétez pas de cela. Votre leçon sera faite d'avance, vous n'aurez qu'à la réciter.

Lionel, Jean Renaud et Jocelyn quittèrent l'entresol de la rue du Colysée, laissant Blancheton libre d'agir à sa guise.

— Maître, demanda le docteur noir, en descendant l'escalier, que pensez-vous de ce jeune drôle ?

— Je pense qu'il sera dans nos mains un instrument docile, et c'est tout ce qu'il faut, répliqua le pseudonabab. Il nous l'a dit tout à l'heure avec un cynisme inconscient, son intérêt nous répond de lui.

Le même jour, vers les dix heures du soir, la vengeresse et le docteur noir attendaient Jean Renaud dans le salon du petit hôtel de la rue de Londres. L'évadé de la *Dorade* vint les rejoindre.

— Maître, dit-il, depuis neuf heures je faisais le guet rue du Rocher. Je viens de suivre Rose Bonchamp. Je l'ai vue monter en fiacre. Je l'ai entendue donner l'ordre au cocher de la conduire à Montmartre. Elle est en ce moment rue des Abbesses chez René Mattifet. Rien ne nous empêche d'agir.

— Allons, répliqua Lionel. A moins que mon instinct ne me serve mal aujourd'hui, nous allons avoir la preuve que mes soupçons étaient bien fondés.

De la rue de Londres à la rue du Rocher, la distance n'est pas longue. Nos trois personnages la franchirent à pied et pénétrèrent, grâce à une clef que Jean Renaud tira de sa poche, dans l'hôtel contigu à celui qu'habitait Martial Dereyne.

Ils montèrent au premier étage et gagnèrent la chambre du fond, celle où l'ouverture pratiquée dans le mur mitoyen était cachée d'un côté par une haute glace et de l'autre par une bibliothèque.

Jean Renaud ouvrit la mystérieuse issue comme il l'avait fait la nuit où Remy Chomin et le gosse s'étaient introduits dans l'hôtel de Martial pour essayer de mettre la main sur les neuf cent mille francs touchés par Rose Bonchamp chez le banquier de la rue Laffitte.

Seulement, au lieu de s'aventurer presque à tâtons, il se servit d'une petite lanterne à réflecteur pouvant fournir soit une clarté pâle, soit une lueur vive et brillante, et au lieu de laisser Cora entrer seule il la suivit avec Jocelyn.

La première pièce qu'ils traversèrent était inhabitée, nous le savons. L'une des portes donnait accès dans la chambre à coucher du paralytique.

L'évadé de la *Dorade* fit jouer sans bruit le bouton de la serrure. La porte tourna sur ses gonds.

La veilleuse que le valet de chambre avait l'habitude d'allumer chaque soir était éteinte.

Les reflets de la lanterne presque close tracèrent une raie lumineuse sur le tapis et semblèrent inonder de sang tout frais les rideaux d'un rouge sombre.

Pendant une seconde la vengeresse, près de franchir le seuil, s'arrêta.

Un bruit bizarre frappait son oreille.

Ce bruit rauque et sifflant ressemblait à un râle d'agonie et partait de la couche de Martial Dereyne.

Sans se préoccuper de trahir sa présence Cora Bernier traversa vivement la chambre, s'approcha du lit, souleva l'un des rideaux et dirigea la clarté de sa lanterne sur le visage de l'ex-armateur.

Ce visage était effrayant. Les traits gonflés et presque méconnaissables se contractaient comme sous les morsures d'une effroyable douleur.

Les yeux ouverts au point de paraître arrondis n'avaient pas de regards. Ils roulaient dans leurs orbites charbonnées.

De la bouche entr'ouverte s'échappait le râle qui tout d'abord avait attiré l'attention de Cora.

Chose plus étrange encore et même tout à fait incompréhensible, les membres de Martial, ces membres que la paralysie raidissait comme des barres de fer, avaient recouvré leur souplesse et se tordaient en des convulsions tétaniques.

La jeune fille sentit un frisson passer sur sa chair.

— Docteur, dit-elle en se retournant à demi, venez vite.

Jocelyn s'empessa d'obéir à cet appel et s'avança suivi de Jean Renaud.

Cora mit de nouveau le visage de Martial en pleine lumière.

— Regardez... regardez, poursuivit-elle.

La crise atteignait son maximum d'intensité. Les dents du moribond se heurtaient. Une écume rougeâtre apparaissait sur ses lèvres.

Le docteur noir se pencha vers le corps.

— Mes soupçons étaient fondés, n'est-ce pas ? lui demanda la vengeresse. On empoisonne ce misérable ?

XLVII

Après un examen qui dura tout au plus une minute, Jocelyn répondit :

— Maître, vous ne vous trompiez pas.

— L'oeuvre est commencée ? reprit Cora.

— Oui, et je vous assure que les meurtriers n'ont point ménagé le poison.

— Alors, Martial Dereyne est perdu ?

— Non. Par un hasard providentiel l'assassin, en croyant lui donner la mort, lui rendait la vie et le mouvement...

— Expliquez-vous, mon ami, je ne vous comprends pas, dit la jeune fille stupéfaite.

Jocelyn trempa l'un de ses doigts dans le verre à moitié plein placé sur la table de nuit, et fit tomber sur le bout de sa langue une gouttelette de liquide.

Les limiers de votre dentiste



"C'est une bonne chose que nous ayons passé vos dents aux rayons X. Voici une petite carie interne que je n'aurais pu dépister sans ces limiers, mes rayons X."

RETARDER une visite au dentiste, ce n'est pas retarder le mal, c'est l'avancer. On épargnera du temps et de l'argent en passant à la visite de son dentiste tous les six mois. Il est impossible d'avoir une bonne santé si les dents, les gencives et les tissus mous de la bouche ne sont pas entretenus en bon état. Ecoutez votre dentiste s'il désire passer vos dents aux rayons X. Grâce à ceux-ci, il sera renseigné sur l'état de la structure interne de vos dents, de leurs racines et des alvéoles dentaires. Dans bien des cas, seuls les rayons X permettent de dépister une carie qui commence. Si vous faites de la pyorrhée, il la découvrira peut-être à une phase où il sera possible de prescrire un traitement efficace.

Parce qu'une dent qui fait mal commande des soins diligents, elle est généralement bien moins dangereuse pour la santé, qu'une dent qui est cause de malaises inexplicables. Une dent peut être d'apparence parfaitement saine tout en étant secrètement ravagée. Il peut y avoir de l'infection à la racine d'une dent bien avant qu'on en soit averti. Entre-temps, la structure osseuse environnante est affaiblie et

détruite, tandis que l'infection peut passer dans le système par les vaisseaux sanguins. Une telle infection peut intéresser le cœur et d'autres organes vitaux; elle peut déterminer une sinusite et des troubles visuels, auriculaires, nerveux, articulaires et digestifs.

Quand une dent bien prise doit être extraite, une radiographie peut être nécessaire pour éclairer le dentiste. Parfois les racines sont croches et il peut y avoir des dents qui n'ont pas fait irruption à travers les gencives. Dans ces conditions, une extraction faite "à tâtons" peut endommager la mâchoire.

Si vous avez les dents et les gencives saines, alors une ration bien adaptée, comprenant des aliments durs et "croquants", contribuera à les entretenir saines. Les dents, organes vivants du corps, sont constituées par les aliments. Il leur faut les minéraux qui se trouvent dans les œufs, le lait, les légumes, les fruits et les céréales.

La Metropolitan sera heureuse de vous envoyer gratis sa brochurette: "De bonnes dents." Ecrivez au Service des brochures, 8-S-34.

METROPOLITAN LIFE INSURANCE COMPANY

FREDERICK H. ECKER,
PRÉSIDENT



BUREAU CHEF
CANADIEN,
OTTAWA

AU SERVICE DU CANADA DEPUIS 1872

— C'est bien ce que je supposais, dit-il ensuite. C'est par la *brucine* qu'on veut tuer Martial Dereyne, c'est la *brucine* qu'on lui verse à haute dose, mais l'empoisonneuse et son complice ignorent que la paralysie est le résultat d'un toxique dont la *brucine* est l'antidote. Le misérable souffre horriblement, mais sa souffrance n'est point dangereuse et quelques gouttes du même poison suffiraient pour lui rendre la parole, en même temps que l'usage de ses membres.

— Et il y a des gens qui refusent de croire à la Providence! murmura Jean Renaud. Quels idiots!

— Dieu est juste! il n'aurait pas permis que ma vengeance me fût volée car cet homme m'appartient, dit la jeune fille.

— Je vais enrayer la crise, reprit le docteur noir.

Il tira de sa poche une sorte de trousse qu'il portait toujours sur lui et dont les compartiments renfermaient une demi-douzaine de petits flacons de cristal parmi lesquels il en choisit un. Ce flacon était aux trois quarts plein de liqueur aux reflets d'émeraude dont nous avons vu Cora se servir à deux reprises.

Jocelyn le déboucha. Il prit la cuillère de vermeil placée près du verre, il y versa quelques gouttes d'eau, puis une seule goutte de la liqueur verte, et écartant avec une spatule tirée de sa trousse les mâchoires contractées de Martial, il fit couler dans la gorge le contenu de la cuillère.

Le résultat ne se fit pas attendre. Au bout d'un instant l'expression de douleur aiguë empreinte sur le visage de l'ex-armateur s'amointrit et disparut bientôt tout à fait.

Les yeux se fermèrent, le râle cessa de se faire entendre, les membres redevinrent inertes.

— Il ne souffre plus? demanda la jeune fille.

— Non. Il dort d'un sommeil presque cataleptique qui se prolongera jusque bien avant dans la matinée.

— Et au réveil?

— Au réveil, il se retrouvera dans la situation où il était avant l'empoisonnement. La *brucine* avait vaincu la paralysie. Mon toxique anéantit l'effet de la *brucine*, et la paralysie va plus que jamais enchaîner le corps. Vous savez ce que vous voulez savoir, maître. Nous avons fait ce que nous devons faire. Rien ne nous retient plus ici, nous pouvons partir.

Cora ne bougea pas. Elle réfléchissait.

— Partir! répéta-t-elle au bout d'un instant, partir quand le hasard nous donne le moyen de rendre plus solides les chaînes qui font de Rose Bonchamp et de Mattifet nos esclaves! Non! Non! Nous connaissons la main qui verse le poison, et le poison lui-même doit être ici caché. Il nous le faut. Ce sera la preuve matérielle du crime.

— C'est vrai, s'écria Jocelyn.

— Fouillons la maison, appuya Jean Renaud. Personne ne troublera nos recherches. Les domestiques dorment au second étage, et Rose Bonchamp est rue des Abbesses.

Le docteur noir jeta un regard autour de la chambre.

— Les meubles sont fermés, dit-il, comment les ouvrir?

L'évadé de la *Dorade* secoua la tête et répliqua:

— Inutile de songer à l'effraction. Le poison n'est point dans cette chambre, je vous en réponds. Je connais mieux les femmes que vous ne les connaissez, ami Jocelyn, les ayant pratiquées beaucoup, pour mon malheur. Rose est une coquine très adroite, elle sait par instinct, comme le savait par réflexion le héros de certain roman bien connu d'Edgard Poë, que les objets les mieux cachés sont ceux qui n'ont pas l'air d'être cachés du tout.

— Vous pourriez avoir raison, fit le médecin mulâtre.

— J'ai raison certainement. Vous en aurez la preuve. Où est la chambre de la drôlesse?

— Près de celle-ci, sans doute, répondit Cora. Cherchons.

En même temps elle ouvrait une porte et pénétrait dans une pièce coquettement meublée. De violentes émanations d'eau de *Mousseline* et de bouquet du *Jockey-Club* flottaient dans l'atmosphère lourde. De petites mules enrubannées reposaient sur une peau de tigre au pied du lit. Deux ou trois robes et un peignoir traînaient accrochés aux patères.

— Nous y sommes, dit Jean Renaud. Cette créature adore les odeurs capiteuses. On la suivrait à la piste de ses parfums! Maître, confiez-moi la lanterne pour commencer l'exploration et, rapportez-vous-en à moi, elle sera bien faite.

La besogne du reste semblait facile, les clefs étant sur tous les meubles. Les tiroirs furent minutieusement passés en revue les uns après les autres sans résultat.

— Il est invraisemblable pourtant que Rose aille rejoindre le Mattifet avec du poison dans sa poche, reprit l'évadé de la *Dorade*, visitons le cabinet de toilette.

Ce cabinet, contigu à la chambre à coucher, était de dimensions restreintes et fort en désordre. Sur une table de marbre blanc surmontée d'une glace biseautée et garnie de porcelaines d'une grande richesse de décor mais d'un goût médiocre, se trouvaient des flacons de parfums, des boîtes de savons, des boîtes à poudre de riz, des godets de blanc et de rouge, des houpes, des estompes, des crayons noirs et bleus, des pattes de lièvre, enfin l'arsenal indispensable aux femmes d'un certain âge pratiquant avec conviction un maquillage nécessaire.

Jean Renaud passa les flacons en revue et les approcha l'un après l'autre de ses narines. Il ouvrit successivement toutes les boîtes.

— Rien de suspect! dit-il. C'est drôle! Allons-nous faire buisson creux? Ah! j'oubliais le tiroir de la toilette. C'est là qu'est notre dernière chance.

Le tiroir contenait un fouillis de vieux sachets, de rubans fanés, de dentelles jaunies. Sous ce fatras une boîte d'écaïlle pleine de gants défraîchis attira l'attention de Jean Renaud

qui, avec un instinct de policier, souleva ces gants et mit la main sur une petite fiole enveloppée de papier bleu et ne sortant certainement pas de chez un parfumeur en renom.

— Ah! pour le coup, s'écria-t-il, je crois que voilà le pot aux roses! Mon cher docteur, examinez un peu cela.

Et il tendit la petite fiole à Jocelyn. Ce dernier la déboucha, l'approcha de ses narines, humecta l'extrémité de son doigt avec le liquide qu'elle contenait et dégusta ce liquide du bout de la langue, comme il avait déjà fait dans la chambre à coucher du paralytique.

— Eh! bien? demanda Jean Renaud?

— Eh! bien, vous ne vous trompez pas... c'est la *brucine* avec laquelle on empoisonne Martial Dereyne. Maître, que faut-il faire maintenant?

— Prenez ce flacon, répondit Cora, et partons...

— Où allons-nous?

— A Montmartre, chez Mattifet...

— Ah! comme vous avez raison! dit l'évadé de la *Dorade* en se frottant les mains, il est bon de battre le fer pendant qu'il est chaud!

Un peu avant minuit, un fiacre s'arrêta dans la rue des Abbesses en face du petit jardin entourant la maison de René Mattifet. L'homme d'affaires et Rose Bonchamp, après avoir soupé en tête à tête et vidé deux bouteilles de vin de Champagne, venaient de remonter au premier étage et faisaient des projets d'avenir et de fortune dans lesquels les six cent mille francs de Martial Dereyne jouaient un rôle important.

— Il me semble que j'entends une voiture s'arrêter à la porte, dit Rose tout à coup.

— C'est peu probable, répliqua Mattifet.

— Tu n'attends personne?

— Qui diable veux-tu que j'attende à minuit?

Un violent coup de sonnette retentit soudain. Les deux complices tressaillèrent.

— C'est bien ici qu'on vient, reprit Rose, qui ça peut-il être?

— Quelqu'un qui se trompe de porte. — Alors tu ne vas pas répondre?

— Non.

— Si c'était?...

— Quoi?

— La police...

— Es-tu folle! Je n'ai rien à craindre... absolument rien... dit l'agent d'affaires avec une assurance que démentaient sa pâleur et le tremblement de sa voix.

Un second coup de sonnette, plus énergique encore que le premier, interrompit le dialogue des deux complices. En même temps on frappait vigoureusement contre la porte vermoulue.

— J'ai peur... balbutia Rose. Si on venait nous arrêter.

— A quel propos?...

— Tu le sais bien... l'affaire de la rue du Rocher...

— Impossible. C'est tout au plus s'il y a commencement d'exécution...

Le carillon continuait. La porte craquait.

Mattifet prit un parti brusque.

— Je vais voir, dit-il.

— Prends garde. Ne vaudrait-il pas mieux nous sauver?

— Par où? Aucune issue. Si c'est la police, nous sommes pris.

L'agent d'affaires descendit au rez-de-chaussée et gagna le jardin.

Aussitôt que de la rue on entendit quelqu'un sortir de la maison le carillon cessa.

Rose effarée ouvrit la fenêtre derrière la persienne close et prêta l'oreille.

— Qui donc, s'écria Mattifet d'un ton qu'il voulait rendre menaçant, qui donc se permet de troubler à pareille heure par un vacarme inconvenant le sommeil d'un citoyen paisible, et de vouloir de force entrer dans sa maison?

Une voix très calme—celle de Jean Renaud—demanda avec une exquise politesse:

— Est-ce à monsieur René Mattifet que j'ai le plaisir de parler?

— A lui-même...

La voix poursuivait:

— Eh bien, monsieur Mattifet, nous ne songeons pas le moins du monde à entrer de force chez vous, et si nous vous avons réveillé—ce dont nous vous présentons nos excuses—c'est qu'il y avait urgence absolue. Veuillez donc nous ouvrir de bonne grâce et ne point nous contraindre à recommencer bien malgré nous le tapage indécemment dont vous vous plaignez à bon droit, et qui ne manquerait pas d'amener à la longue l'intervention des sergents de ville. Vous ne tenez pas à l'intervention des sergents de ville, je suppose...

— Je refuse d'ouvrir à des inconnus. Qui êtes-vous?

— Nous sommes des gens animés à votre égard des meilleures intentions.

— Que voulez-vous?...

— Obtenir de votre bienveillance une entrevue immédiate avec une charmante personne qui se trouve chez vous et à laquelle nous venons annoncer une nouvelle qui l'intéresse, une nouvelle grave:—M. Martial Dereyne vient de mourir subitement dans son hôtel de la rue du Rocher...

Rose avait entendu. Elle poussa un faible cri derrière la persienne.

XLVIII

René Mattifet, bouleversé par la nouvelle d'une catastrophe qu'il ne croyait pas devoir être si prochaine, et surtout par la manière incompréhensible pour lui dont cette nouvelle arrivait à Montmartre, craignant en outre qu'un agent de police quelconque ne fût attiré rue des Abbesses par le bruit d'une discussion prolongée, ouvrit la porte du jardin dans lequel nos trois personnages entrèrent aussitôt.

Jocelyn passa le dernier et referma la porte.

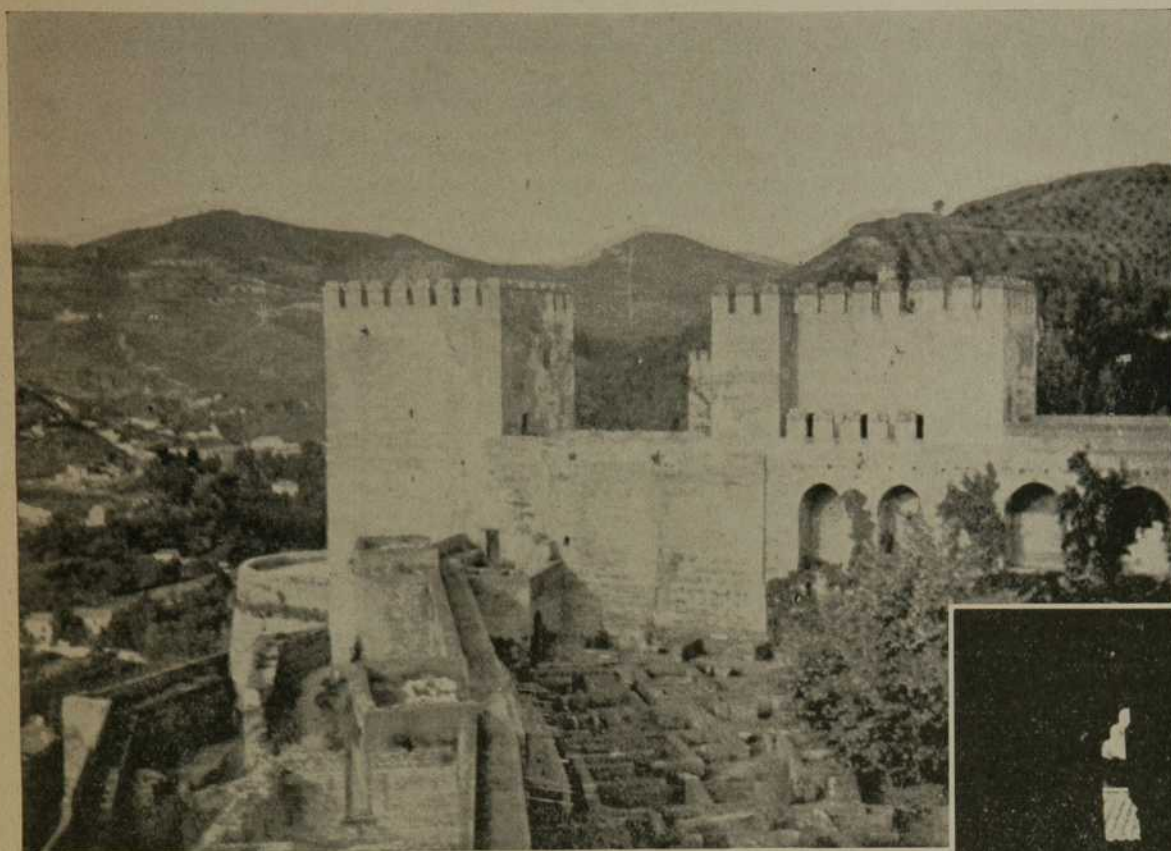
— Monsieur Mattifet, dit Lionel, vous avez eu raison d'éviter tout éclat fâcheux, vous en aurez bientôt la preuve. Veuillez maintenant nous conduire auprès de Mme Rose Bonchamp.

— Mme Bonchamp n'est pas ici, messieurs, répliqua l'homme d'affaires en s'efforçant de reprendre un peu de sang-froid.

— Pardonnez-moi de vous contredire. Il vous déplaît de compromettre une dame, et ce sentiment délicat vous honore, mas toute dénégation serait inutile. Nous sommes bien renseignés. De plus, nous avons entendu tout à l'heure le petit cri d'effroi

(Suite à la page 16)

ASTHME PERSISTANT. — La caractéristique la plus déprimante de ce mal affaiblissant est la persistance qui, avec les attaques renouvelées, vient saper la force et laisse le malade dans un état de dépression presque continu. Aucune précaution plus sage ne peut être prise que de garder toujours sous la main une réserve du remède pour l'asthme du Dr J. D. Kellogg, célèbre comme le plus puissant remède pour déraciner le mal des bronches délicates.



Vue fragmentaire de l'Alhambra, ancien palais et forteresse des rois maures de Grenade, en Espagne, construit du IX^e au XIV^e siècle.

Ci-dessous, la fameuse Cour des Lions, qui constitue le chef-d'œuvre de l'architecture Musulmane de tous les temps et de tous les pays. Pavée de marbre blanc, elle est entourée d'une galerie soutenue par cent-vingt-huit colonnes en marbre blanc; au centre de la cour se trouve la célèbre fontaine qui lui a donné son nom.

Photos Le Samedi

Les Revenants de l'Alhambra

*Chronique historique
par Louis ROLAND*

GRENADE, ville de l'Espagne ensoleillée, est riche en souvenirs de l'époque mauresque, et le palais-forteresse de l'Alhambra compte pour une pièce unique autant que gigantesque parmi ces souvenirs.

Ce palais date du neuvième siècle, mais à son emplacement il existait déjà une forteresse maure appelée *Kalat-al-hamra* ou château rouge, nom qui lui venait de la couleur de ses murailles ou peut-être aussi de la nature du sol rougi par l'oxyde de fer.

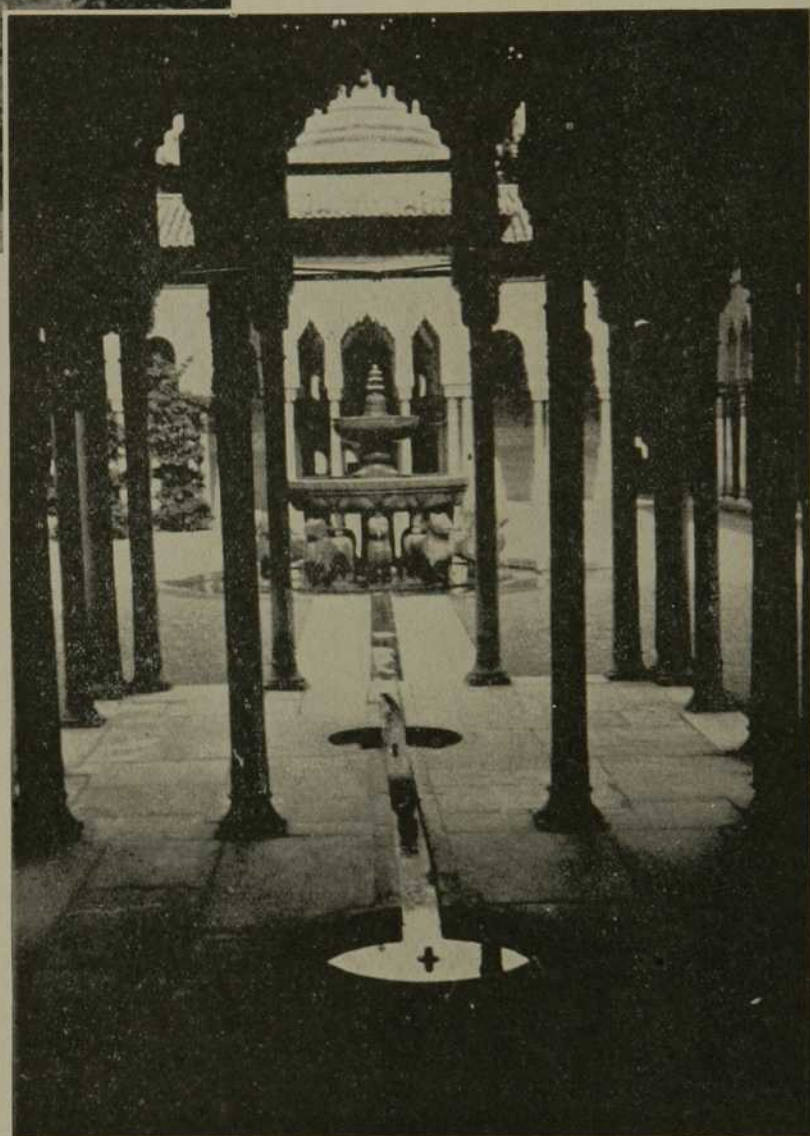
Lorsque le roi Maure Badis Ibn Habous vint fixer sa résidence à Grenade, il fit entourer de murs la colline entière où était le *Château rouge*, puis agrandir la forteresse. Enfin, l'un de ses descendants, Ibn-al-hamar fit élever dans cette immense enceinte un palais qui fut appelé *Kars-l-hamra*, et qui est toujours debout malgré les nombreuses mutilations qu'il a subies.

Mohammed II, successeur d'Ibn-al-hamar, ainsi que ceux qui vinrent après lui, embellirent considérablement leur palais de Kars-l-

hamra ou de l'Alhambra. Ils firent construire des salles nouvelles qui furent décorées somptueusement et à de tels frais que bien souvent leurs revenus s'y suffirent pas. En conséquence les monarques cherchaient des revenus où ils espéraient en trouver, et c'est ainsi que Aboul-hadjadj se fit alchimiste et voulut fabriquer de l'or. C'était d'ailleurs un prince pacifique et qui sut toujours garder la paix avec les Espagnols, or la paix étant la source de la richesse il put mener à bien les merveilleux travaux opérés à l'Alhambra.

D'autres sultans ayant agi comme lui, on comprend facilement que, vers le quatorzième siècle, l'Alhambra pouvait être considéré comme une merveille tant dans les proportions que dans la richesse des matériaux et la perfection artistique.

Malheureusement le plus grand plaisir de l'homme dans la vie semble être de saccager et détruire ce qu'il a laborieusement édifié et, comme destructeur, il travaille beaucoup plus vite que le temps.



C'est une lamentable histoire que celle du palais-forteresse des anciens rois de Grenade; tout ce que le génie des Maures y avait accumulé et qui en faisait le plus admirable séjour que l'imagination puisse rêver, tout cela s'en est allé au hasard des conquêtes, celles des armées et celles des touristes indisciplinés. On commença par gratter de magnifiques inscriptions arabes sous prétexte qu'elles rappelaient l'abominable secte mahométane, puis on vit Charles-Quint, vandale couronné, faire démolir une grande partie du beau palais pour y mettre à la place des constructions massives et épaisses comme son esprit

et qui n'ont d'ailleurs jamais été achevées.

Des gouverneurs successifs et qui avaient mission de conserver l'Alhambra aggravèrent encore son état; il y en eut qui détachèrent et vendirent des sculptures précieuses pour payer leurs dettes de plaisirs; d'autres enlevèrent des *azulejos*, magnifiques carreaux de faïence qu'ils firent broyer pour en fabriquer du ciment. Un autre — et la chose ne date que de 1837 — fit enlever les grandes portes de bois sculpté de la salle des Abencérages et il les fit scier pour les placer ailleurs; il brûla la partie inutile. Le

(Suite à la page 38)

(Suite de la page 14)

poussé par Mme Bonchamp derrière la persienne qui la cache.

— Mais, messieurs, commença Mattifet.

— Ah! finissons-en, je vous prie! interrompit Lionel impérieusement.

A cette minute précise la porte du rez-de-chaussée s'ouvrit et Rose parut sur le seuil, un flambeau à la main. Elle était pâle sous son maquillage, mais dominait son émotion.

— Ah! fit-elle d'un ton qu'elle cherchait à rendre dégagé, je ne me trompais pas. Il m'avait bien semblé reconnaître la voix de mes bons amis messieurs Lionel Warton et Domenico Sébilla. René, faites entrer ces messieurs. J'ai hâte de savoir ce qui les amène.

L'agent d'affaires ne pouvait désormais se retrancher derrière des faux-fuyants quelconques. Force lui fut d'introduire les visiteurs nocturnes dans le cabinet de travail contigu à la salle à manger.

— J'ose espérer, messieurs, dit Rose en minaudant, que ma présence ici ne fait point naître en votre esprit de suppositions malséantes à mon sujet. René Mattifet est mon proche parent et je viens quelquefois le soir m'entretenir avec lui de mes petits intérêts pécuniaires.

— Nous ne supposons absolument rien, madame, répliqua Lionel.

— A la bonne heure. Bref, le motif de votre visite?

— L'ignorez-vous?

— Tout à fait.

— Nous venons de l'apprendre à monsieur, cependant, et vous écoutez.

— J'entendais le bruit des voix, mais sans distinguer les paroles.

— Eh! bien, madame, M. Dereyne, dont vous étiez la garde-malade, est mort tout à coup.

— Mort! lui! Martial! s'écria Rose avec une terreur et un saisissement admirablement bien joués. Est-ce possible, mon Dieu!

— C'est possible et certain; d'ailleurs c'était prévu. Le poison a fait son oeuvre.

Rose leva les bras et les mains vers le plafond en répétant d'un air effaré:

— Le poison! Que signifie cela, monsieur Lionel? Songez-vous bien à ce que vous dites! Ce pauvre Martial n'avait pas d'ennemis. Qui donc l'aurait empoisonné?

— Vous, madame...

— Moi! moi! moi! répéta Rose à trois reprises. Une telle accusation! Je dédaigne d'y répondre! c'est de la folie pure!

L'ex-femme de charge essaya de moduler un éclat de rire ironique, emprunté au répertoire des théâtres du boulevard. Elle n'eut pas la force. Ses dents claquaient. Elle était au moment de se trouver mal.

— Vous, poursuivit Lionel, sous l'inspiration de M. Mattifet, votre

digne ami, et avec le poison fourni par lui.

L'usurier de la rue des Abbesses essaya de faire bonne contenance, et n'y réussit guère. Ses mains tremblaient. De grosses gouttes de sueur perlaient sur son front.

— Il est des lois, balbutia-t-il, des lois qui protègent l'honnête homme contre l'insulte et la calomnie. Je les invoquerai et, en attendant, je vous somme de quitter cette maison, sinon...

Lionel lui coupa la parole en répliquant:

— La brucine est un poison sûr, monsieur Mattifet, et vous en connaissez les mérites. Faut-il dire d'où vient la fiole enveloppée de papier bleu cachée dans une boîte à gants au fond d'un tiroir du cabinet de toilette de Mme Bonchamp?

L'autorité avec laquelle Lionel formulait l'accusation, et les détails précis qui l'accompagnaient, terrifièrent les deux misérables. Ils se sentirent pris et démasqués. René s'avouait vaincu. Rose, avec son entêtement inintelligible, voulait lutter encore. Elle croisa ses deux bras sur sa robuste poitrine, prit une attitude de poissarde et s'écria d'une voix rauque:

— Savez-vous, M. Warton, que nous sommes bien bons enfants, Mattifet et moi, de vous écouter! Tout ça, c'est des mensonges! Et d'abord comment sauriez-vous que M. Dereyne est mort? Je démonte la sonnette tous les soirs. Les portes sont fermées. J'ai la clef dans ma poche. Qui donc vous a ouvert?

— Je dirai cela, madame, au juge qui m'interrogera lorsque j'aurai dénoncé le crime, répondit Lionel. Vous lui direz à votre tour par quelle autre main que la vôtre a été empoisonné Martial Dereyne, et vous lui expliquerez la présence dans votre tiroir du flacon de brucine fourni par M. Mattifet. Si vos explications lui semblent concluantes, peut-être éviteriez-vous l'échafaud...

Ce dernier mot produisit un effet foudroyant sur l'infâme créature. Elle se laissa tomber à genoux et tendit vers le pseudo-nabab ses mains suppliantes en balbutiant avec des gémissements sourds et des sanglots étouffés:

— Grâce, au nom du ciel! Ayez pitié de moi. Je ne vous ai rien fait; ne me perdez pas...

— Grâce? répéta Lionel d'un ton d'écrasant mépris. Pour obtenir cette grâce, vous seriez l'un et l'autre prêts à tout, n'est-ce pas?

— Prêts à tout... Oui... Oui... Oui, répondirent à la fois Rose et René.

— Eh! bien, nous vous ferons grâce, poursuivit Lionel, grâce à tous deux, mais parce que Martial Dereyne est vivant encore! Dieu nous a permis d'arriver près de lui à temps pour le sauver. S'il avait succombé, c'est la police qui serait chez vous à cette heure! Nous ne dénoncerons pas votre crime inutile, nous ne vous livrerons point à la justice des hommes, vous laissant à celle de Dieu, mais cela aux conditions que je vais vous dire...

— Parlez... parlez, dit Rose d'une voix méconnaissable. Quelles que soient ces conditions, nous les acceptons d'avance.

— Demain matin, ou plutôt ce matin, car il est minuit passé, reprit le pseudo-nabab, vous retournerez rue de Londres.

L'ex-femme de charge fit un signe affirmatif.

— Une médication habile a détruit l'effet du poison, continua Lionel. Vous retrouverez donc M. Dereyne dans l'état où il était avant votre tentative avortée. Il ne faut pas que cette tentative se renouvelle. La vie de Martial Dereyne doit vous être sacrée...

— Ah! répliqua Rose, soyez tranquille? Je la prolongerais aux dépens de la mienne!...

— Vous feriez d'autant mieux, ajouta la vengeresse, que si M. Dereyne mourait subitement, je vous en rendrais responsable et je vous ferais arrêter sans retard.

L'amie de René Mattifet se mit à trembler.

— Ce serait une grande injustice, bégaya-t-elle. Martial n'est plus jeune; il est paralysé... il peut lui arriver malheur sans que j'y sois pour rien.

— Tant pis pour vous. Ce que vous avez fait légitime tous les soupçons. Quiconque a commis un premier crime en doit commettre un autre. Veillez, jour et nuit, sur le malade, et au moindre symptôme alarmant, ne perdez ni une heure, ni une minute, appelez-moi.

— Je vous appellerai souvent, car j'aurai toujours peur.

J'y compte! Si vous ne craigniez rien, vous n'obéiriez pas. Autre chose, et ceci s'adresse à monsieur Mattifet comme à vous. A partir de cette nuit, vous allez avoir tous les deux une idée fixe, celle de quitter Paris pour vous soustraire à ma domination et d'aller vous cacher à l'étranger. Ne niez pas. Je vous connais assez pour être sûr que vous y pensez déjà! Eh bien! je vous conseille charitablement de ne donner aucune suite aux projets de ce genre qui germeront dans votre cerveau. Au moment où je vous parle une surveillance occulte vous environne et ne vous quittera plus. A la première tentative de fugue vous seriez arrêtés.

— Ça ne serait pas juste! fit à son tour René Mattifet avec amertume. Votre police particulière peut se méprendre sur mes intentions les plus innocentes et si je monte en chemin de fer pour aller dîner à Enghien, se figurer que je pars pour Bruxelles et me mettre la main au collet.

— Tant pis pour vous! répondit Lionel. Je le disais à Mme Bonchamp je vous le dis à votre tour! Soyez prudent, gardez-vous de toute démarche qui puisse sembler suspecte, et privez-vous, jusqu'à nouvel ordre, d'aller dîner à la campagne...

— Bref, murmura l'agent d'affaires, je suis prisonnier dans Paris...

— Absolument, mais à qui la faute? Cela d'ailleurs ne vaut-il pas mieux que d'être prisonnier dans une cellule de la Roquette ou de la Conciergerie?

Mattifet ne répondit pas.

— Jurez-vous de m'obéir? reprit Lionel.

— Je le jure, murmura Rose d'une voix tremblante.

— Je le jure aussi, répéta René. Puisque je ne peux faire autrement... ajouta-t-il tout bas.

— Nous vous laissons. Souvenez-vous! Votre salut est entre vos mains.

— Vous oubliez quelque chose, maître, dit Jean Renaud.

— Quoi donc?

— De recommander à M. Mattifet une obéissance aveugle aux instructions de l'honorable William Dickson, esquire...

En attendant ce nom, Mattifet tressaillit; il regarda l'évadé de la *Dorade* avec un étonnement profond et se demanda:

— Comment ce mulâtre est-il au fait des intentions de l'Anglais vrai ou faux au sujet de Georges Dereyne? Tous ces gens-là se tiennent donc?

Puis il dit à haute voix:

— Les ordres de l'honorable William Dickson seront exécutés à la lettre.

— C'est bien... reconduisez-nous.

Mattifet, un bougeoir à la main, éclaira très soigneusement les trois visiteurs jusqu'à la porte donnant sur la rue, et ne regagna sa maison que lorsqu'il les eut vus remonter en voiture et s'éloigner. Il trouva Rose presque renversée sur un siège et livide.

— Dans quelles mains sommes-nous? balbutia-t-elle effarée. Quelles sont ces gens que je croyais connaître et qu'en réalité je ne connais pas.

Mattifet répondit:

— Ces gens sont des vengeurs. Pour des motifs que j'ignore ils ont juré la perte de la famille Dereyne, et nous avons failli leur arracher une des victimes désignées par leur haine.

— Nous les servirons en tuant Martial.

— Ce n'est pas leur avis. Ils veulent le tuer autrement ou le laisser vivre pour souffrir.

— Obéirons-nous?

— Il le faut bien. D'ailleurs, que nous importe?

— Mais les six cent mille francs de Martial?

— Tout vient à point à qui sait attendre. Patience.

XLIX

Georges Dereyne s'empressa de réaliser l'ingénieux projet que nous avons vu naître et grandir dans son esprit, rue des Abbesses, au moment où Mattifet venait de lui remettre, en échange de ses billets à trois mois, une somme de deux cent mille francs —sauf l'escompte. Il employa la moitié de cette somme à faire prendre patience aux plus pressants de ses créanciers et il conserva l'autre moitié pour tenter la fortune à Chantilly. A mesure qu'approchait le jour des courses, Georges s'affermissait de plus en plus dans sa résolution de hasarder cent mille francs sur l'encolure de l'un des chevaux engagés par Lionel Warton, *Blue-Devil* ou *Miss-Lowe*.

— Certes, se disait-il, je pourrais tailler une grosse banque de baccarat ou pointer vigoureusement, soit à mon cercle, soit rue de Londres, mais pour quadrupler le capital restreint dont je dispose il me faudrait un certain nombre de coups heureux, et je ne puis me dissimuler qu'en ce moment la guigne me poursuit autour du tapis vert. Je perdrais les inexpressibles de moi-même, comme dit en son baragoin cet original de William Dickson. Cette guigne ne s'entêtera point sans

Les enfants souffrant des vers en montrent bientôt les symptômes et toute mère peut découvrir la présence de ces parasites dans les selles du petit. S'ils ne sont pas expulsés et le système débarrassé d'eux, l'enfant ne peut revenir en santé. Miller's Worm Powders sont prompts et efficaces non seulement pour la disparition des vers mais aussi comme tonique pour les enfants qui ont été affaiblis par leurs conséquences.

doute à me persécuter sur le turf. Les chevaux de Lionel, payés en Angleterre des sommes fabuleuses, sont tout à fait de premier ordre mais presque inconnus en France où ils n'ont jamais couru. Moi j'ai confiance. Je crois que l'un d'eux sera vainqueur. Si je tiens pour celui-là contre le champ, dans des conditions qui ne sauraient manquer d'être particulièrement favorables, mes bénéfices atteindront des proportions énormes. J'aurai plus d'argent qu'il ne m'en faut immédiatement et, une fois ma position liquidée, j'entrerai à pleines voiles dans le port du mariage où nul désastre financier ne sera possible. Seulement, quoique la sagesse des nations soit d'un avis contraire, je prétends mettre tous mes oeufs dans le même panier au lieu de diviser mes chances. Je parierai donc soit pour Miss-Lowe, soit pour Blue-Devil. Comment savoir lequel est le meilleur? Bah! je n'irai point à mon but par quatre chemins. Mieux vaut s'adresser à Dieu qu'à ses saints, je questionnerai Lionel.

Le même jour, après avoir apporté à Laura Warton son bouquet quotidien et diné au château de Saint-Ouen, Georges Dereyne passant son bras sous celui du maître du logis l'emmena un peu à l'écart.

— Qu'avez-vous donc de mystérieux à me dire, mon cher Georges? demanda Lionel en souriant.

— J'ai à vous demander un renseignement de grande importance, ou plutôt un conseil d'ami.

— Pour vous?

— Non, pas pour moi personnellement, mais pour un camarade auquel je porte un vif intérêt.

— Vous m'intriguez! De quoi s'agit-il?

— Des courses de dimanche...

— Ceci ne m'apprend rien. Expliquez-vous...

— Je vais le faire. Le camarade en question a subi des pertes importantes et se trouve dans une position momentanément difficile. Il lui reste cependant une somme assez ronde qu'il serait désireux de quintupler en une après-midi, ce qui le remettrait à flot.

Tout en parlant, Georges regardait Lionel. Ce dernier restait impassible et rien n'indiquait qu'il devinât ce qu'on attendait de lui. Le fiancé de Laura poursuivit:

— Mon ami se figure que les chevaux engagés par vous lui porteront bonheur. Sa confiance est absolue, et j'avoue que je la partage. Mais il voudrait savoir si vous lui conseillez de mettre ses paris sur Miss-Lowe ou sur Blue-Devil.

Lionel sourit de nouveau.

— Comment s'appelle cet ami dont vous êtes l'interprète? demanda-t-il.

— Il m'a fait promettre de ne pas le nommer.

— Très bien. Son nom, d'ailleurs, importe peu, et je vais vous répondre comme si vous m'interrogez pour votre propre compte: Je refuse abso-

lument de donner un conseil en semblable occurrence.

— Pourquoi?

— Parce que la responsabilité morale qu'entraînerait ce conseil est inacceptable pour moi. Les courses sont un jeu de hasard où les plus malins se ruinent en prenant des probabilités pour des certitudes. Je crois avoir des chances de succès, sans cela je ne ferais pas courir, mais je m'illusionne peut-être sur la valeur de mes chevaux; et même en supposant que cette valeur existe, le meilleur cheval du monde peut tomber boiteux au moment d'arriver premier et se faire battre par une haridelle. Certes, le cas échéant, ce ne serait point ma faute, mais si j'avais encouragé quelqu'un à parier pour mon cheval, ce quelqu'un pourrait me dire: *Votre conseil me coûte un peu cher!*

— Mon ami n'aurait garde de vous parler ainsi.

— N'insistez pas, mon cher Georges, ce serait inutile et, si votre ami vous écoute, engagez-le fortement à mettre vingt-cinq louis, soit sur Miss-Lowe, soit sur Blue-Devil, ça flattera mon amour-propre, ça intéressera pour lui la partie et, quoi qu'il arrive, si ça ne peut l'enrichir ça ne pourra l'obérer. L'argent qu'on ne perd pas est de l'argent qu'on gagne.

Il était clair comme le jour qu'on n'obtiendrait rien de Lionel. Le fils aîné de Martial le comprit et n'insista point, mais il se dit que Domenico Sebàlla, vivant au château de Saint-Ouen dans l'intimité quotidienne du jeune nabab, devait savoir à quoi s'en tenir et que peut-être il serait possible, avec beaucoup de diplomatie, de tirer de lui quelque chose. Il y parvint, en effet, et plus facilement qu'il n'aurait osé le croire.

— Avez-vous l'intention formelle de parier pour l'un des chevaux de Lionel? lui demanda le faux mulâtre.

— Oui.

— Si je refuse de vous répondre, vous pariez quand même?

— Je vous en donne ma parole d'honneur.

— Pour lequel?

— Je n'en sais rien, je prendrai au hasard...

— Autant vaut augmenter vos chances. Tous les paris de Lionel seront sur Blue-Devil. Faites votre profit du renseignement et gardez-le pour vous.

— Merci, mille fois, je serai muet.

L'indication donnée par Domenico Sebàlla était, on le comprend, d'une importance énorme, les paris du maître impliquant sa confiance absolue dans la supériorité du cheval qui porte sa fortune. Georges résolut néanmoins de contrôler cette indication à l'aide d'un autre témoignage. Il se rendit aux écuries, glissa un billet de cinq cents francs entre les doigts d'un groom et obtint les confidences suivantes:

Blue-Devil se trouvait en parfaite condition. Il faisait preuve chaque jour, pendant les galops d'entraînement, d'une vitesse de locomotive. Miss-Lowe, quoique bien dans sa forme, ne pouvait suivre son train. Le groom, dont la bonne foi était évidente, ne doutait pas que le prix de la Reine-Blanche ne fût pour le cheval anglais l'occasion d'un triomphe.

L'associé d'agent de change reprit le chemin de Paris, très joyeux, et cette fois complètement rassuré pour

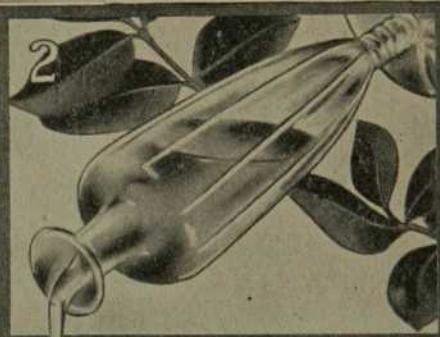
NOUS, les BÉBÉS, revendiquons nos DROITS



Notre peau a besoin de ce doux savon... fait d'huile d'olive!



"Nous devons connaître les savons! Notre peau n'est-elle pas la plus tendre qui soit... et n'avons-nous pas un bain chaque matin? Alors, nous voulons le doux Palmolive, le savon que les médecins approuvent parce qu'il est fait d'huile d'olive!"



Nous sommes loin de les blâmer... car le Palmolive est un savon si doux et si pur. La raison étant, il va sans dire, qu'il est fait seulement avec des huiles végétales pures... un mélange scientifique des huiles d'olive et de palme adoucissantes...



Et quand vous songez que 20,000 experts en beauté disent que le Palmolive est le meilleur pour garder la beauté du teint, vous savez qu'il doit être un vrai bon savon de beauté! Pourquoi ne pas essayer des traitements Palmolive pour la figure chaque jour?



5¢
LE MORCEAU
Sans changement
de Qualité ni de
Format



Les médecins disent :

"Sans danger même pour la peau d'un Bébé"

LE BAUME PERSAN est d'odeur agréable. Il ajoute au charme de l'apparence la plus soignée. Donne et préserve un beau teint. Adoucit et blanchit les mains. Apaise et dissipe toute irritation causée par la température. Les tissus l'absorbent rapidement. Un article de toilette absolument indispensable. S'impose à toutes les femmes soucieuses de leur élégance et distinction.

l'avenir. Il aurait donné beaucoup pour se trouver à l'après-midi de ce dimanche où ses embarras devaient finir. Il lui semblait sentir frissonner dans ses poches trop étroites pour les contenir les liasses soyeuses de billets de banque.

Pendant le trajet qui lui parut court, Georges se livra à des calculs très compliqués, que nous garderons bien de reproduire, sur la cote probable des chevaux engagés dans le prix de la Reine-Blanche. *Blue-Devil*, mal connu, serait peu recherché, pour ne pas dire dédaigné. Georges tien-pour lui contre tous les parieurs, et sa victoire inattendue quintuplerait au moins les cent mille francs engagés.

— Cent mille francs ! répéta le jeune homme au moment où ce chiffre s'offrit à sa pensée. Qu'est-ce que cela ? Ah ! si je pouvais jeter cent mille écus sur le tapis vert du champ de courses, quelle fortune ! Je me trouverais en un instant presque aussi riche que Paula !

Lancé sur cette pente, Georges ne s'arrêta plus.

L'occasion qui se présente est unique, poursuivit-il. Pourquoi n'essaierais-je pas de me procurer les trois cent mille francs qu'il me faudrait comme enjeu ? Pourquoi n'irais-je pas les demander à René Mattifet ? Cet homme s'est montré facile. Il paraissait trouver mon premier emprunt singulièrement modeste. Il m'a parlé de rentrées prochaines qui mettraient dans sa caisse d'importants capitaux. Qu'est-ce que je risque, après tout ? Ce qui peut m'arriver de pire est d'essuyer un refus, poli car il est homme du monde, ce René Mattifet. J'irai demain à Montmartre.

Le fils de Martial Dereyne fit des rêves d'or toute la nuit, le matin il continua à rêver les yeux ouverts en regardant l'avenir à travers un prisme éblouissant, et à neuf heures précises, il descendait de voiture rue des Abbesses et sonnait à la porte du jardin. La femme de ménage lui vint ouvrir, et l'ayant reconnu l'introduisit sur le champ auprès de l'homme d'affaires qui par hasard se trouvait seul dans son cabinet. L'ami de Rose était un gaillard trop intelligent pour ne s'être pas remis bien vite de la terreur causée à lui et sa complice par la visite nocturne de Lionel et des deux mulâtres maîtres tout les trois du secret de son passé et connaissant le nouveau crime qu'il venait de commettre.

Peu lui importait qu'on eût des armes contre lui, pourvu qu'on n'en fit point usage. Or, il avait la certitude absolue qu'aussi longtemps qu'il obéirait aux mystérieux ennemis de la famille Dereyne il n'aurait rien à craindre. Bien plus, on se servirait de lui comme d'un instrument utile,

d'un rouage indispensable ; on lui paierait largement les services rendus. Donc Mattifet vivait en paix de ce côté, et nul souci, nulle préoccupation, ne venaient s'ajouter à ses préoccupations et à ses soucis habituels.

Au moment où Georges franchit le seuil du cabinet poudreux, l'homme d'affaires se souvint des recommandations faites par William Dickson au sujet d'un nouvel emprunt.

— Voici, pensa-t-il, un étourneau qui vient se jeter bénévolement dans les filets de l'oiseleur. Tant pis pour lui.

Tout en monologuant ainsi, Mattifet se leva pour saluer Georges, appela sur ses lèvres son plus gracieux sourire, désigna de la main un siège au visiteur et lui dit :

— Quel bon vent vous amène, cher monsieur Dereyne ? Devanceriez-vous par hasard l'époque convenue pour le paiement et viendriez-vous retirer vos billets ?

Georges secoua la tête en riant, s'assit et répliqua :

— Ma foi non, cher monsieur Mattifet. Le motif de ma visite n'est pas celui que vous supposez.

— Quel est-il donc ?

— Ne le devinez-vous pas ?

— Je cherche en vain... à moins cependant qu'il ne s'agisse d'un nouvel emprunt... ce qui me paraît invraisemblable...

— Invraisemblable ou non, ne cherchez plus... vous avez trouvé.

Mattifet fit un geste de surprise.

— Vous avez besoin d'argent ? s'écria-t-il. Déjà !

— Oui.

— D'une grosse somme ?

— Hélas ! quoi.

— Est-il possible que vous ayez en quelques jours dévoré deux cent mille francs ! Tudieu ! quel appétit !

— Je n'ai rien dévoré du tout ! répliqua Georges.

— A quoi donc les deux cent mille francs ont-ils servi ?

— A boucher des trous très profonds. Ah ! je dois être riche, cher monsieur Mattifet si le proverbe est vrai : *Qui paie ses dettes s'enrichit !*

— Bref, aujourd'hui, que vous faudrait-il ?

— J'ose à peine le dire...

— Bah ! formulez un chiffre...

— Eh bien !... trois cent mille francs.

L

— Trois cent mille francs ! répéta l'agent d'affaires en levant les mains et les yeux vers le plafond. Miséricorde, une fortune ! Me permettez-vous de vous adresser une question très indiscrète ?

— Certes ! répondit Georges.

— Et vous ne vous en formaliserez point ?

— En aucune façon.

— Eh ! bien, pourquoi cent mille écus vous sont-ils nécessaires ?

L'associé d'agent de change trouva cette curiosité non-seulement très indiscrète, mais fort impertinente, et fut au moment de le laisser voir. La réflexion l'arrêta.

En se donnant le dangereux plaisir de remettre Mattifet vertement à sa place, il s'aliénerait la bonne volonté de l'escompteur et toute tentative d'emprunt nouveau deviendrait inutile. Il répliqua donc en grimaçant un sourire :

— Ce que vous me demandez là, cher monsieur, m'oblige à m'entretenir avec vous des petites affaires de mon futur ménage. Il est indispensable, vous le comprenez, d'offrir une corbeille splendide à la fiancée qui m'apporte en dot six millions, et je dois, quoique simple bourgeois, faire princièrement les choses. Or, les diamants et les dentelles sont hors de prix ! J'ai en outre à payer, lundi prochain, cent mille francs sur l'hôtel de la rue du Cirque acheté tout exprès pour y loger ma lune de miel. C'est à peine, vous le voyez, si cent mille écus me permettent de faire face à de si impérieuses et si pressantes nécessités...

Après un silence qui parut à Georges de mauvais augure, Mattifet reprit :

— Bref, faute de trois cent mille francs, votre mariage serait compromis ?

— J'en ai peur...

— Et, continua l'agent d'affaires, vous êtes sûr de toucher six millions le jour de la signature du contrat ?

— J'en étais sûr. Le contrat stipulant le régime de la communauté, la dot me sera remis en chèque sur la maison *** dépositaire des capitaux de Mlle Warton.

— Je sais que la fortune est ample, et que le crédit de Lionel Warton est à peu près illimité. Assurément vous ne pouvez rêver une si belle affaire. Il serait pénible pour vous, très pénible, d'échouer si près du port.

— Venez-moi en aide.

— D'un autre côté, la somme est lourde, poursuivit Mattifet. Vous me devez déjà deux cent mille francs.

— Je les paierai, vous le savez bien.

— Pardieu ! je l'espère et j'y compte ; mais si vous veniez à mourir, ou si Mlle Warton, changeant d'avis tout à coup, refusait de vous épouser—les femmes sont si capricieuses !—ma créance serait bien malade.

— C'est impossible...

— Tout est possible ! Assez de phrases. Allons au but. Je consens à vous obliger. Seulement...

Mattifet s'arrêta.

— Seulement ? répéta Georges.

— Je veux des garanties.

— Lesquelles ?

— Un dépôt d'actions ou d'obligations cotées à la Bourse et représentant une somme au moins égale à celle que vous demandez.

Le fils aîné de Dereyne haussa les épaules.

— Eh ! cher monsieur, s'écria-t-il, si je possédais les valeurs dont vous exigez le dépôt, je les vendrais purement et simplement et n'aurais nul besoin de m'adresser à vous pour un emprunt.

Mattifet sourit et répliqua :

— Je crois que vous me comprenez mal. Vous êtes associé d'agent de change, il est inadmissible que vous n'ayez pas dans votre caisse des liasses de valeurs excellentes.

— J'en ai certainement. Mais elles ne m'appartiennent pas.

— Qu'importe ? Je ne vous demanderai point si les valeurs remises entre mes mains sont à vous ou à vos clients.

— En faisant usage de ces valeurs, je commettrais un abus de confiance !

— Bien innocent, vous en conviendrez, puisque vous auriez la certitude matérielle de me rembourser dans

une quinzaine de jours et de retirer vos titres. C'est l'intention frauduleuse qui constitue l'abus de confiance ; or vous agiriez avec une entière bonne foi, vous ne causeriez de préjudice à qui que ce soit, et personne ne se douterait du moyen employé par vous pour sortir d'embarras.

— Vous oubliez une chose. Le client dont j'aurais emprunté les titres à son insu pourrait venir me les réclamer à l'improviste...

— C'est peu probable.

— Soit, mais vous l'avez dit vous-même, tout est possible.

— Cherchez si parmi vos clients quelques-uns sont absents de Paris et n'y doivent revenir qu'après votre mariage.

Georges pensa aussitôt à William Dickson. L'Anglais était en Suisse, son retour n'aurait lieu que dans un mois au plus tôt, et le contrat serait signé dans quinze jours.

— Accepteriez-vous des actions nominatives ? demanda le jeune homme.

— Sans doute, mais comme elles seraient sans valeur entre mes mains il faudrait m'apporter en même temps un mot signé du propriétaire, et ainsi conçu : "J'autorise M. Georges Dereyne à remettre à M. Mattifet, capitaliste, demeurant à Montmartre, rue des Abbesses, les actions et obligations dont les numéros suivent, comme garantie d'un prêt de trois cent mille francs consenti à M. Georges Dereyne et je promets, si ce dernier ne faisait point honneur à ses engagements, d'opérer au profit de M. Mattifet le transfert des valeurs désignées plus haut, dans un délai de huit jours après le non-paiement des billets souscrits par M. Georges Dereyne."

L'associé d'agent de change se leva.

— En de telles conditions, dit-il, je renonce à traiter...

— Quoi, vous n'avez aucun ami ayant assez de confiance en vous pour consentir à vous rendre un service si simple et si peu compromettant ?

— Des amis ? j'en ai dix qui feraient cela sans hésiter, murmura Georges, mais il ne me plaît point de m'adresser à eux...

— A votre aise. Peut-être réfléchirez-vous...

— Mes réflexions sont faites et mon parti est pris...

— Très bien. Ecoutez néanmoins ce que je vais vous dire. Les rentrées dont je vous parlais l'autre jour se sont opérées. J'ai des capitaux disponibles. Je tiendrai donc trois cent mille francs à votre disposition jusqu'à mardi prochain si par hasard vous changiez d'avis. Mercredi seulement je disposerai de mes fonds.

— Croyez à toute ma gratitude, répliqua Georges. Je suis reconnaissant de votre offre, mais je ne changerai pas d'avis.

— Comment ferez-vous donc pour vous tirer d'affaire ?

— Je compte sur le hasard qui me viendra en aide.

— C'est vrai, vous êtes joueur. Si la dame de pique vous est favorable, tant mieux. Dans le cas contraire souvenez-vous que je puis remplacer le hasard...

Georges quitta la maison de la rue des Abbesses et rejoignit la voiture qui l'avait amené.

(Suite à la page 27)

MATURITE-MATERNITE AGE MOYEN

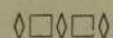
Une femme a besoin, à ces trois époques critiques, d'un remède sur lequel elle peut compter. C'est pourquoi il y en a tant qui prennent le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham. 98 sur 100 disent : "Il m'a soulagée". Il vous soulagera aussi.

Le COMPOSÉ VÉGÉTAL
de LYDIA E. PINKHAM



LANVIN

Robe de taffetas bleu marine, jabot organdi blanc et chapeau en taffetas marine.



CHIAPARELLI

Manteau en lainage de fantaisie beige et marron.

Photos SCAIONI, Paris.
Exclusives au SAMEDI et à
la REVUE POPULAIRE

LES TOILETTES SE
SUIVENT ET NE SE
RESSEMBLENT PAS



"Charme d'amour"

*C'est pour ton charme que je t'aime,
Pour ton charme tendre et discret,
Comme un portrait blond de Lancet,
Comme un lys au reflet d'or blême...
C'est pour ton charme que je t'aime.*

Verset extrait de la chanson française, paroles de Maurice Boukay, musique de Paul Delmet.

par Yvonne de Montigny

LE DESIR D'ÊTRE AIMÉE est le sentiment le plus naturel et le plus légitime de la femme, pour peu qu'elle soit née sensible. Cependant toutes les femmes ne savent pas combien il est facile de se faire aimer. Le seul moyen est de se rendre aimable.

La jeunesse, la beauté, les talents, la fortune même n'assurent pas le bonheur, seul le charme est le facteur qui rend et garde la femme désirable. Même si la religion ne nous avait pas fait un précepte de vivre les uns pour les autres, le désir d'être aimée, le désir de notre bonheur devrait nous y engager.

La nature ne nous a pas toutes faites belles, mais nous pouvons toutes être gracieuses, naturelles et bonnes. Même lorsqu'elle est dépourvue de tout attrait physique, la femme qui sait s'oublier et dont la tenue est noble et imprégnée de grâce sympathique, sait gagner les cœurs. En effet, ce ne sont pas les grandes beautés qui ont joué les rôles importants dans l'histoire de tous les pays, mais bien ces femmes "plus ou moins favorisées de la nature", dont le charme intellectuel et la grâce féminine étaient les qualités dominantes.

Malgré le secours presque magique des lotions et des crèmes créées pour défier l'âge, la beauté morale est la seule sur laquelle les années ne peuvent exercer leurs ravages. Le charme est sans âge et ne dépend pas des conditions sociales. Des orchidées superbes dans un verre vénitien ne charment pas davantage qu'un bouquet de fleurs des champs dans un modeste vase de terre cuite.

Votre apparence en dit plus que ne pourraient exprimer des paroles même charmantes. Digne ou nonchalante, assurée ou gauche, votre démarche vous classe; un front serein ou troublé produit aussi son effet. L'ensemble de votre personne, négligé ou soigné, mille riens en somme, stigmatisent votre personnalité et ceux qui vous voient vous accueillent selon l'impression que vous répandez autour de vous. Chacune de nous est en effet l'artisan de sa vie et le charme est le facteur le plus puissant pour seconder notre succès en toute carrière quelle qu'elle soit.

Rien ne donne à la femme la conscience de sa force et de son influence aussi bien qu'une scrupuleuse propreté et le soin raffiné de sa personne. C'est là la première condition pour devenir charmante et pour plaire. Un corps sain et frais, une lingerie immaculée et vos affaires personnelles en bon ordre, ajoutent beaucoup à la grâce féminine et c'est aussi le secret de la possession de soi-même. En effet, si vous êtes préoccupées par l'échelle de vos bas, des ongles négligés, ou la



Etude photographique de Violet Keene.

Eaton's, Toronto.

bretelle défraîchie de votre lingerie, tombée visiblement sur votre bras, votre malaise se reflète sur votre visage, en chasse le charme et le calme et enlève de la valeur à votre personnalité.

Si vous voulez devenir charmantes et gracieuses, soyez exigeantes dans les moindres petits soins de votre toilette, même pour ce qui ne doit point paraître. N'oubliez pas non plus que de l'ordre sur vous-même implique de l'ordre dans tout ce qui vous entoure dans votre chambre. L'exercice, le travail même poussés jusqu'à la fatigue sont excellents pour développer le charme de votre poitrine qui apprend ainsi à respirer abondamment et librement et vous préparent à oublier votre lassitude dans un sommeil réparateur. Mais n'oubliez jamais de boire beaucoup d'eau, c'est le secret du teint clair et frais, en

assurant l'élimination des toxines nuisibles à la bonne santé.

Aujourd'hui, la femme de bon goût recherche cette beauté pleine de charme et de naturel qui captive toutes les personnes bien nées. Elle ne se laisse pas entraîner par le tourbillon étourdissant du siècle mais cherche en tout la simplicité et la modération. Je faisais allusion tout à l'heure aux lotions et aux crèmes dont abondent nos comptoirs de beauté. Elles sont excellentes sans doute, et beaucoup de femmes ne peuvent se passer du secours précieux que renferment ces ravissantes petites boîtes et ces bouteilles attrayantes. Savez-vous cependant que dans vos provisions de cuisine vous pouvez trouver des moyens pour vous embellir dont la simplicité égale l'efficacité? Le levain, par exemple... (Suite à la page 42)

De la CUISINE au SALON

en passant par la salle à manger

Chez M. Leslie Robertson, Westmount. Cuisine et petite salle à déjeuner. Les parquets sont en Lino-léum dit "Dominion Marble Tile Inlaid", patron numéro 8028.

Photo Associated Screen News.



Le parquet de la cuisine ci-contre est en Linoléum noir et blanc "Dominion Battleship". Photo W. Moore, Toronto.



Le vestibule de la maison Thornton-Smith, à Toronto. Parquet également en Linoléum "Dominion". Photo W. Moore, Toronto.

La vaste et lumineuse salle à manger de la maison américaine de Mme E. J. Titus (Helena Rubinstein). La célèbre experte en soins de beauté a de plus une grande maison de



style moderne à Paris. Ici, la note dominante est ancienne, au contraire. On reconnaît bien là un intérieur de la Nouvelle-Angleterre. Photo Charmante Studio Inc., New-York.

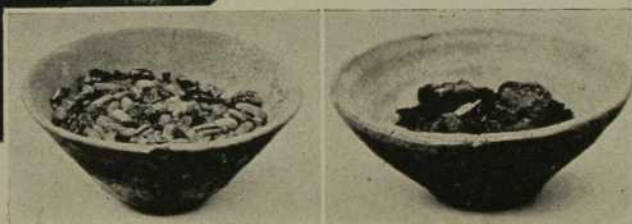


Des paysans égyptiens font la récolte du raisin. (Reproduction d'une peinture de tombeau de la 18^{ème} dynastie).

"Irrigation", peinture de tombeau de la 12^{ème} dynastie. 2000-1785 av. J.-C.



Ces raisins secs, récoltés en l'année 1471 av. J.-C. ont été trouvés près de Thèbes dans la tombe d'un souverain égyptien.



Une compote de l'ancienne Egypte; des dates sèches et des raisins secs. 15^e dyn. av. J.-C.

Des figues sèches, récoltées il y a environ trois mille quatre cents ans.

Les fruits secs

PERSONNE ne sait depuis quand existe le procédé de la conservation des fruits par le séchage. Il est sans doute aussi ancien que l'agriculture et paraît remonter à la plus haute antiquité. La nature elle-même pratique la dessiccation depuis l'origine des temps: les raisins qui ne sont pas récoltés se dessèchent sur la vigne, la figue se dessèche sur l'arbre. L'homme n'a donc pas inventé cette industrie, il n'a fait que l'imiter et la développer.

Il y a des milliers d'années, alors que l'Europe était sans culture et que des siècles devaient s'écouler avant la découverte de l'Amérique, les fruits secs étaient la nourriture principale des peuplades indigènes et des pays voisins. Des spécimens de fruits secs de l'ancienne Egypte ont été trouvés dans les tombeaux des nobles et des rois; ces fruits avaient été enterrés ainsi, dans le but de donner aux morts, dans leur vie d'outre-tombe, les friandises qui avaient fait leurs délices dans ce monde.

Des raisins secs ont été trouvés dans la tombe de Phtaontep, un haut dignitaire du gouvernement de la 5^{ème} dynastie, mort il y a quatre mille cinq cents ans! Les hiéroglyphes égyptiens font continuellement allusion aux fruits secs. Ils figurent sur la liste d'aliments de la famille royale et aussi sur celle des denrées à déposer aux

pieds des dieux en guise d'offrandes. Les peintures des tombeaux égyptiens nous ont laissé des preuves visibles de l'importance que ces peuples donnaient à cette industrie. La dessiccation était à peu près le seul procédé employé par les peuplades indigènes de l'Amérique pour préserver leurs aliments. Cependant, il était réservé aux siècles modernes de pousser jusqu'à la perfection les procédés primitifs et d'en faire un art.

La quantité presque phénoménale d'eau, enlevée au fruit par le procédé de dessiccation, tel que le démontrent nos clichés, doit lui être restituée avant de cuire le fruit. De là, la nécessité de le faire tremper dans de l'eau tiède pour une période de temps variable suivant la nature du fruit et la manière dont il a été séché. Il est ensuite préparé et cuit de la même manière que les fruits frais. Il doit aussi être cuit dans l'eau qui a servi au trempage, autrement les sels minéraux que cette eau contient seraient perdus. Il va sans dire que le fruit aura été lavé avec soin préalablement. Une cuisson lente, dans un ustensile muni d'un couvercle, assurera une saveur délicieuse. Règle générale pour tremper les fruits, 2 1/2 à 3 1/2 tasses d'eau pour une tasse de fruits secs.

La ménagère d'aujourd'hui connaît la valeur des fruits secs qui lui permettent d'obvier à l'irrégularité des saisons et à la

Il faut **3 1/2**
livres de raisins
frais

fluctuation des marchés. Elle sait apprêter ces friandises sèches de maintes manières et les sert souvent à sa famille en mets à la fois sains, succulents et économiques.

Pour les mamans qui aiment à donner à leur famille des desserts hors de l'ordinaire et peu coûteux . . .

Gâteau aux fruits, sans œufs, sans lait, sans beurre

1 tasse de cassonade; 2 1/4 tasses d'eau; 1 1/2 tasse de raisins "Seedless"; 1/2 tasse d'écorce de fruits confits; 1/2 cuil. de sel; 2 tasses farine Purity; 1/2 tasse saindoux; 1 cuil. à thé de canelle; 1 cuil. à thé de clou de girofle; 4 cuil. à thé de poudre à pâte.

Méthode

1 — Faites bouillir l'eau, le sucre, les raisins, l'écorce, le saindoux et les épices pendant 3 minutes.
2 — Faites refroidir puis ajoutez la farine qui a été tamisée avec le sel et la poudre à pâte. Mélangez bien.
3 — Faites cuire dans un moule couvert à l'intérieur de papier graissé dans un fourneau de 350 degrés pendant 45 minutes.



1 1/2 livre de steak

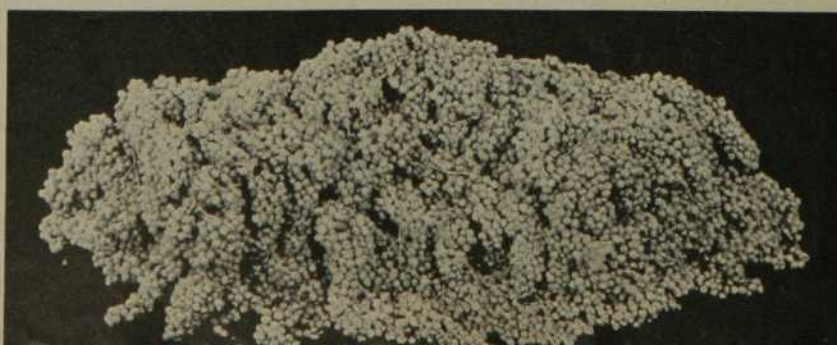


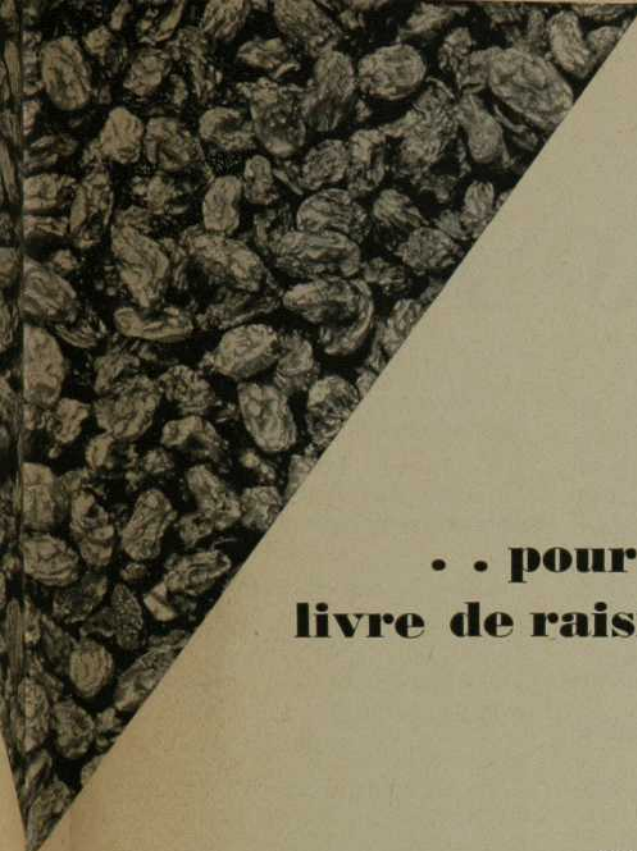
ou 5 1/2 liv. de poulet rôti

1 LIVRE DE RAISINS
PEPINS "THOMPS"
1560 CALORIES

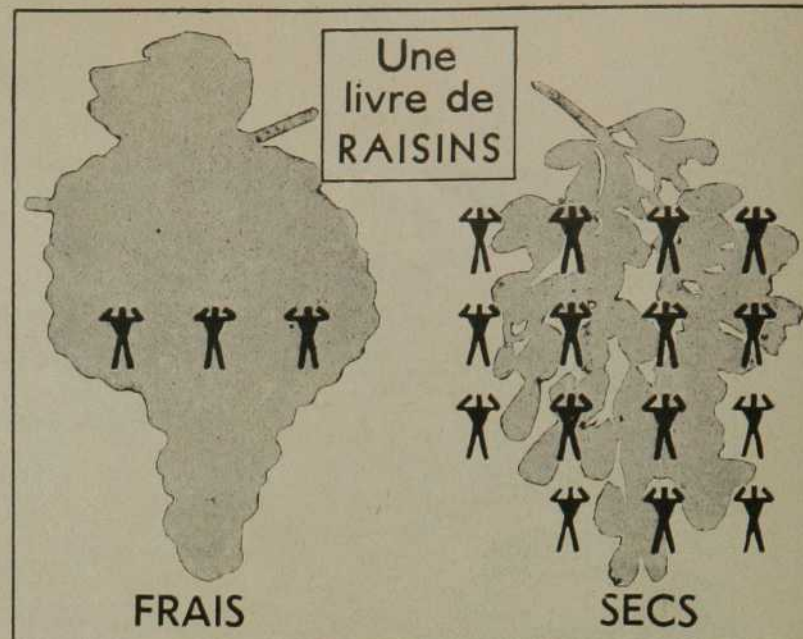
Ces . . . **96 livres**
de raisins frais doivent être séchés

et . . . **71**
d'eau évaporée





... pour faire 1 livre de raisins secs



CHACUN PETIT BONHOMME REPRESENTE CENT CALORIES EN CHIFFRES ROUNDS.

bons pour le monde

RAISINS SECS SANS
"POISON" CONTIENT
SUCRE ET VAUT...

CREME ESPAGNOLE

$\frac{2}{3}$ tasse lait condensé Eagle Borden; 2 tasses eau chaude; 2 cuil. à soupe gélatine; $\frac{1}{4}$ cuil. à thé sel; 2 cuil. à soupe jus de citron; assez de pruneaux et de raisins (trempés) pour faire 2 tasses de fruits.

Mélez le lait condensé avec l'eau chaude et portez à ébullition. Ajoutez la gélatine trempée dans une tasse d'eau froide. Ajoutez sel. Laissez tiédir le mélange jusqu'à épaississement. Coupez en morceaux les fruits que vous avez fait cuire dans l'eau qui a servi au trempage et que vous avez légèrement sucrée. Ajoutez le jus de citron au mélange lorsqu'il a suffisamment tiédi, et ajoutez les fruits. Versez dans un seul moule ou dans des moules individuels. Quand c'est pris, démoulez et servez avec le jus des fruits, ou si vous préférez n'importe quelle sauce genre crème. — Souvent un mélange de deux fruits secs produit un changement des plus agréables. Quelques abricots cuits avec des pruneaux, par exemple, ou des raisins cuits avec des abricots, donnent une combinaison tout à fait délectable. Lorsque vous êtes à court de pommes pour faire vos tartes, que ce soit des pommes sèches ou des pommes fraîches, mettez une couche de raisins entre deux couches de pommes. Vous serez émerveillés du résultat. Les raisins

secs abondent en éléments nutritifs et contiennent une généreuse quantité de sucre sous forme de glucose. Savez-vous que ce fruit est aussi très efficace comme laxatif surtout lorsqu'il est bien cuit?



Regardez cette enfant qui mange une tranche de bon pain de raisin. Elle enlève tout d'abord les bons gros raisins et les mange un à un... combien elle aime le goût délicieux et la chair moite et tendre du fruit! Les raisins sont excellents pour les petits, surtout, comme nous le disons ailleurs, s'ils sont bien cuits. Lavez bien le fruit dans de l'eau tiède et faites-le tremper au moins une demi-heure dans d'autre eau. Légèrement sucrée et additionnée de jus de citron, au goût, cette eau fait un breuvage à la fois sain et rafraîchissant pour tout le monde. Quelques minutes d'ébullition, avant d'ajouter le jus de citron, suffit. Vous pouvez faire de même avec le jus de pruneaux ou d'abricots.



ou 21 œufs

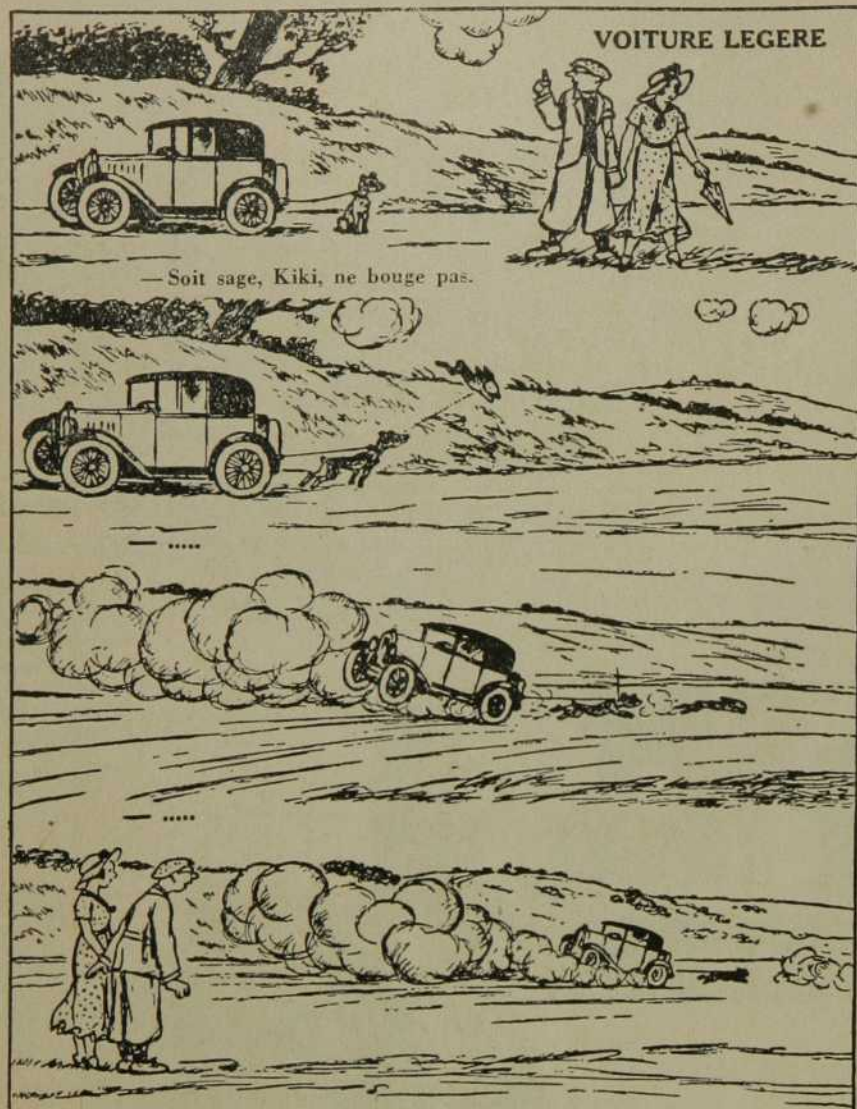


ou plus de 5 liv. de bananes

livres
(8½ gallons)

pour donner ces **25 livres**
de raisins "ENSGN"





TROP FRANCHE

— Je ne peux pas me voir dans ce miroir, il est trop sale, Marie.
— Vous devriez m'en remercier, madame.

PAUVRE PAPA

— Plus il grandit, plus il ressemble à son père.
— Grands dieux ! Avez-vous bien employé tous les remèdes ?



Nos Pages

EPITAPHE D'UN BUVEUR

Ci-git Petrus Boissecc, digne fils de
[son père,
Qui doit être étonné bien fort après
[sa mort
De voir qu'il avait (ô quel ironique
[sort !)
Commencé par le vin pour finir dans
[la bière.

CONSCIENCE PROFESSIONNELLE

La scène se passe chez un dentiste gascon :

La cliente. — Monsieur, vous m'avez posé un râtelier...

Le dentiste. — Je le sais.

La cliente. — Vous m'avez promis que ce serait absolument comme des dents naturelles.

Le dentiste. — Sans doute.

La cliente. — Or, vos fausses dents me font horriblement souffrir.

Le dentiste, (avec conviction). — Eh bien ! elles n'en imitent que mieux la nature !

DISTRACTION

Louis Blanc, qui fut un grand orateur ne voyait bien que la phrase écrite, et cependant il s'était fait une réputation de brillant improvisateur.

Un jour cependant il se trahit.

C'était à l'enterrement du poète Adolphe Pelleport, où il devait prendre la parole.

Comme il allait commencer son discours, un journaliste s'approcha de lui.

— M. Louis Blanc, lui dit-il, pouvez-vous me donner le texte de votre discours ?

— Mon pauvre ami, c'est que je ne sais pas encore ce que je vais dire.

Le journaliste s'éloigna dépité, mais dès que Louis Blanc eut terminé sa brillante "improvisation", il revint à la charge.

— Votre discours ?

— Le voici, répondit Louis Blanc.

Et, de sa poche, il tira un rouleau de papier.

Il avait complètement oublié qu'il avait "improvisé" son discours.

QUELQUES PROVERBES

Faites-vous tout miel les mouches vous mangeront.

Asseyez-vous à votre place et personne ne vous en fera lever.

L'Homme, en naissant, pleure et chaque jour de sa vie dit pourquoi.

L'argent et l'amitié crèvent les yeux de la justice !

PETITE HISTOIRE

Un millionnaire du nom de David Kerbitscheff, se sentant tout à coup très malade, avait fait appeler à son chevet jusqu'à dix médecins différents.

C'est beaucoup plus qu'il n'en faut pour être envoyé *ad patres*.

Le coup ne manqua pas. Notre David trépassa tout doucement la nuit, et deux jours après on procéda à ses funérailles.

La cérémonie était splendide.

Les héritiers en larmes poussaient des gémissements à fendre l'âme.

Le prince, revêtu de son riche uniforme caucasien, était couché dans un cercueil ouvert.

Telle avait été toujours sa recommandation formelle...

La cérémonie allait finir ; l'archimandrite s'approche et lui donne le dernier baiser d'adieu, quand, tout à coup, le mort se redresse et applique au pope deux formidables gifles en criant :

"Canaille, comment oses-tu m'enterrer sans que je te l'aie ordonné !"

Cris, effroi, panique des assistants ; les héritiers séchent leurs larmes et le convoi reprend le chemin, non du cimetière, mais du château.

Le soir même, il y avait grand festin au palais.

Mais oyez bien ceci, ô vous qui auriez la fantaisie de ne pas mourir pour de bon :

Le prince fêta si bien sa résurrection qu'il mourut réellement trois jours après.

Il avait fait appeler un onzième médecin !



— Hé, mon bon monsieur, je viens de l'échapper belle ! Je suis tombé d'une échelle de 25 pieds !

— Et vous n'avez aucun mal ?

— Pensez-vous !... Je n'étais qu'au premier échelon.



— Je croyais qu'on devait faire repeindre les murs avant l'hiver.

— Oui, mais impossible cette année, le propriétaire est en deuil !

Amusantes

JOURNALISME

— Quel est le prix d'abonnement à votre journal?
— Trois dollars.
— S'adresse-t-il à une classe de gens en particulier?
— Oui, à ceux qui ont trois dollars.

QUELLE CHANCE

Un professeur de huitième fait faire à ses élèves une composition d'orthographe.

Son livre à la main, il dicte en indiquant la ponctuation:

— „Le Seigneur, *virgule*—dit l'Evangile — *virgule* — ne veut pas la mort du pêcheur—à la ligne.

— Quelle chance! chuchote un élève; moi qui dois aller dimanche à la pêche aux truites!

LE FLEGME ANGLAIS

Un Anglais racontait que pendant qu'il était à Naples, en train de prendre le thé avec sa femme, par un soir d'orage, la foudre entra dans la chambre et que la pauvre Anglaise fut réduite en poussière.

— Ah! mon Dieu! s'écria un des auditeurs, et qu'avez-vous dit?

L'Anglais, froidement:

— J'ai sonné et j'ai dit: John, balayez milady...

LE PROPRIETAIRE

Dans un appartement richement meublé, une superbe peau d'ours est étalée devant la cheminée:

— A quel animal appartient cette belle peau-là? demanda un visiteur.

— A moi, monsieur, répond le maître du logis.

UNE DAME A LA MODE

— De quelle couleur sont les cheveux de votre femme?

— Je ne saurais le dire pour le moment; je ne les ai pas vus depuis ce matin.

L'AMOUR EST AVEUGLE

— Je lui ai demandé quelles qualités elle aimait en moi.

— Et puis?

— Elle m'a exactement nommé celles que je n'ai pas.

LE NOUVEL ELEVE

— Qui siffle?

— Moi.

— Vous?

— Quoi! vous ne saviez pas que je savais siffler?

CHEZ LE PHARMACIEN

— Eh! bien, tu l'apportes à la fin cette poudre pour les punaises?

— Je ne l'apportes pas, parce que le pharmacien m'a dit de vous demander pour combien vous en voulez.

— Pour combien j'en veux? L'imbécile! Va lui dire qu'il vienne les compter s'il a du temps de reste!

UN CONSEIL

— Cher ami, voulez-vous un bon conseil?

— Je vous en prie.

— Vous devriez fermer les rideaux de votre chambre. Vers dix heures chaque soir, on vous voit, à travers les persiennes, en train d'embrasser votre femme.

— Quelle plaisanterie, mon cher. A cette heure, je ne suis jamais chez moi. Je suis toujours au cercle.

LA FORCE D'HABITUDE

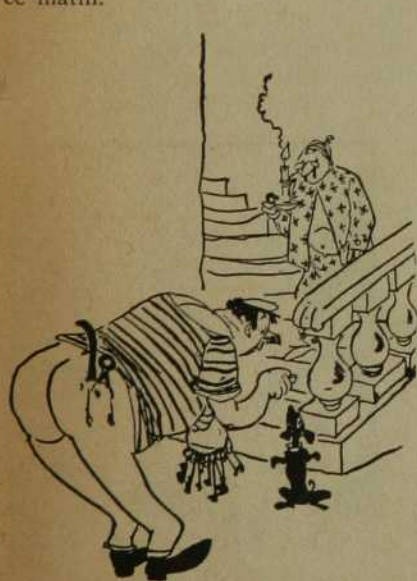
Un brave commerçant se rend tout fier au presbytère afin d'annoncer la naissance de son fils.

— Vous êtes le père? questionne le curé.

— Parfaitement.

— Voulez-vous prendre la peine de signer?

Alors, l'homme s'empare de la plume et trace dans un magnifique paraphe: "Dupont et Cie."



— Vous êtes un lâche, Monsieur. Vous profitez que le chien de garde aime le sucre.

SORTIE FORCEE

— Il ne porte pas beaucoup d'intérêt à sa femme.

— Le fait est que je ne les ai vus sortir ensemble qu'une fois: lors d'une explosion de gaz chez eux.



La vieille fille laide et romanesque. — C'est bien du haut de ces rochers qu'une belle jeune fille tomba un jour dans la mer et fut sauvée par un artiste qui l'épousa ensuite?

Le jeune homme. — Peut-être!... mais en tout cas sachez deux choses: que je ne suis pas un artiste... et que je ne sais pas nager.



— Mais vous ne l'envoyez pas à l'école?

— Quoi qu'il irait y faire, l'pauvre petit, il n'sait seulement pas lire!

ENFIN!

Dans un salon de la haute société montréalaise. Une dame âgée déplie le faire part de décès d'une de ses bonnes amies. Elle a la larme à l'oeil, puis, tout à coup elle pousse un petit cri:

— Enfin! je sais son âge, s'écria-t-elle avec satisfaction.

HABILETE

Un assez joli moyen de ne pas dire la vérité, sans cependant aller jusqu'au mensonge.

Quand on demande son âge à M. X..., de l'Académie française, qui a passé la soixantaine:

— Eh! eh! dit-il, je suis plus près de cinquante ans que de quarante!...



Lui. — Suis-je le seul homme que vous ayez aimé?

Elle. — Oui, chéri, le seul... et le plus gentil.



SOUTIEN-GORGE AU CROCHET

FOURNITURES — Il faut 3 pelotes de 10 grammes de *Coton Perle Brillante C. B. A la Croix* No 12, et un crochet métal No 13.

EXECUTION — Confection des ronds ou bonnets. Chacun d'eux se fait séparément.

1er tour — chaînette de 10 m., fermer en rond, faire 30 br. dans ce rond.

2e tour — 30 br. sur celles du 1er tour, séparées par 1 m. en l'air (prendre la m. entière).

3e au 17e tour: 1 br. dans la m. en l'air, 2 m. 1 br., ceci 5 fois, puis 2 br. séparées par 2 m. dans le trou suivant, ce qui fait 6 augmentations par tour.

On répète 15 fois le 3e tour en faisant toujours 2 br. au-dessus des 2 br. du tour précédent. On a 17 rangs.

18e au 24e rang: continuer sur 26 br. 5 m. pour tourner. Sauter 2 br. au commencement et à la fin de chaque tour pour arriver à n'avoir plus que 12 br., soit 7 rangs.

25e rang: 1 rang de m. simples 13 dans chaque trou.

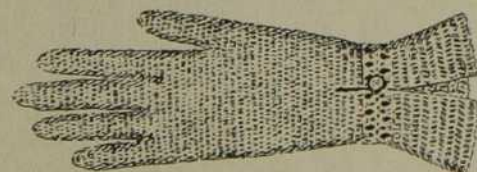
26e rang: 1 rang de 7 m. en l'air, sauter 1 trou, 1 m. simple, 7 m. On a 7 arceaux.

Cette partie est le milieu du devant.

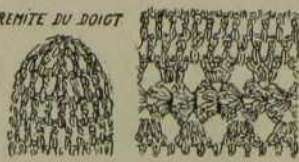
Reprendre le côté opposé qui va vers le dos, laisser 2 tranches pour le haut.

1er au 19e rang: travailler sur 26 br. en diminuant d'une br. à chaque bout du rang jusqu'à ce qu'il en reste 8 (8 rangs).

19e au 39e rang: continuer par des doubles br., 5 m. pour tourner, 2 doubles br. dans les 2 m. suivantes, 1 m. en l'air, sauter 1 trou, 3 doubles br. dans les 3 m. suivantes, cela 4 fois. Faire 21 rangs semblables.



EXTREMITÉ DU DOIGT



GANTS AU CROCHET

FOURNITURES — Il faut un tube de 25 grammes de *Fil d'Irlande Brillante C. B. A la Croix*, Art. 220 ou 2 pelotes de 20 grammes de *Cordonnet 6 Fils Brillante C. B. A la Croix*, art. 221 No 60, et un crochet d'acier No 13.

EXECUTION — Commencer par l'entre-deux du poignet.

1o — Chaînette de 8 m. Fermer en rond dans lequel on fera 3 br., 3 m. en l'air, 3 br., x 5 m. en l'air pour tourner 3 br., 3 m. 3 br., dans les 3 m. en l'air du rang précédent, etc. x

Continuer ainsi pendant 17 cm.

2o — Reprendre sur le côté de cette bande pour la main, faire x 4 br. dans l'arceau des 5 m. en l'air, 2 m. en l'air, x etc. Aller et retour.

3o — x 1 br. entre la 1ère et la 2e des 4 br. du 2e rang, 2 m. en l'air, 1 br. entre la 3e et la 4e br. suivantes, 2 m. en l'air, 1 br. entre les groupes de 4 m., 2 m. en l'air, x etc., aller et retour.

Continuer par 3 rangs de grille en mettant 1 br. dans chaque trou, 2 m. en l'air, etc.

40e rang: finir par 1 rang de m. simples.

41e rang: 1 rang de 3 m. simples, 5 m. en l'air pour 1 boutonnière, 3 m. etc. (3 boutonnières).

42e rang: puis le dernier rang en m. simples.

Faire un 2e bonnet semblable, le rattacher au 1er devant par le dernier rang d'arceaux: à la 4e des 7 m. de chacun, on fait une m. simple au milieu de l'arceau du 1er bonnet.

GARNITURE DU HAUT

1o — Un rang d'arceaux de 4 m. Sauter 1 trou, 1 m. simple dans le trou suivant.

2o — 6 m. simples dans chaque arceau.

GARNITURE DU BAS

1o — 1 rang de 5 br. dans chaque rang du dos et 3 br. devant.

2o — 1 br. 2 m. en l'air, sauter 2 br.

3o — Comme le 2o en faisant la br. dans le trou du rang précédent.

4o — 3 br. dans chaque trou.

Coudre derrière un caoutchouc de 8 cm. de long (ou plus) et 3 cm. de large, y ajouter 6 boutons.

Poser les bretelles, 46 cm. et un ruban à la taille qu'on maintient par quelques points.

Ce soutien-gorge, exécuté avec du *Coton Perle Brillante C. B. A la Croix*, peut être lavé sans qu'il risque de s'abîmer, car ce coton ne rétrécit pas au lavage et ses couleurs sont solides. Il peut être fait dans une quelconque des nuances *Lingerie* (rose, saumon, bleu ciel, vert d'eau, jaune, etc.) de la Carte Générale des Couleurs des Cotons C. B. A la Croix.

Du Nouveau



On vend maintenant dans les grands magasins un pyjama de plage transparent. On le met simplement par dessus le costume de bain, même humide.



Beaucoup portent en été ces soutien-gorge en lastex. Légers, poreux, ils maintiennent les formes tout en étant très frais. En voici un modèle très répandu.



Voici qui plaira aux mamans des jeunes écolières. Une encre qui a la grande qualité d'être intachable. Que de jolies robes elle épargnera!



Pour l'artiste amateur, ce demi-cercle sera très pratique. Il sert à tracer des courbes de toutes sortes. On pourra se le procurer dans les bons magasins.



Pour les journées chaudes, on a inventé cette chemise munie de ses propres bretelles. La chemise est légèrement empesée afin de tenir mieux.



Pour la première fois, on voit des chaises de porche et de pelouse avec des *berçants*. Elles sont confortables et d'un transport facile.

(Suite de la page 18)

— Il reviendra, se dit Mattifet resté seul — il reviendra m'apporter en garantie des titres qui ne sont pas à lui, et peut-être même mieux encore. J'ai joué consciencieusement mon rôle et je crois que les ennemis de la famille Dereyne seront contents de moi.

**

Le dimanche si impatiemment attendu par le fiancé de Laura Warton était arrivé et les courses de Chantilly promettaient d'être brillantes.

Il faisait un de ces temps d'automne doux et pleins d'un charme inexprimable, qui sont le souriant adieu de la nature prête à s'engourdir dans le long sommeil de l'hiver. Des milliers de curieux, Parisiens pour la plupart, amenés depuis l'aube par les trains spéciaux qui se succédaient sans relâche, inondaient les avenues, les pelouses et les tribunes. Les membres du Jockey et des grands Cercles, l'aristocratie de bon aloi, les millionnaires de tous les mondes, les étoiles de ce qu'on appelait alors la haute bicherie, les jolis crevés et les cocodès qu'on nomme aujourd'hui les gommeux, les petits gigolos, amis de coeur des Amandas de 1853, se pressaient, se coudoyaient, attirés vers un même but par la passion du sport ou par la fièvre du jeu. Bon nombre de braves bourgeois, dépourvus de tout prestige et désirant néanmoins jeter un peu de poudre aux yeux de leurs contemporains, croyaient de la meilleure foi du monde appartenir au high-life parce qu'ils se rendaient à Chantilly. Dans l'enceinte du pesage circulaient des grands seigneurs, des bourriers, des jockeys, des entraîneurs et des propriétaires de chevaux. Plus loin, les bookmakers et les parieurs de toute condition et de toute apparence, les uns prêts à mettre mille louis sur l'encolure d'un cheval, les autres à parier cent sous, pour le favori, contre le champ.

C'était, dans ce cadre splendide, un amusant pêle-mêle, un va-et-vient vif et joyeux, un fouillis de toilettes claires constituant le spectacle le plus pittoresque. La comtesse Blanche de Lasseny, et sa belle-fille la comtesse Amélie, occupaient deux places au premier rang de l'une des tribunes voisines de l'enceinte du pesage. Amélie, délicieusement belle et séduisante dans une toilette dont l'élégance hardie n'avait pourtant rien de trop excentrique, offrait un teint plus coloré que de coutume, comme si le feu d'une fièvre intérieure chassait son sang de son coeur à ses joues. Une teinte de bistre estompait les contours de ses paupières. Son regard obstiné fouillait les groupes pour y chercher Lionel et ne le trouvait pas.

Le pseudo-nabab était auprès de ses chevaux *Blue-Devil* et *Miss Lowe*, causant avec son entraîneur et avec Lambert Massol et Octave Richard. Une main se posa sur son épaule. Il se retourna et tressaillit en voyant Gontran de Lasseny debout à côté de

lui et lui adressant son meilleur sourire.

Lionel sentit son coeur se serrer. Le changement survenu depuis deux jours dans l'apparence du jeune comte était effrayant. Son visage, habituellement pâle, était maintenant livide et marbré de tons verdâtres. La pupille de ses yeux se dilatait d'une façon étrange. Une sorte de tremblement agitant ses lèvres.

— Qu'avez-vous donc, cher monsieur de Lasseny? s'écria Lionel en serrant la main du mari d'Amélie Dereyne.

Gontran parut étonné.

— Mais je n'ai rien, répondit-il. Pourquoi me demandez-vous cela?

— Vous paraissiez souffrant.

— C'est vrai, j'ai mauvaise mine, mais ma mine est trompeuse. La nuit dernière je n'ai pu dormir, persécuté par une soif inextinguible, et j'ai peut-être un peu de fièvre aujourd'hui. Mais au fond je ne me suis jamais mieux porté. Merci d'ailleurs de votre intérêt.

— Je vous affirme qu'il est sincère! Etes-vous seul à Chantilly?

— Non. Ma mère et ma femme m'ont accompagné. Elles sont là-bas au premier rang de la première tribune.

— J'irai dans un instant présenter mes respects à ces dames, murmura Lionel.

Il ajouta tout bas:

— La comtesse Amélie a commencé son petit travail. Il est grand temps que j'intervienne.

LI

— C'est, je crois, la première fois que vous faites courir? reprit Gontran. Votre coeur doit battre bien fort?

— Mais non, pas trop, je vous assure...

— Quoi! le triomphe vous laisserait insensible?

— De même que la défaite me laisserait absolument calme, oui, mon cher comte...

— C'est invraisemblable, cela!

— Pourquoi?

— Parce que vous devez, tout comme un autre, avoir de l'amour-propre...

— J'en ai plus qu'un autre peut-être, mais je le place ailleurs que dans la victoire d'un cheval. Si les jambes nerveuses de *Miss Lowe* ou de *Blue-Devil* et l'adresse de mes jockeys remportent un prix, cela prouvera que les bêtes sont de bonne race et que l'entraîneur est un habile homme, mais cela n'ajoutera rien à mon propre mérite, vous en conviendrez volontiers. Je n'aurais par conséquent aucun sujet de m'enorgueillir. Le sport tient sa place dans ma vie, à côté de l'équitation, de l'escrime, du tir au pistolet, du spectacle et du bac-cart. Je fais de lui une distraction élégante et pas autre chose.

— C'est le prix de la Reine-Blanche que doivent disputer vos chevaux?

— *Blue-Devil*, oui. *Miss Lowe* est engagée dans la première course.

— Pour lequel faut-il parier?

— Je n'en sais rien, et si je croyais le savoir je me garderais de vous le dire, le meilleur juge en ces matières n'étant point infaillible. Vous êtes libre de perdre votre argent, mais je ne me rendrai point complice de la

Croustillants... Frais



SAVIEZ-VOUS qu'un aliment croustillant et léger comme les Flocons de maïs de Kellogg vous gardera en bonne condition pendant les chaleurs?

Les Kellogg sont une abondante source d'énergie. Et pourtant ils se digèrent si aisément qu'ils ne fatiguent pas l'estomac.

Savourez un bol de ces flocons croustillants, appétissants, avec de la crème ou du lait frais... des pêches en tranches... ou des fruitages. C'est un déjeuner, un goûter et un souper délicieux et rafraîchissant pour les enfants.

Les Flocons de maïs de Kellogg sont prêts à servir. Moins de travail dans la cuisine. Plus de temps pour se reposer et se tenir au frais. Commodes et économiques. Préparés par Kellogg à London, Ontario.

Kellogg's Rafraîchissants

ARRETE LA TOUX. — La toux est causée par l'irritation des voies respiratoires et c'est l'effort pour déloger les obstructions qui proviennent de l'inflammation des membranes muqueuses. Le traitement avec l'Huile Eclectique du Dr Thomas dissipe l'inflammation et, en conséquence le rhume s'arrêtera. Essayez-la et vous serez satisfait.

COMBATTEZ LA CHALEUR

Quand vous commencez à souffrir de la chaleur, prenez un verre de Sel Andrews pour le Foie, effervescent et agréable au goût. Vous vous sentirez aussitôt rafraîchi et vous le demeurerez. Andrews non seulement étanche la soif, mais vous rafraîchit le sang. Pris de temps à autre, disons deux fois par semaine, Andrews vous conservera en forme en purifiant votre organisme et en assurant une élimination régulière et complète. Chez tous les pharmaciens. En boîtes, 35¢ et 60¢. Nouvelle grosse bouteille, 75¢. Agents exclusifs: John A. Huston Co., Ltd., Toronto.

26F

GRATIS



FORTIFIEZ VOTRE SANTE ET EMBELLISSEZ VOTRE POITRINE

Toutes les femmes doivent être belles et vigoureuses, et toutes peuvent l'être grâce au Réformateur Myrriam Dubreuil

Vous pouvez avoir une santé solide, une belle poitrine, être grasse, rétablir vos nerfs, enrichir votre sang avec le Réformateur Myrriam Dubreuil, approuvé par des sommités médicales. Les chairs se raffermissent et se tonifient, la poitrine prend une forme parfaite sous l'action bienfaisante du Réformateur. Il mérite la plus entière confiance, car il est le résultat de longues études consciencieuses. Le

REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL

est un tonique reconstituant et possédant la propriété de raffermir et de développer la poitrine en même temps que sous son action se combient les creux des épaules. Seul produit véritablement sérieux, bienfaisant pour la santé générale. Le Réformateur est très bon pour les personnes maigres et nerveuses. Convenant aussi bien à la jeune fille qu'à la femme.

Engraisse rapidement les personnes maigres

GRATIS. Envoyez 5c en timbres et nous vous enverrons Gratis notre brochure illustrée de 24 pages, avec échantillon Myrriam Dubreuil. Notre Réformateur est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, quel que soit leur âge.

Correspondance strictement Confidentielle.

Les jours de bureau sont :

Jeudi et Samedi, de 2 hrs à 5 hrs p.m.
Mme MYRRIAM DUBREUIL
Boîte Postale 2352 — Dépt. 2
5920, rue Durocher, près Bernard

AGENTS DEMANDÉS

pour vendre des cravates de soie pour nous. Nous vous vendrons à un prix qui vous permet de faire 100% de commission. Ecrivez-nous aujourd'hui pour échantillons et renseignements. Ontario Neckwear Co., Dépt. 515, Toronto 8, Ontario.

fortune adverse en vous conseillant mal à propos. Suivez votre inspiration, mon cher comte.

— Mlles Warton sont-elles ici?

— Non. La plus jeune de mes cousines étant un peu souffrante, ses sœurs ont refusé de la laisser seule.

— Cette absence doit désoler Georges?

Lionel secoua la tête en souriant et répliqua :

— Il est désolé peut-être, mais il ne le montre guère. Votre beau-frère est joueur, et pour le joueur la femme la plus jolie et la plus aimée ne passe qu'après le jeu. Georges Dereyne, que vous voyez aller et venir autour des groupes, un carnet d'une main, un crayon de l'autre, s'occupe d'engager des paris et ne songe guère à sa fiancée. Il est vrai que Laura n'est point à Chantilly, et vous savez le proverbe: *Loin des yeux, loin du cœur!* Sur ce, mon cher comte, je vous quitte pour un instant et je vais faire ma cour à mesdames de Lasseny.

— Allez. Je vous attends ici avec messieurs Massol et Richard.

Lionel prit le chemin de la tribune où se trouvaient la douairière et sa bru. Le comte Amélie, qui l'avait enfin découvert au milieu de la foule, eut grand-peine à contenir un mouvement de joie en le voyant se diriger de son côté. Blanche de Lasseny, nous le savons, regardait le pseudo-nabab comme son ennemi personnel, mais se sentait sous sa dépendance et s'était résignée à feindre jusqu'au moment, prochain peut-être, où elle aurait dans les mains les armes nécessaires pour se défendre et attaquer à son tour. Elle l'accueillit donc d'une façon toute bienveillante et presque familière, l'âme remplie de haine et le sourire aux lèvres.

La jeune comtesse, sûre d'être épiée par sa belle-mère, fut d'abord moins expansive, mais, lorsque ses yeux se levèrent sur le visiteur, le rayon de feu jaillissant de leurs longs cils disait avec une éloquence muette l'état de ses sens et de son cœur. Il lui fallait pourtant se mêler à la conversation et répondre à une interrogation directe.

— Avez-vous vu votre frère Georges? lui demanda Lionel.

— Georges et Léopold, oui, répondit-elle. Tout à l'heure, ils étaient près de nous l'un et l'autre. Léopold, je ne sais pas pourquoi, a l'air d'une âme en peine, ou plutôt d'une âme déparée qui cherche sa moitié et ne la trouve pas. Quant à Georges, je lui crois aujourd'hui du vif argent dans les veines; il ne peut se tenir en place et couvre son carnet de chiffres. Il parie sans relâche et contre tout le monde. Au train dont il va il gagnera tout à l'heure des sommes effrayantes... à moins qu'il ne les perde.

— Espérons que la chance lui sera favorable, fit Lionel. Savez-vous quels chevaux il prend?

— Un seul... et qui vous appartient, répliqua la comtesse Amélie. Est-ce vous qui lui avez donné le conseil de parier pour *Blue-Devil*?

— Je m'en suis bien gardé! s'écria le pseudo-nabab avec un geste de vive dénégation. J'ai même absolument refusé de lui répondre au sujet du mérite de mes chevaux! Je regarde comme une folie, quand on ne possède pas une fortune énorme, d'engager beau-

coup d'argent sur une casaque de jockey.

— *Blue-Devil*, néanmoins, est un cheval de grand mérite, reprit la jeune femme.

— Sans doute, mais il peut trouver son maître.

— Quel autre, selon vous, aurait chance de gagner le prix de la Reine-Blanche?

— Pour n'en citer qu'un, *Dom Gigadas*, au comte de Lagrange.

— Bref, vous trouvez Georges imprudent?

— Autant qu'on le puisse être, et je souhaite que cette imprudence ne lui coûte pas horriblement cher.

— Eh! bien, tant pis pour lui, fit la comtesse d'un ton insouciant, ce ne sera ni votre faute, ni la mienne.

Puis, changeant brusquement de conversation, elle ajouta :

— Il m'a semblé que tout à l'heure vous étiez avec Gontran.

— Vous ne vous trompiez pas. Il m'attend et je vais le rejoindre. Voulez-vous que je vous l'envoie?...

— Non, non, dit Amélie en riant, gardez-le. Reviendrez-vous nous voir?

— Oui, certes, si vous me le permettez.

— Nous vous le permettons...

Une cloche se mit à sonner annonçant la première course, et les gardes de Chantilly s'efforcèrent de faire évacuer la piste, opération qui présente, sur tous les hippodromes, de notables difficultés.

— Allez donc, reprit la jeune femme. Mais d'abord complimentez-moi, s'il vous plaît, au sujet de ma toilette.

— Elle est ravissante. Je le pensais...

— Il ne suffisait pas de le penser... il fallait le dire. Et mes boucles d'oreilles, les reconnaissez-vous?

En formulant cette question, Amélie désignait du bout du doigt les fleurs de Danaées suspendues aux lobes délicats de ses oreilles mignonnes.

— Je les reconnais, oui, madame, et je suis orgueilleux de l'honneur que vous daigniez faire à ces humbles bijoux.

— Je me souviens, murmura la comtesse d'une voix si basse que Lionel seul entendit ces trois mots dont le sens était clair pour lui.

Un petit frisson passa sur son épiderme. Il salua sans répondre et quitta la tribune. La comtesse Blanche se pencha vers sa belle-fille.

— Il me semble, ma chère, lui dit-elle, que vous êtes étrangement coquette avec ce jeune homme. Vous finirez par vous compromettre.

La comtesse Amélie répliqua en lançant à la douairière un coup d'oeil venimeux :

— Ceci, ma mère, regarde mon mari! Je n'ai rien à me reprocher, mais, si vous me trouvez coupable, rien ne vous empêche de me dénoncer à lui. Entre votre affirmation et la mienne, il choisira.

A cinquante pas de la tribune, Doménico Séballa attendait Lionel.

— Eh bien? lui demanda ce dernier.

— Ce que vous aviez prévu se réalise, maître, répondit le faux mulâtre. Georges Dereyne est engagé pour des sommes qu'il ne pourra payer si *Blue-Devil* n'arrive pas premier.

Lionel sourit.

— Et comme il lui faudra de l'argent, poursuivit Jean Renaud, il ira

PELERINAGE A NOTRE-DAME DE LOURDES DE RIGAUD

Les Clercs de St-Viateur sont à organiser leur pèlerinage annuel à Notre-Dame de Lourdes de Rigaud. Ces pèlerinages deviennent de plus en plus populaires à cause de la beauté captivante du paysage.

Le site de ce lieu de pèlerinage est en effet d'une richesse de décor incomparable. Le sanctuaire domine une plaine immense. De la chapelle assise sur un roc immense, le pèlerin peut contempler le panorama le plus riche et le plus varié qui soit. A ses pieds, la ville de Rigaud blottie dans le feuillage; dans la campagne, les champs bien découpés s'étendent à perte de vue laissant apercevoir la moisson magnifique qui se prépare; au loin, la rivière Outaouais semble dormir dans son lit de verdure; de l'autre côté, en face, de petits clochers blancs qui pointent çà et là annoncent autant de villages où l'on prie; à gauche, le monastère d'Oka jette sa tache blanche sur le bleu de la montagne pendant qu'à l'horizon les Laurentides forment un cadre magnifique à ce tableau.

Le pèlerinage aura lieu cette année le 19 août prochain. Un train spécial quittera Montréal (gare Windsor) à 8 heures 50, heure avancée, pour se rendre à Rigaud en arrêtant aux différentes gares sur la route. Les billets sont en vente à ces gares à des prix à la portée de toutes les bourses.

La messe de pèlerinage aura lieu à 11 heures (heure avancée). Le sermon sera donné par le R. P. Lucien Comtois, c.s.v. Dans l'après-midi, à 2 heures (heure avancée), aura lieu le Chemin de la Croix prêché suivi immédiatement de la bénédiction du T. S. Sacrement et de la bénédiction des malades.

Des repas seront servis à Lourdes même. Une eau de source délicieuse est à la portée de tous les pèlerins. Il ne faudra pas quitter Rigaud sans visiter la "Pièce des Guérêts" aux pierres légendaires, le mont du Sacré Cœur qui domine le côté est de la Montagne et le Collège Bourget, magnifique institution où les Clercs de Saint-Viateur donnent à plus de quatre cents élèves l'enseignement secondaire (cours classique) et l'enseignement commercial anglais.

(Communiqué.)

Renseignements.— Billets en vente à : La Direction Provinciale, 1145 avenue St-Viateur, Outremont. Tél. DOLLARD 2517.

COMMENT NETTOYER 14 USTENSILES D'ALUMINIUM POUR 1 CENT

Il n'est pas besoin d'être une ménagère-magicienne pour rendre brillants quatorze ustensiles d'aluminium au coût de 1 cent. Les multiples expériences de spécialistes en démontrent la possibilité et doivent vous inciter à demander, chez votre épicière, le célèbre nettoyeur Brillo, comprenant un tampon de fibre métallique et un pain de savon. Il épargne aussi du travail.



Le Prix du Bonheur

(Suite de la page 7)

Je voulais savoir ce que ma femme lui répondrait, aussi je me tus.

Ma femme, elle sanglotait de plus belle... Soudain, l'homme exaspéré s'avança vers elle, avec l'évidente intention de l'enlacer. Jeanne, en le voyant venir, se leva comme mue par un ressort. Saisissant un coupe-papier en forme de poignard qui traînait sur une table près d'elle, elle s'écria frémissante d'indignation:

— Monsieur, si vous faites un pas de plus je vous frappe comme un chien. Voilà déjà trop longtemps que vous m'importunez par vos intentions inconvenantes. Il faut que cela cesse, dès maintenant. Entendez-moi bien: je vous hais. Si vous n'aviez pas été mon cousin, voilà longtemps que mon mari aurait tout su. Pour éviter la brouille entre nos familles, je n'en ai rien fait. Aussi mon bonheur est en danger aujourd'hui, par ma négligence à ce faire. Soyez sûr que dès le retour de Ludger je lui dirai tout, entendez-vous, tout. Sachez que j'aimerais mieux mourir que de lui être infidèle, et maintenant allez-vous-en, je vous chasse ou sinon j'appelle.

Par le miroir, je voyais toute la scène, et j'épiais les gestes de l'homme. Une immense joie intérieure m'avait envahi. Enfin, je comprenais tout, et j'en étais heureux.

Cependant, dans le salon l'homme eût comme un rugissement et se précipita vers ma femme. Je me préparais à intervenir. Mais, à ce moment-là, la porte de cuisine que j'avais par mégarde laissée entrebâillée, battit au vent et se referma avec un fracas de vitre brisée. L'homme, surpris, s'arrêta. Vit-il mon image réflétée dans le miroir, car si je voyais tout le contenu de la pièce, il était facile pour lui de m'apercevoir par le miroir? Je n'en sais rien. Mais je le vis bientôt faire demi-tour et s'enfuir précipitamment.

Ma femme, rendue à bout, se précipita vers la chambre pour y pleurer à l'aise. Ce fut les yeux empués de larmes que je la reçus dans mes bras. Paul LEVESQUE

demain matin rue des Abbesses, à Montmartre, porter en garantie à ce bon René Mattifet le dépôt de William Dickson... Aoh! yes!

La vengeresse sourit de nouveau.

— Tout cela est fort bien combiné, murmura-t-elle. Mais la signature qu'il ne connaît pas. Osera-t-il?

— Il osera. J'ai pris mes mesures. Georges Dereyne, en rentrant ce soir, trouvera chez lui une lettre de Genève.

Un son de cloche se fit entendre pour la seconde fois. Les chevaux parurent. Ils étaient dix, parmi lesquels se trouvait Miss Lowe. Une grande agitation se manifesta aussitôt. Un long murmure courut sur les ondulations de la foule, et quand le drapeau rouge s'abassa, donnant le signal du départ, ce murmure se changea en un véritable mugissement. Miss Lowe la jument de Lionel War-ton, arriva première au poteau, gagnant de deux longueurs. Des applaudissements éclatèrent, quoique dans les solennités hippiques la première course, considérée comme une sorte de lever du rideau, n'ait aux yeux des sportsmen qu'une importance relative.

— Ah! si j'avais su! pensa Georges qui n'avait pas engagé sur la jument le moindre billet de mille francs. Mais bah! Blue-Devil vaut mieux encore et ce premier succès est d'un heureux augure.

A cette course en succédèrent deux autres dont nous ne nous occuperons pas, les intérêts divers de nos personnages n'étant point en jeu. On attendait avec impatience le moment où les chevaux d'élite des grandes écuries se disputeraient le prix de la Reine-Blanche. Ce moment allait arriver.

Lionel se dirigea vers l'endroit où des grooms promenaient en main les champions qui, la tête basse, marchaient d'un pas régulier, allongé et pour ainsi dire automatique. L'un ou l'autre, par instant, relevait sa longue encolure, regardait ses rivaux avec une expression d'impatience et faisait entendre un hennissement prolongé. Un grand nombre de parieurs et de connaisseurs examinaient attentivement ce défilé et faisaient à voix haute des observations élogieuses ou critiques.

Le cheval du comte de Lagrange, Dom Gigadas, vainqueur dans des courses importantes en France et en Angleterre, avait de nombreux fanatiques. La grande majorité croyait à son succès. On le prenait à une cote très élevée. Blue-Devil, au contraire, malgré la beauté de ses formes, représentait l'inconnu, et n'avait en conséquence qu'un nombre très restreint de partisans.

Ceci n'ébranlait point la foi de Georges. Le triomphe de Miss Lowe, sur laquelle personne ne comptait, avait changé ses présomptions en certitudes. Il supputait déjà les sommes fabuleuses qu'il allait empocher et déplorait amèrement de n'avoir pu tripler le chiffre de ses paris.

Un peu avant d'atteindre le promenoir des chevaux de courses, Lionel tira de la poche de son gilet un morceau de sucre et l'un de ces flocons minuscules que quelques personnes portent en breloque à leur chaîne de montre.

(A suivre)

FAITS À SAVOIR

1 Il y a un terrain de golf à Port Soudan, en Afrique, sur lequel il ne croît pas un seul brin d'herbe.



2 Chaque bouteille de White Cap revoit un vieil ami ou s'en crée un autre, vous l'aimerez aussi!



Coupon d'Abonnement Le Samedi

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$3.50 pour 1 an, \$2.00 pour 6 mois ou \$1.00 pour 3 mois (Etats-Unis: \$5.00 pour un an, \$2.50 pour 6 mois ou \$1.25 pour 3 mois) d'abonnement au magazine LE SAMEDI.

Nom

Adresse

POIRIER, BESSETTE CIE. Ltée. 975, rue de Bullion, Montréal, Canada.



"Margaret regardait mourir septembre sur la mer."

TÊTE ROUGE

Par Louis-Th. JURDANT

No 8

(Suite et fin)

CHAPITRE XXIV

LE JOURNAL DE LONDRES

CELA était impossible. Scotland Yard, ce Tom Dearly, ce Torkanay, poursuivaient Tête Rouge. Mais Tête Rouge s'était évanoui. Le gentilhomme qui avait débarqué en gare de Cambridge la veille au soir, après un voyage fatigant d'Oxford à Rugby, et de Rugby à Peterborough n'avait rien de commun avec Tête Rouge. C'était Sir Lawrence Barclay, gentilhomme de Londres. Naturellement, personne ne pensait à chercher Tête Rouge dans la personne d'un gentilhomme.

Cependant... Qu'avait voulu dire Torkanay au dîner de Lord Irvington? Qu'avait-il voulu insinuer en disant que Tom Dearly connaissait Tête Rouge! Allons donc! Tom Dearly connaissait Tête Rouge!

Pourquoi donc ne l'arrêtait-il pas alors? Pourquoi avait-il laissé Tête Rouge s'introduire chez Lord Irvington? Pourquoi? Ha! Tom Dearly, même s'il savait que Tête Rouge et Sir Lawrence Barclay ne faisait qu'un seul personnage, ne possédait aucune preuve! Et, pour arrêter quelqu'un il faut des faits, un acte d'accusation, des preuves! Personne ne pouvait prouver...

Sir Lawrence Barclay était seul à déjeuner dans la grande salle de l'hôtel. Il choisit donc le coin le plus gai, et d'une voix enjouée commanda un déjeuner superbe.

— Aussi, ajouta-t-il, apportez-moi les journaux du matin.

— De Cambridge ou de Londres, Monsieur?

— De Londres, de Londres, mon cher garçon. Est-ce que cela se demande!

Un instant plus tard le "boy" déposait devant lui les principaux journaux de la City.

L'inspecteur Dearly, de Scotland Yard, trouva la mort en poursuivant Tête Rouge.

Un long moment Sir Lawrence Barclay resta figé, les yeux grands ouverts, fixés sur les larges lettres noires de la manchette.

Tom Dearly.. mort! Non. Impossible! Ces journaux mentaient, il n'y avait pas le moindre doute. Et pourtant...

— Monsieur est servi!

Le boy du restaurant s'inquiétait de voir ce client, un instant plus tôt gai et insouciant, maintenant pâle, immobile, les yeux hagards fixés sur le tas de journaux.

Sir Lawrence sortit de sa stupeur.

— Je... Je ne déjeunerai... pas... on...

Sa voir semblait n'être qu'un souffle.

— Monsieur est dérangé, s'informa le garçon. Monsieur veut-il... Oh!

Brusquement, l'attitude de Sir Lawrence s'était relâchée. Il s'était affaissé dans le fond de son fauteuil d'osier. Il avait fermé les yeux. Le boy se précipita vers lui.

— Monsieur... Monsieur!

Il se tourna vers le maître d'hôtel qui venait d'apparaître au seuil de la salle:

— Vite, venez ici. Je ne sais pas ce qu'il a... vite!

Le majordome traversa rapidement le restaurant et se pencha vers Sir Lawrence.

— Il n'est qu'évanoui... Aidez-moi, retirez la table... Il faut que nous le transportions dans sa chambre... Savez-vous le numéro... Appelez le garçon de l'ascenseur et le portier... Comment cela lui a-t-il pris?... Donnez-moi ce flacon de Martell...

Lorsque Sir Lawrence reprit connaissance, il était étendu sur son lit, dans sa chambre. Un médecin se penchait vers lui. Au pied du lit, le directeur de l'hôtel se tenait immobile, un pli d'ennui aux lèvres.

— Où suis-je?...

Ce fut le docteur qui répondit à Sir Lawrence:

— Je vous prie, Sir, ne cherchez pas. Prenez cette médecine et essayez de dormir. Je vous expliquerai plus tard.

— Non. Je veux savoir... Que m'est-il arrivé?

— Oh! Vous étiez dans la salle du restaurant et vous alliez déjeuner quand vous vous êtes trouvé mal et vous vous êtes évanoui.

— Restaurant... Déjeuner... Ah!

La figure de Sir Lawrence se crispa.

— Je vous prie, dit le médecin, prenez cette médecine. Après nous verrons...

Ce ne fut que très tard dans l'après-midi que Sir Lawrence Barclay se réveilla du long sommeil où l'avait plongé la drogue du docteur. Cependant, il se sentait la tête lourde et la mémoire brouillée. Que lui était-il donc arrivé? Il lui semblait qu'il sortait d'un long cauchemar, un rêve fantastique et terrible dans lequel il avait été la victime d'une troupe de démons. Il avait dû s'enfuir... On lui avait reproché quelque chose... quoi? Il ne pouvait se rappeler.

Pourquoi se trouvait-il dans cette chambre d'hôtel, seul, étendu dans un lit? Pourquoi ne s'était-il pas réveillé dans sa chambre de Park Lane? S'il appuyait le doigt sur le bouton de cette sonnerie électrique, qui allait paraître? Un valet de chambre d'hôtel! Pourquoi pas Jeeves!

Oh! Il fallait qu'on lui expliquât. Que s'était-il passé?

Nerveusement, il étendit le bras hors du lit et pressa le bouton de la sonnerie. Un instant plus tard, un homme entra. Un homme? Un valet de chambre? Non. Un gentleman. Un vieillard aux cheveux et favoris blancs, au visage vénérable, aux yeux graves.

Malgré lui, le mot monta aux lèvres de Sir Lawrence:

— Docteur!

Puis il demanda:

— Où suis-je, docteur? Que s'est-il passé?

Le gentleman s'assit près du lit:

— Ne vous excitez pas! Je vous en écoute avec la plus grande attention.

— Docteur... Votre air grave m'effraye.

Le médecin sourit:

— Ne craignez rien. Vous avez été très malade, mais je crois que vous êtes maintenant entièrement remis grâce à la potion que je vous ai donnée ce matin. Ha! Je savais bien que cette liqueur vous guérirait. Vraiment, il faudra que j'en parle à mes confrères.

— Docteur...

— Docteur Mackensie, de Cambridge.

— Eh bien! docteur Mackensie, parlez, racontez-moi vite ce qui m'est arrivé. J'ai hâte de savoir... de tout savoir!

— Ecoutez donc, Sir Lawrence Barclay.

Un instant, le gentleman réfléchit, semblant mettre de l'ordre dans ses idées.

Il alluma un cigare et demanda:

— Connaissez-vous Tom Dearly?

— Tom Dearly!

Sir Lawrence sembla faire un effort pour se souvenir, mais il ne put pas réussir:

— Le nom ne m'est pas inconnu...

Il me semble, en effet, avoir entendu beaucoup de gens autour de moi parler de ce gentleman. Pouvez-vous me préciser...

Le docteur Mackensie eut un sourire:

— C'est bien ce que je pensais, murmura-t-il.

Puis il reprit, à haute voix:

— Tom Dearly est...—je me trompe—était un détective inspecteur de Scotland Yard et vous avez été en rapports très suivis avec lui ces jours derniers!

— Moi, s'exclama Sir Lawrence étonné, je ne comprends pas ce que vous voulez dire, docteur!

— Voici: Vous êtes, je crois, d'un caractère très romanesque et votre imagination vous entraîne parfois dans de longues rêveries au sujet d'aventures fantastiques... Oui! Ha! Cela prouve simplement que vous êtes un nerveux. Ha! Laissez-moi vous dire, Sir Lawrence, votre vie vous était trop facile. Vous aviez trop de temps pour rêver et lire. Lire! Ha! Combien de romans policiers avez-vous lus? Cinq cents... six cents... peut-être plus, même. Ce fut là votre grand tort. A vivre au milieu de ces gens sortis de l'irréel, votre imagination s'est excitée, au point que vous avez désiré vivre vous-même dans ce monde chimérique...

— Docteur, vous m'effrayez!

— Ne m'interrompez pas, je vous prie, Sir Lawrence. Votre imagination seule fut en faute! Ha! De ce moment-là, vous fûtes perdu. Peu à peu, vos rêves changèrent d'aspect. Ce n'était plus des héros imaginaires que vous voyiez... C'était vous-même, vos amis, votre famille. Ha! Longtemps, je suppose, vous avez mûri toutes ces pensées, ces rêves que vous inspiraient vos lectures; puis, un jour, vous avez décidé d'agir et, ce jour, vous êtes devenu Tête Rouge.

— Tête Rouge! Que voulez-vous dire? Sans doute, le nom ne m'est pas inconnu, mais je n'ai que des souvenirs très vagues...

— Sans doute! Cela ne m'étonne pas, car, maintenant, Tête Rouge est mort et vous êtes redevenu vous-même.

Etes-vous morose?

Les Flocons de Son pourraient vous faire du bien.



flocons de son bons à manger



NE laissez pas une digestion défectueuse "vous abattre". Rappelez-vous qu'il ne peut en être autrement si votre état est causé par la constipation due au manque de nourriture volumineuse dans votre alimentation.

Mangez, chaque matin, des Flocons de Son Post avec d'Autres Parties du Blé. Ils sont une aide splendide pour une bonne régularité lorsqu'ils font partie de l'alimentation quotidienne.

Excellents aussi dans les brioques de son. Voyez la recette sur le paquet. Faits au Canada.

La constipation due à l'insuffisance de nourriture volumineuse dans l'alimentation, devrait disparaître avec l'usage régulier des Flocons de Son Post. Un médecin compétent devrait être consulté dans les cas réfractaires à ce simple procédé.

Post's Bran Flakes

Les Flocons de Son Post avec d'Autres Parties du Blé

LES MOTS CROISES DU "SAMEDI"

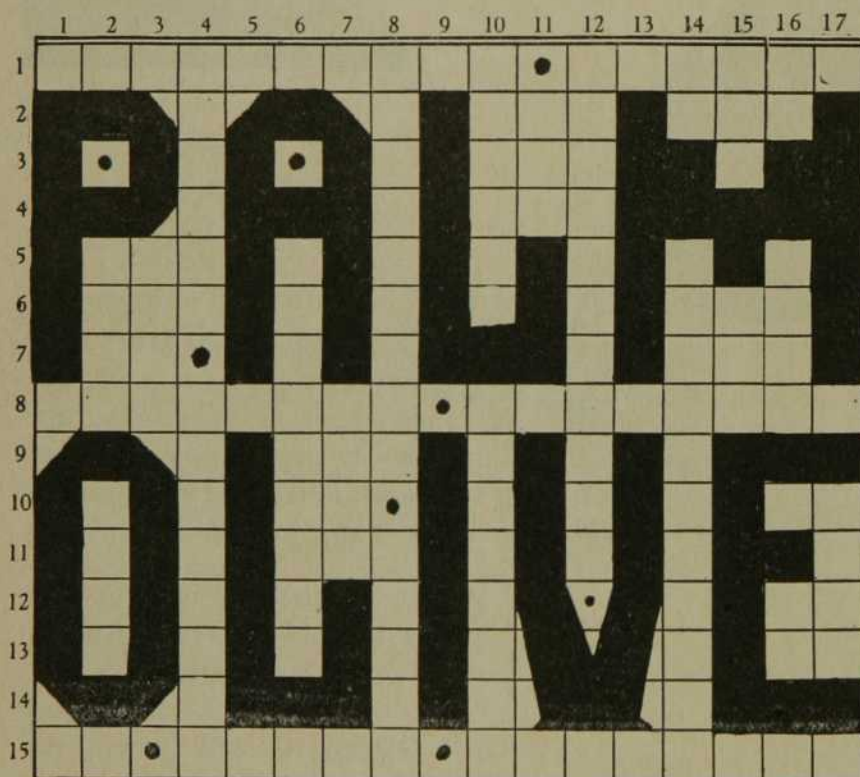
De tous les jeux à la fois utiles et agréables, celui des mots croisés est peut-être aujourd'hui le plus répandu dans le monde entier. C'est pour répondre aux désirs de notre clientèle que nous lui donnons à résoudre, chaque semaine, un problème de mots croisés.

SOLUTION
DU
PROBLEME
No 139



PARU
dans
"LE SAMEDI"
de la
SEMAINE
DERNIERE

LES MOTS CROISES DU "SAMEDI" — Problème No 140



HORIZONTALEMENT

VERTICALEMENT

1. Lieux plantés de palmiers. — Mélanges de matières grasses et d'alcali qui servent à blanchir le linge et à nettoyer.
2. Gros perroquet de l'Amérique du Sud. — Fait usage.
3. Degré d'élévation ou d'abaissement de la voix.
4. Anagramme de *ici*.
5. Vus le jour.
6. Enlève. — Première femme, d'après la Bible.
7. Du verbe avoir. — Vaste amas d'eau salée.
8. Terrain planté d'olivier. — Endroit où l'on extrait l'huile d'olive.
9. Terminaison de verbe.
10. Diphtongue. — Carte à jouer.
11. Rivière du Wurtemberg, affluent du Neckar.
12. Septième note de la gamme.
13. Adjectif numéral.
15. Pronom démonstratif masc. singulier. — Coloris du visage. — Fillette qui va à l'école.
2. Fête de la Nativité du Christ. — Nettoie avec un liquide, ou matière fondue qui sort des volcans.
3. Petite boîte cylindrique pour serrer les aiguilles.
4. Ecume qui se forme à la surface de certains liquides. — Petit vieux ou paraissant tel.
6. Du verbe nettoyer (au futur).
7. Qui est à toi.
8. Planter une chose dans une autre. — Financier italien, né à Lucques (Z).
10. Qui a l'apparence du satin. — Qui tire sur la couleur d'olive.
11. Chef d'état investi de la souveraineté.
12. Qui sanctifie.
14. Perçu par le moyen des yeux. — Du verbe remercier (futur).
15. Tente avec audace. — Animal dépourvu de membres.
16. Adverbe de négation. — A fait naufrage. — Connu.
17. Application à faire une chose.

me, c'est-à-dire Sir Lawrence Barclay.

— Mais...

— Ecoutez la suite. Ha! Vous pouvez vous vanter d'avoir causé une profonde émotion dans toute la ville de Londres. Tête Rouge! Quel personnage de roman pourrait égaler ce gentleman bandit. Je ne vous raconterai pas ce que votre imagination vous dicta et ce que vous fîtes. Sans doute, trouverez-vous le récit de tous vos exploits dans les dossiers que l'on vous communiquera si vous le désirez.

— Docteur!

— Ha! Je ne regrette qu'une chose, mon cher Sir Lawrence. C'est de ne pas vous avoir connu plus tôt. Je vous aurais guéri de ce que certains prétendaient être un cas de folie.

— Fou! J'ai été fou!

— Allons! Ne prenez pas l'affaire au tragique. Le mieux que vous avez à faire est d'oublier tout ce qui s'est passé et de vous distraire afin de ne plus penser à toutes ces choses. Ha!

— Mais il faut que je sache!... Qu'ai-je fait?... Ai-je commis des crimes. Y a-t-il des victimes...

— Il y eut une victime, Sir Lawrence. Cependant, je ne crois pas que l'on puisse vous imputer sa mort.

— Sa mort...

— Oh! C'est une affaire très compliquée. Il y a, en bas, un gentleman qui vous attend pour vous reconduire à Londres, chez vous. Il vous expliquera en détail. Qu'il vous suffise de savoir que, sous le nom de Tête Rouge, vous avez littéralement affolé la City et que Scotland Yard s'était décidé à arrêter vos exploits. Par une malchance terrible, l'inspecteur Dearly a trouvé une mort accidentelle alors qu'il cherchait à vous arrêter. Laissez-moi vous dire qu'il n'y a là qu'un simple accident. Vous n'êtes nullement responsable de la mort de ce brave homme. Une seule chose est à déplorer. C'est la tactique suivie par la Yard dans votre cas. Ces détectives sont des gens de bonne volonté. Ils ont cru qu'ils vous guériraient en vous effrayant. Ils se trompaient. Naturellement, si vous aviez été dans un état normal, sans doute, auraient-ils eu raison. Mais dans votre cas, je le répète, il s'agissait d'une maladie. Vous ne parveniez plus à la contrôler. Au lieu de vous traiter en bandit, les détectives auraient dû vous traiter en malade et, par conséquent, s'adresser à un médecin. Vous voyez : En moins de douze heures, je vous ai guéri. Tandis qu'eux ont perdu des mois entiers à vous chercher.

"Ce que vous faites ici, à Cambridge, dans cet hôtel. Ha! Je n'en sais rien. Vous êtes arrivé ici hier soir, très fatigué, semblait-il, par un long voyage. Ce matin, vous êtes descendu déjeuner et vous avez été pris par une crise plus aiguë de votre maladie au moment où vous avez ouvert votre journal. On vous a conduit ici, dans votre chambre, et comme je passais précisément devant la porte de l'hôtel à ce moment, le directeur m'a fait appeler et m'a demandé de vous examiner. J'avais suivi avec un intérêt prodigieux les aventures de Tête Rouge dans les journaux et j'en avais tiré des conclusions quant à la personnalité du prétendu malade. Je savais que c'était vous et j'aurais volontiers accepté de vous soigner et

de vous guérir. Dès que j'entrai dans cette chambre, je vous reconnus et je décidai de tenter sur vous un nouveau remède que j'avais trouvé. Ha! Je puis être satisfait du résultat, car je vois à vos yeux que vous êtes entièrement guéri de votre folie.

"Je n'ai plus qu'un conseil à vous donner, Sir Lawrence, et j'espère que vous le suivrez. Ce soir, quand vous rentrerez chez vous, brûlez tous les volumes d'aventures de votre bibliothèque. Ne lisez plus jamais aucun roman policier, méfiez-vous du cinéma et de tout ce qui pourrait exciter votre imagination. Voyagez! Sortez! Ayez des amis! Chassez! Suivez les saisons: Hiver à Chamonix, printemps à Nice ou à Rome, été en Ecosse, automne à Londres. Vivez, que diable! Vivez! Ha!

Le docteur Mackensie s'était levé. Il se rapprocha de la porte et ajouta encore:

— Levez-vous, habillez-vous, je vais vous envoyer un valet de chambre. Puis, descendez au restaurant de l'hôtel. Vous m'y trouverez, ainsi qu'un certain journaliste Fyllern que je trouve l'homme le plus intéressant du monde et le plus sain d'esprit de la ville de Londres. Nous prendrons le thé ensemble. Ensuite, vous retournerez à Londres et Fyllern vous racontera vos aventures, dans le train. Ha! Vous pouvez vous vanter d'avoir mystifié la City, mon cher!

Le docteur Mackensie sortit et, pendant près de cinq minutes, Sir Lawrence Barclay resta immobile dans son lit, les yeux fixés sur la fenêtre, se demandant si tout cela n'était vraiment pas un mauvais rêve. Jamais, depuis bien longtemps, il ne s'était senti l'esprit aussi léger qu'à ce moment. Il lui semblait qu'un poids énorme venait de lui être enlevé du cœur. Vraiment, ce docteur Mackensie était un grand homme!

CHAPITRE XXV

IL N'Y A PLUS DE TETE ROUGE

Mercredi 4 mai.

Ce fut un triste retour! Un terrible voyage, comme jamais le journaliste Fyllern de la *Daily Star* n'espère recommencer. Lorsque le docteur Mackensie accompagna les deux gentlemen, Sir Lawrence Barclay et Fyllern, à la gare de Cambridge South, il ne se doutait pas le moins du monde de la façon dont se terminerait cette journée 4 mai.

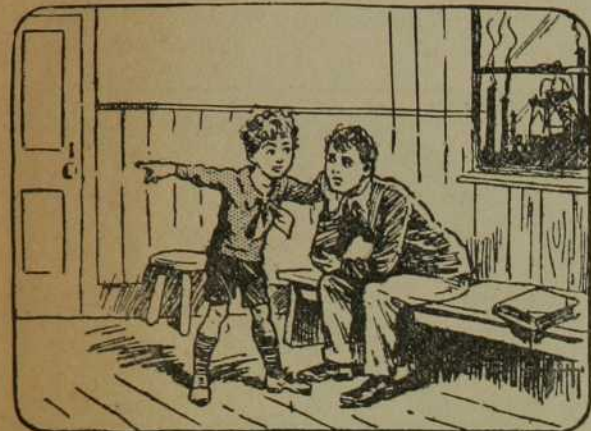
Sans doute avait-il bien remarqué un certain changement dans l'attitude de son malade. Brusquement, Sir Lawrence semblait être devenu vieux, très vieux, un vieillard malade et brisé, aux allures timides et fuyantes.

Pendant deux longues heures, Sir Lawrence avait écouté l'in vraisemblable histoire que lui avait racontée Fyllern. L'in vraisemblable histoire de la vie d'un très honorable gentleman de la High Society de Londres... un gentleman qui, brusquement pris de folie, avait vécu ces derniers mois comme un vulgaire brigand. Incroyable! Atroce! Incompréhensible! Et pourtant, les faits étaient là, brutaux, impitoyables! Tom Dearly était mort, mort, mort! Sur le toit de New Scotland Yard, l'Union Jack pendait, lamentable, en deuil, à mi-mât!

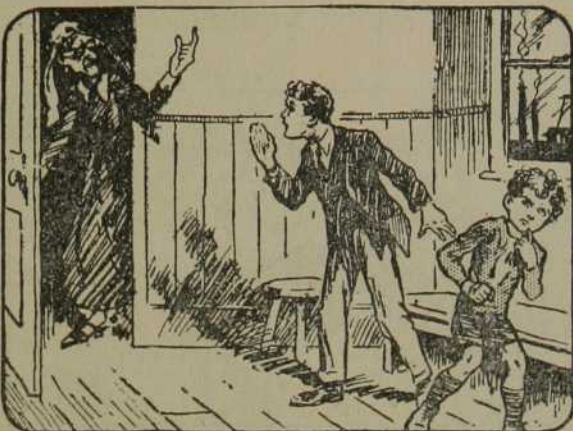
(Suite à la page 35)

Les Deux Orphelins

EPISODE NUMERO 4



1—Les deux orphelins cherchaient en vain un moyen de quitter cette maison où ils étaient traités comme des esclaves.



2—Mais comme ils n'avaient pas d'argent, ils devaient abandonner leurs projets. Tout à coup, Miss Rogue entra.



3—Elle appela Jack pour lui donner du travail. James eut une idée qu'il jugea bonne pour réaliser son rêve.



4—Profitant de l'absence de la féroce directrice, il pénétra dans sa chambre. Il fouilla tous les tiroirs.



5—Dans un secrétaire il trouva des liasses de billets de banque dont il s'empara, ne croyant pas être malhonnête.



6—Il courrut aussitôt à la cuisine où il savait trouver son ami Jack. Il lui montra avec joie, le trésor dérobé.



7—Mais Jack, comprenant que ce serait un vol que de s'appropriier cet argent, courut le remettre dans le secrétaire.



8—Il n'avait pas songé que Miss Rogue, toujours aux aguets, l'avait vu pénétrer dans la chambre. Elle entra brusquement.



9—Croyant que le jeune orphelin était en train de voler, elle bondit sur lui. Les billets tombèrent sur le plancher.



10—Miss Rogue avait enfin une occasion de se débarrasser d'un orphelin. Elle téléphona aussitôt à la police.



11—Quelques instants plus tard, un agent arrivait. Miss Rogue lui expliqua comment elle avait surpris Jack.



12—En dépit des protestations du jeune homme, la directrice ordonna de l'amener en prison. Mais James arrivait.

(La suite de cette intéressante histoire dans LE SAMEDI de la semaine prochaine)

Le Faux Contrebandier

EPISODE NUMERO 28



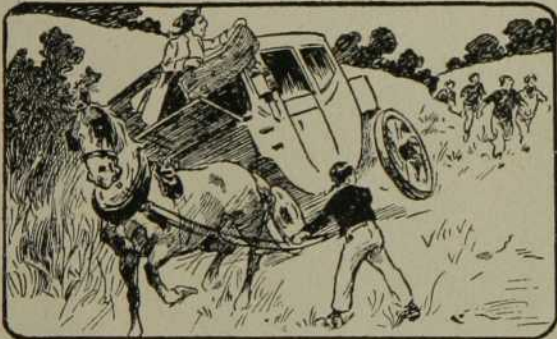
1—L'accident arrivé à la voiture de Julien Tromez mettait nos amis dans une situation dangereuse. En effet, des voleurs accouraient pour les détrousser.



2—Yvan fit monter tout de suite Rosa sur un des chevaux afin de lui permettre de fuir rapidement. Il resta donc seul avec le chef de police.



3—Les deux cochers avaient fui afin de ne pas être attaqués par les bandits. Yvan eut cependant quelque difficulté à dételer l'autre cheval.



4—Quand il y réussit enfin, les voleurs étaient tout près. Il ne restait à nos amis que quelques instants. Le cheval était difficile à maîtriser.



5—Yvan l'enfourcha afin de le conduire mieux. Julien Tromez monté sur le siège d'avant attendait les malfaiteurs avec un lourd coussin de crin.



6—Dès que ceux-ci arrivèrent près de la voiture, Tromez lança le coussin sur le groupe. Etonnés ils s'arrêtèrent un instant et furent bousculés.



7—Cela permit à Tromez de sauter sur la croupe du cheval, derrière Yvan qui l'attendait. Mais les bandits ne voulaient pas les laisser s'échapper.



8—Le cheval était très rétif et il tarda à prendre le galop. Profitant de ce retard, les malfaiteurs entourèrent nos amis et voulurent s'en emparer.



9—Mais Yvan avait prévu leur dessein. Donnant un vigoureux coup de bride, il fit faire écart au cheval et renversa ainsi deux des malandrins.



10—Puis nos amis prirent la fuite dans la direction prise par Rosa. Ils espéraient la rejoindre en quelques instants et continuer alors leur chemin.



11—En effet, ils l'aperçurent bientôt au loin. Elle laissait aller lentement son cheval. Elle poussa un cri de joie en voyant venir ses compagnons.



12—Mais soudain, son cheval s'arrêta. Un homme sorti du bois tenait la bride avec l'intention évidente d'enlever la jeune fille pour obtenir une rançon.

(La suite de cette intéressante histoire dans LE SAMEDI de la semaine prochaine)

TÊTE ROUGE

(Suite de la page 32)

Dans un grand frémissement de fer, le train de Londres s'ébranla le long du quai de Cambridge South Station. Dans leur compartiment de première, Sir Lawrence et Fyllern étaient seuls, affalés l'un et l'autre sur les coussins, semblant réfléchir profondément.

"Il ne sait qu'une partie de la vérité!" pensait Fyllern. Déjà maintenant, il semble abattu par ce qu'il connaît de son aventure, mais... comment supportera-t-il le dernier coup? Quand il rentrera chez lui, dans son hôtel particulier de Park Lane, que répondra-t-il à sa... Oh! c'est atroce! Déjà maintenant il se méprise, il souffre, il expie, mais... dans une heure, dans deux heures, quand il saura...

Oui, Sir Lawrence souffrait et expiait les forfaits de Tête Rouge! Il était devenu vieux. Personne ne voudrait le reconnaître de ses amis. Personne ne comprendrait ce qui lui était arrivé. Lui, le descendant des Barclay, bandit! Lui, il avait causé la mort d'un homme! Oh!...

Mille après mille, l'express se rapprochait de la City. Tout le ciel rouge d'Ouest se reflétait sur les rails luisants. Les rails... longues bandes d'acier, droites et polies, que les roues martelaient en cadence à une allure de soixante milles-heure.

En vain Fyllern essayait-il de secouer la pensée qui l'oppressait. En vain voulut-il causer, se lancer dans n'importe quel sujet de conversation avec Sir Lawrence, afin d'oublier... Toujours, au bout d'un instant, une scène surgissait devant ses yeux: celle qui verrait Margaret avouer à son père l'amour qu'elle avait nourri envers Tom Dearly.

Enfin, la terrible cadence des roues sur le rail ralentit. Les faubourgs de la City dressèrent leurs maisons grises et mornes le long de la voie. Finsbury Park et Holloway Station allongèrent leurs quais encombrés et fiévreux le long du train.

Fyllern se leva:

— Sir Lawrence, nous arrivons à King's Cross station.

Le gentilhomme se leva en soupirant:

— Vous me conduisez... à la Yard, sans doute?...

— A la Yard! Pourquoi vous conduirais-je là-bas?

— Vous... vous devez me livrer... à la justice!

— Vous livrer à la justice! Quel crime avez-vous donc commis?... Naturellement, l'inspecteur Torkanay vous rendra probablement visite demain, afin d'avoir votre déposition. Pour le moment, rentrez chez vous et tâchez d'avoir une bonne nuit. Si j'en avais le temps, je vous accompagnerais jusqu'en Park Lane, mais cela m'est impossible. Je dois voir l'inspecteur Torkanay et lui remettre le certificat et la déposition du docteur Mackensie... Soyez sans crainte, Sir Lawrence, nous arrangerons les choses.

— Mais, il faut... que j'expie! Il n'est pas juste...

— Expier! Mais vous n'étiez pas vous-même quand vous avez pris la personnalité de Tête Rouge. Le certificat du docteur Mackensie le prouve entièrement. De plus, la mort de Tom Dearly fut la suite d'un accident,

soyez-en persuadé. Un accident... un accident! Rien de plus!

L'express s'arrêtait le long du quai 18 de King's Cross. Fyllern ouvrit la portière, aida Sir Lawrence à descendre sur la plate-forme et sortit de la gare avec lui.

Quand le taxi qui emportait le gentleman eut disparu au tournant de la rue, le journaliste soupira et héla un cab:

— Scotland Yard! Et vivement!

Le chauffeur s'étonna de s'entendre commander sur un ton aussi rude.

Torkanay était seul dans le bureau de Tom Dearly lorsque Fyllern en poussa la porte.

— Où avez-vous été? demanda l'inspecteur d'un ton fâché. Brusquement, vous avez disparu, nous laissant nous débrouiller avec notre enquête sur Tête Rouge. Cependant, je suis certain que vous avez travaillé pour votre compte et, qui sait... peut-être savez-vous où le bandit se cache!

— En effet, répondit calmement Fyllern. Je l'ai trouvé. Je l'ai ramené!

— Ah!

Le visage de Torkanay se crispa davantage et il y avait une note de colère quand il demanda:

— Vous l'avez ramené ici?

Torkanay fâché! Fyllern ne s'émouvait pas pour la cause. Il plaignait son ami. Il le comprenait. Son ami, l'inspecteur Torkanay souffrait. peut-être plus que n'importe qui, de la mort de Tom Dearly.

— Je ne l'ai certainement pas ramené ici! répondit le journaliste. Je ne tenais nullement de vous voir commettre un crime!

— Cessez de plaisanter, mon vieux. Je ne suis pas d'humeur à supporter vos blagues. Où est Sir Lawrence Barclay?

— Je ne vous répondrai pas immédiatement, mon cher Torkanay. Seulement, je vous prierai de répondre à mes questions et de réfléchir un instant.

— Allez-y! Mais soyez bref, car il me tarde de faire expier à Tête Rouge la mort de Tom Dearly!

— Expier! Expier quoi? Répondez-moi sincèrement, Torkanay, Sir Lawrence a-t-il réellement causé la mort de Dearly?

— Mais, bien sûr!

— Si cette affaire venait devant la Cour croyez-vous que vous obtiendriez gain de cause? Croyez-vous que le jury accuserait Sir Lawrence d'avoir tué Tom, ou bien le verdict ne serait-il pas: *Accident*.

Torkanay resta un long moment sans répondre. Il connaissait suffisamment ce genre de procédure pour deviner les décisions du jury éventuel qui aurait à juger Sir Lawrence Barclay.

Fyllern continua:

— Votre accusation serait vaine, vous le savez bien, mon vieux Torkanay. Et je vous demande qu'en resterait-il si quelqu'un prouvait que Sir Lawrence était atteint de folie ces derniers mois?

Torkanay regarda son ami avec surprise puis il ricana méchamment:

— Folie! Tant de choses peuvent être excusées par ce terme, mais... il faut des preuves.

(Suite à la page 36)

QU'AS-TU DONC FAIT A CES VIEILLES CHEMISES? ON DIRAIT DES NEUVES

J'EMPLOIE MAINTENANT LE RINSO. IL BLANCHIT MIEUX LE LINGE PAR TREMPAGE QUE PAR FROTTAGE

Rinso Produit un savonnage épais, crémeux, actif et durable

LE SAVON D'EAU DURE GRANULE

DOLLFUS-MIEG & C^{IE}
SOCIÉTÉ ANONYME
MAISON FONDÉE EN 1746
MULHOUSE - BELFORT - PARIS



COTONS À BRODER D.M.C., COTONS PERLÉS... D.M.C.
COTONS À COUDRE D.M.C., COTON À TRICOTER D.M.C.
COTON À REPRISER D.M.C., CORDONNETS... D.M.C.
SOIE À BRODER... D.M.C., FILS DE LIN... D.M.C.
SOIE ARTIFICIELLE D.M.C., LACETS DE COTON D.M.C.

PUBLICATIONS POUR OUVRAGES DE DAMES

On peut se procurer les fils et lacets de la marque D.M.C. dans tous les magasins de mercerie et d'ouvrages de Dames



COUPON D'ABONNEMENT **Le Samedi**

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$3.50 pour 1 an, \$2.00 pour 6 mois ou \$1.00 pour 3 mois (Etats-Unis: \$5.00 pour 1 an, \$2.50 pour 6 mois ou \$1.25 pour 3 mois) d'abonnement au magazine LE SAMEDI.

Nom

Adresse

Ville et Province

POIRIER, BESSETTE CIE, Limitée, 975 de Bullion, MONTREAL, Can.



D'amour en amour

Paroles de Lelièvre

Musique de Delettre

Chanté par Lucienne Boyer

I

Les amants sont toujours les mêmes.
Ceux d'hier déplairont demain!
Mon cœur préfère, en vrai bohème,
Cueillir les baisers en chemin.
Je ne veux pas verser de larmes,
M'attacher me ferait du mal.
Pour moi chaque extase a son charme
Dont je forge mon idéal.

Refrain

D'amour en amour,
Je n'aime qu'un jour,
Je me donne sans être prise.
Tel est mon destin.
J'ébauche un matin
Le roman que le soir je brise.
Dans l'ivresse brève
J'incarne mon rêve
Mon rêve changeant tour à tour
Je cherche sans cesse
Une autre caresse,
Je vais d'amour en amour.

II

On se lasse de toutes choses,
Des baisers toujours répétés
Sur les mêmes lèvres moroses
Par les soirs des mêmes étés.
Moi, jamais mon cœur ne se livre,
Il s'envole à peine posé
Vers le rêve qu'il veut poursuivre
Sans jamais le réaliser.

Casablanca, Paradis d'Afrique

Paroles de Julsam et Géo Koger.

Musique de Alcib Mario

Chanté par Nitta-Jo

Refrain

Casablanca! Paradis d'Afrique...
L'attrait de ton ciel enchanteur
Captive les cœurs,
La douceur de ton climat
Pour l'homme est un narcotique,
Dont le pouvoir magique
Ne s'oublie pas...
Casablanca, tout comme un mirage
Tu nous séduis par ton soleil
Ardent et vermeil,
Du monde entier l'on peut aller faire le tour
Oui, tu seras toujours,
Casablanca! le Paradis d'amour!

II

C'est là qu'un jeune marin
Pendant son séjour, remarqua soudain
L'étrange Aïla
Qui l'ensorcela...
La nuit, sous ses voiles blancs,
Il entrevoyait des charmes troublants...
Et, tout grisé,
Par ses doux baisers,
Il disait:
De ton beau pays désormais,
Rien ne peut ternir
Le cher souvenir.

I

Là-bas... lorsque l'océan
Berce les bateaux de ses flots mouvants,
Souvent le soir,
Le cœur plein d'espoir...
Au loin, tous les matelots
Voient se refléter dans l'azur de l'eau
Un beau pays
Qui les éblouit...
Et joyeux,
Devant ce tableau merveilleux
Ils lancent ce chant,
Au soleil couchant...

III

Hélas! il fallut un jour
Pour le beau marin songer au retour.
Et laisser là
La douce Aïla...
Les yeux fouillant l'horizon...
Il vit s'effacer, au loin, la maison
Qui, pour toujours,
Gardait son amour.
Et depuis,
Sur le bateau, quand vient la nuit,
Parfois l'on entend
Chanter tristement.

TÊTE ROUGE

(Suite de la page 35)

— Je les ai!

— Vous...

— Ici, dans mon portefeuille!...

Un certificat et une déposition signées par le docteur Mackensie de Cambridge!

Torkanay resta sans voix. Ce Fyllern était plus fort que lui! Lentement, le journaliste raconta les événements de Cambridge. Il dit comment il avait découvert la piste de Tête Rouge, comment il l'avait suivie à Oxford, à Rugby, à Peterborough et à Cambridge; comment il était arrivé à l'hôtel: "University Arms". Il dit l'attitude de Sir Lawrence quand il lui avait raconté les exploits de Tête Rouge, et le retour dans ce compartiment de première classe.

— Expier! finit-il en manière de conclusion. N'en doutez pas, mon vieux, Tête Rouge expie. En ce moment même, il est rentré chez lui. Lady Dorothy s'est étonnée de le voir brusquement devenu un vieillard.

En ce moment même Margaret pleure dans les bras de son père, lui disant sa souffrance, maudissant ce Tête Rouge qui a causé la mort de son Tom:

— Je l'aime, daddy je l'aime!

— Expier! Oh! Torkanay, vous rendez-vous compte de ce que la vie réserve à cet homme?... L'enfer que sera le remords d'avoir brisé le cœur de sa fille. Est-il une peine, un châtiment plus effroyable pour un père! Voulez-vous encore l'arrêter, le traîner devant la Cour, tenter, sans espoir de réussir de le faire enfermer dans un cachot! Tom Dearly est bien vengé, mon vieux.

Fyllern se tut, et longtemps encore les deux amis restèrent silencieux. L'ombre du crépuscule s'était peu à peu épaissie. Le ciel s'était rempli d'étoiles. La lune allumait mille reflets blêmes sur le fleuve. Par la fenêtre ouverte du bureau, toutes les voix de ce soir de mai sur la grande cité entraient: sonneries et ronflements de tramways sur l'Embankment, trompes et klaxons des voitures automobiles et des cabs, sifflements éperdus de locomotives dans les gares de Victoria et de Waterloo.

FIN

Torkanay vint s'accouder à la fenêtre et Fyllern l'y rejoignit. En silence, ils écoutèrent battre le cœur de la City. La nuit était tiède, sans le moindre souffle d'air. Un canot de la police remontait le fleuve, de toute la vitesse de son petit moteur au bruit doux et régulier. Lente, grave, la grosse cloche de Westminster sonna neuf heures.

Quelqu'un frappa à la porte du bureau. Torkanay cria: "Entrez!" sans tourner la tête. C'était le sergent Mac Colny.

— Chef! (Le pauvre Irlandais semblait essoufflé de la course qu'il venait de fournir.) Je viens vous prévenir... Sir Lawrence Barclay est chez lui, à Park Lane... Un de mes agents l'a vu descendre d'un taxi...

— C'est bien, répondit doucement l'inspecteur. Je vous remercie, Mac Colny.

Et il ajouta lentement:

— Il n'y a plus de Tête Rouge!

EPILOGUE

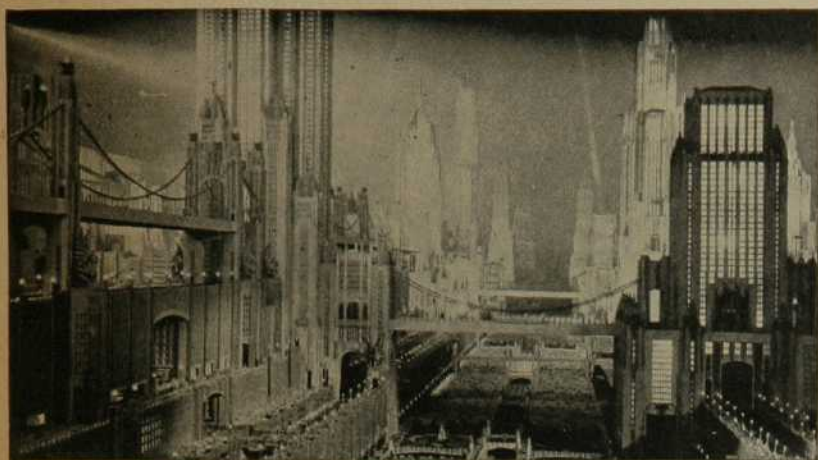
Vendredi 30 septembre.

Debout, au bord de la falaise de Pegwell, juste au-dessus des vagues qui se brisaient sur le roc blanc, Margaret regardait mourir septembre sur la mer. Peu à peu, les nuages qui montaient de l'Est, lourds de la menace hivernale, avaient envahi tout le ciel. A l'Occident, le soleil avait disparu, et seul un dernier reflet faisait une tache blême sur les eaux noires. Margaret regardait vers le large. Autour d'elle, tourbillonnait un vol éperdu de mouettes dont seuls les cris aigus troublaient le silence, semblables aux notes hautes de la farouche rhapsodie de la mer. Son visage s'était levé, tout son être tendu vers le ciel, dans une attitude d'espoir et de prière. Le vent jouait dans ses cheveux, fous et faisait claquer sa robe de serge, ainsi qu'un étendard. A son oreille, il lui chantait une merveilleuse mélodie, une musique qu'elle seule pouvait entendre, qu'elle seule pouvait comprendre parce qu'en elle, vivait, battait de l'aile, le rêve de Tom.

Notre prochain roman policier

La Redoute des Loups

par G. Le Faure



NOTES ENCYCLOPÉDIQUES

L'hydrogène est la plus légère substance actuellement connue, et l'osmium est la plus lourde. L'osmium pèse, à volume égal, 251,100 fois plus que l'hydrogène.

Dans la ville de Soochow, en Chine, on fabrique trois cents variétés de satin et deux cents sortes de soie qui sont complètement inconnues ailleurs.

Dans le pays d'Annam il y a une cigale qui ne vit que quelques jours mais fait l'objet d'un bon commerce après sa mort; elle est très recherchée par les droguistes qui réduisent en poudre sa carcasse et font avec cette poudre un remède efficace pour l'eczéma.

La plante dite *Oreille d'éléphant* a des feuilles dont la forme rappelle quelque peu en effet celle des oreilles d'un éléphant. Ces feuilles, de grandes dimensions atteignent facilement quatre pieds et demi de longueur sur trois et demi de largeur.

Pour guider les saumons qui remontent la rivière Avon, en Angleterre, le département zoologique de l'Université de Southampton a imaginé d'électrifier l'eau de la rivière sur une certaine distance à partir des bords. Les saumons qui sortent du droit chemin reçoivent ainsi des chocs qui les ramènent bien vite dans la bonne direction.

Un homme de Los Angeles nommé Walter Nilsson a inventé une sorte de vélocipède qu'on pourrait plus justement appeler un longipède; c'est en effet un appareil composé de deux longues jambes que fait mouvoir un mécanisme actionné par des pédales comme celles d'un bicycle. Il s'agit plutôt là d'une curiosité que d'un appareil vraiment utile car il faut être acrobate pour voyager là-dessus.

L'anaconda, qui est le plus grand des serpents connus, peut atteindre une longueur de trente-six à trente-huit pieds.

Une des plus anciennes sociétés scientifiques, sinon la plus ancienne, est la *Royal Asiatic Society*, fondée à Calcutta en 1783.

Les Derviches tourneurs de l'Asie sont réputés pouvoir faire un millier de tours sur eux-mêmes à grande vitesse et sans aucun arrêt.

Les indigènes de la Papouasie commencent à apprendre le baiser; pendant des temps immémoriaux les marques d'affection qu'ils se témoignaient consistaient à se frotter mutuellement le nez l'un contre l'autre.

Des sociologues qui se disent bien au courant de la vie moderne prétendent qu'au moins la moitié des mariages modernes ne sont pas une affaire d'amour mais une simple association soit commerciale, soit arrangée par les familles intéressées.

Paper Jack est une sorte d'ermite bien connu à Croydon, Angleterre, et aux environs. Il doit son nom, ou plutôt son surnom au fait qu'il ne veut s'habiller que de papier et il s'en sert comme chaussures aussi bien que comme vêtements. Il affirme qu'il se maintient ainsi en bien meilleure santé parce qu'il est toujours propre et peut changer de vêtements tous les jours.

On vient de mettre au point un *livre parlant*, pour aveugles; c'est un appareil de petites dimensions, une sorte de gramophone électrique très perfectionné qu'on peut transporter facilement avec soi et qui fait la lecture par l'intermédiaire d'écouteurs fixés aux oreilles.

Entre vous et moi..

"AVEZ-VOUS REMARQUE QUEL BRILLANT POLI OLD DUTCH DONNE AUX GARNITURES EN PORCELAINE DE LA CHAMBRE DE BAIN?"



"OUI, EN EFFET, ET JE SAIS POURQUOI. C'EST PARCE QUE OLD DUTCH EST FAIT DE PURE 'SEISMOTITE', LE MEILLEUR AGENT NETTOYEUR NATUREL."

Old Dutch polit aussi bien qu'il nettoie

Etant fait de pure "seismotite", le meilleur agent nettoyeur naturel qui soit, Old Dutch non seulement nettoie sans les égratigner les fines porcelaines, émaux et surfaces de tuile, mais il polit aussi bien qu'il nettoie.

Old Dutch est plus économique parce qu'il fait plus de verges carrées de nettoyage par sou dépensé. Ses particules floconneuses et plates couvrent plus de surface, la touchent complètement et font plus de nettoyage que les particules dures et graveleuses contenues dans les nettoyeurs ordinaires.

Old Dutch est idéal pour tout nettoyage — ustensiles de cuisine et planchers, boiserie et murs peints, ou vitres et miroirs. Il est doux pour les mains, n'obstrue pas les conduits, est inodore et chasse les odeurs. Rien ne peut remplacer le nettoyeur Old Dutch aux points de vue qualité et économie.



Fabrication Canadienne

N'égratigne pas

Dans LA REVUE POPULAIRE du mois d'août, vous lirez

UN TRES BEAU ROMAN D'AMOUR :

Le Vieux Puits

par

Max du Veuzit

CE ROMAN SAURA CERTAINEMENT PLAIRE A TOUS NOS LECTEURS ET LECTRICES

COUPON D'ABONNEMENT

La Revue Populaire

Ci-inclus \$1.50 pour 1 an ou 75c pour 6 mois (Etats-Unis: \$1.75 pour 1 an ou 90c pour 6 mois) d'abonnement à LA REVUE POPULAIRE.

Nom _____

Adresse _____

Province ou Etat _____

POIRIER, BESSETTE CIE, Ltée, 975, rue de Bullion, Montréal, Can.

Aussi en vente dans tous les dépôts de journaux à 15c le numéro.

"Vite, papa..."

Passe les
Cartouches!"



C'EST ce que dit le jeune chasseur quand il tombe sur un endroit marécageux où abonde le lièvre ou dans un fourré d'où s'envole une couvée de perdrix. A cet appel qui dénote la discipline et la maîtrise de soi-même, le père, tout fier, reconnaît en son fils un chasseur de race.

Le meilleur moyen d'avoir bon œil et de profiter de votre fusil, c'est de vous joindre au Club de Tir Dominion de votre localité, ou encore d'entrer dans un club de tir aux pigeons d'argile. S'il n'existe aucune société de ce genre chez vous et que vous vouliez en organiser une, écrivez-nous et nous vous aiderons à le faire.

Les Munitions Dominion sont les plus demandées au Canada, qu'il s'agisse de balles pour gros gibier, de simples 22 ou de cartouches imperméabilisées et finies au Duco. Autant d'excellentes munitions de chasse, bonnes en tout temps.

MUNITIONS DOMINION

TOUJOURS FIABLES



CANADIAN INDUSTRIES LIMITED
DIVISION DES MUNITIONS
DOMINION

SIÈGE SOCIAL : MONTREAL

Succursales :

HALIFAX	TORONTO	WINNIPEG
SASKATOON	EDMONTON	VANCOUVER

AMG3

X-BAZIN

Enlève les POILS

Appliquez la crème X-Bazin, enlèvez en lavant — et vos dessous de bras et jambes seront débarrassés de poils superflus.
Vite, Facile, Sûr!

Prix 55c.



FEMMES DEMANDÉES

Nous avons besoin de femmes ayant une machine à coudre pour coudre pour nous, chez elles. Rien à vendre. Tout ouvrage fait à la machine. Ecrivez à Ontario Neckwear Compagnie, Dépt. 190, Toronto 8, Ont.

Les Revenants de l'Alhambra

(Suite de la page 15)

gouverneur Montilla fit tout aussi bien: il y avait encore de son temps deux grands vases d'une valeur inestimable; il en offrit tout simplement un à une visiteuse qui l'avait probablement ensorcelé par un de ses sourires. Un autre encore donnait abri, dans l'Alhambra, à tous les gueux, fainéants, vagabonds et voleurs de la région; on se doute des égards de ceux-ci pour le célèbre palais.

Tout de même, on en vint à avoir honte en Espagne d'un tel état de choses et l'on se mit à faire des réparations. Le travail se fit avec lenteur mais non sans habileté et, aujourd'hui, si l'Alhambra n'a plus le caractère grandiose des premiers temps ni le luxe d'ameublement et de décor qu'il possédait autrefois, il est néanmoins devenu fort présentable aux touristes. Ceux-ci, d'ailleurs, n'ont plus la liberté de détacher, comme jadis, les sculptures des murailles pour les emporter comme souvenirs.

Les tours qui jalonnent les murailles de l'Alhambra contenaient autrefois de splendides appartements qui faisaient probablement partie du harem; aujourd'hui ces tours, bien qu'encore très intéressantes, sont désertes, mais, selon la croyance populaire, ne le sont qu'en apparence. Il y a en effet des instants où elles sont peuplées de revenants.

Tours de las Infantas, du Cautivo, de Comarès ou de la Vela, toutes abritent des ombres qui s'animent dans le silence des nuits sous la lune argentée et passent en des rondes fantastiques. Des êtres privilégiés ont ainsi vu défiler les ombres du vaillant Maure Gazul et de sa bien-aimée Lindaraja, puis celle d'Abenamar, fier cavalier à qui souriait la belle Galiano; d'autres encore qui avaient porté en leur temps les noms célèbres de conquérants, de sultans ou de grandes favorites et des témoins dignes de foi jurent avoir entendu dans le souffle de la brise une voix très douce, presque imperceptible, chanter le *romance morisco* d'amour:

*Bella Zayda de mios ojos,
Y del alma belle Zayda,
De las Moras la mas bella,
Y mas que todas ingrata!*

Mais Zayda la cruelle pour qui s'élevait ce chant d'amour y restait insensible; vapeur légère elle se posait au sommet d'une tour puis disparaissait subitement pour ne revenir quelques instants que la nuit suivante à la faveur d'un rayon de lune.

Ces revenants ne sont pas les seuls, il y a d'autres fantômes qui reviennent errer la nuit dans l'ancien palais des princes Maures et ceux de la tour de los Siete Suelos font, paraît-il, si bonne garde que personne n'a jamais pu monter plus haut que le quatrième étage. Ceux qui ont essayé ont été rejetés en arrière par un vent furieux, et parfois même apparaissait devant eux un Ethiopien d'aspect terrible menaçant de les tuer s'ils persistaient dans leur dessein. Quelques personnes expliquent bien l'impossibilité d'atteindre au septième étage pour la bonne raison qu'il n'y en a que quatre mais les bonnes raisons, on le sait, ne sont pas toujours celles qui sont admises par la croyance populaire.

De cette fameuse tour des Siete Suelos surgit aussi parfois un étrange animal auquel on a donné le nom de *Caballo descabezado* ou Cheval sans tête, ainsi qu'un autre: *el Veludo* ou le Velu; ces animaux gardent, dit-on, des trésors immenses qui ont été enfouis sous les tours par les princes Maures.

Ces deux gardiens fantomatiques font la ronde toutes les nuits dans les parties désertes et les couloirs sombres de l'Alhambra, la chose n'est pas douteuse, au dire de certains gens qui les ont vus et qui ont même tenu conversation avec eux. L'un de ceux qui les vit le mieux, sans toutefois leur parler, raconta son aventure au Père Echeverria, historien réputé de Grenade, et avec une telle sincérité d'expression, tant d'émotion dans la voix qu'il aurait été impossible de le prendre pour un vulgaire conteur d'histoires faites à plaisir; il est plus probable que ce brave homme avait été victime d'une hallucination encore aggravée par la peur qu'il éprouva.

Il ne fut pas bien sûr du fantôme qu'il avait rencontré, si c'était le *Caballo descabezado* ou bien le *Veludo*, il croit pourtant que ce devait être celui-ci parce qu'il lui sembla tout couvert de poil. A la suite du revenant il y avait une troupe de chevaux mais on ne les voyait pas, on n'entendait que le bruit de leurs fers sur les larges dalles de pierre. L'homme effrayé tira un grand sabre qu'il portait par précaution et voulut en porter plusieurs coups au fantôme qui s'avancait sur lui et qui eut sans doute peur de cette arme, car il s'éloigna et disparut.

Une autre fois, ce fut le *Caballo* qu'un promeneur nocturne rencon-

tra; l'entrevue fut d'ailleurs pleine de courtoisie.

— Où vas-tu? demanda le fantôme.

— Je viens me promener dans l'Alhambra où je demeure car j'y suis employé à divers travaux.

— Ah! reprit le *Caballo* d'un air soupçonneux, tu y vas sans doute avec l'intention de chercher des trésors cachés?

— Non; je rentre chez moi et je t'assure que je n'ai aucun souci des trésors que l'on dit enfouis dans ce palais.

— Alors, c'est bien, dit le fantôme; promets-moi de ne pas chercher ces trésors et rentre chez toi en paix.

Sur ces mots, l'apparition s'éloigna puis disparut tout à fait; l'homme n'avait éprouvé qu'une frayeur très modérée, mais il fut néanmoins heureux de s'en tirer à aussi bon compte.

Le Père Echeverria expliqua ces étonnantes choses à sa manière, il prétend que ce sont des sortilèges provenant des procédés magiques en usage autrefois chez les Maures. Il y aurait peut-être une explication plus rationnelle: de nombreux fantômes qui ont fait beaucoup parler d'eux autrefois étaient des hommes bel et bien vivants, de simples farceurs qui exploitaient la crédulité publique et se déguisaient pour jouer leur rôle. La nuit, certains endroits prennent un aspect sinistre de nature à frapper l'imagination, c'est une mise en scène naturelle qui facilite singulièrement le jeu des acteurs et les racontars font le reste.

S'il y a réellement des trésors enfouis autrefois par les princes Maures dans des cachettes de l'Alhambra, ils n'ont certainement pu avoir de meilleurs gardiens que des fantômes accrédités par la naïveté publique; on ne lutte pas contre la peur. Ces revenants furent probablement donc de simples hommes comme tous les autres qui voulaient se donner le malin plaisir d'effaroucher les gens et de mettre en même temps la terreur populaire à profit. Protégés par leur réputation de revenants ils pouvaient en effet se livrer tranquillement, pendant la nuit, à la recherche des trésors supposés.

Les ont-ils trouvés? C'est ce qu'on ne sait pas; ce qui tendrait à le faire croire, c'est que le *Descabezado*, le *Veludo* et autres ne se promènent plus la nuit dans les endroits sombres de l'Alhambra.

Il est vrai que, d'autre part, les fantômes sont bien passés de mode et qu'on n'y croit plus guère aujourd'hui.

SNOBISME

(Suite de la page 9)

Je ne veux pas vous faire le dénombrement des absurdités commises dans l'éducation, disons même l'élevage de l'unique héritier, le petit Charlie, prononcez Tscharllet. On l'abreuvait de thé, on le tubait trois fois par jour, on le sortait l'hiver en costume écossais, les mollets nus, et, l'été, en pantalons longs, absolument indispensables à la tenue de marin, col blanc, jersey rayé et béret bleu. On l'exténua à force de sports masculins, tennis, boxe, escrime, etc.; à quatre ans on l'avait juché sur un poney, puis sur une bicyclette; mais ce dernier exercice ne dura guère, d'abord parce que la vogue n'en persista pas longtemps dans la haute société anglaise, puis parce qu'il eut une péritonite dont je ne le guéris pas sans peine. D'après ces quelques exemples, vous jugez de l'existence physique du petit. Ah! j'oubliais! Le végétarisme. Pas de viande. Ça n'était guère anglais, ça, mais la mode en trotta alors, et les parents trouvaient chic de faire fi — pour leur garçon — de ce qu'ils nommaient le "cadavre alimentaire", vulgo beefsteak, gigot et fricandeau. — Vous allez me dire que tout cela n'est pas pour faire dépérir un enfant, que l'eau froide et le sport sont deux choses excellents, etc., etc. D'accord, pourvu qu'on vive au grand air, que l'on dorme dix heures, que l'on ne se fatigue pas le cerveau, qu'on ne brûle pas la chandelle par les deux bouts. Seulement tel n'était pas le cas. Charlie, à quatre ans, savait lire, avait appris l'allemand — une mode encore à cette époque — oui, l'allemand, à cause de Saint-Cyr, à quatre ans! Enfin!! Puis, l'anglomanie reprenant de plus belle, il avait fallu faire entrer dans cette petite tête un troisième vocabulaire, lui imposer cette fatigue nouvelle. — Aussi quel bredouillage!

"A ce régime barbare, il s'usait, se fanait comme une fleur qu'on a fait croître et s'ouvrir trop vite. C'était navrant! Et je n'y pouvais rien. J'avais dû renoncer à m'interposer entre lui et ses parents, et je l'aurais même abandonné à son sort, pour dégager ma responsabilité de médecin, si l'enfant ne s'était pas attaché à moi... Il m'aimait, il avait vite compris, d'instinct, que je lui apportais le repos, les bons sommeils, les flâneries sans leçons d'anglais ni d'allemand, la liberté de jouer comme les tout petits, sans surmenages musculaires dans les manèges et les salles d'armes. — Quand on m'appelait au-

près de lui, pour un bobo quelconque, un mal de gorge ou une bronchite, je le fourrais au lit et j'ordonnais le calme absolu. Cela le ravissait et il me disait, dans son idiome, que je traduis: "J'aime bien être malade parce que je me repose."

"Croyez-moi, messieurs, j'ai vu dans mon existence bien des choses tristes, que mon métier m'obligeait à voir, mais rien, je vous assure, ne m'a paru plus injuste, plus odieux que l'absurde épuisement de ce petit être, né pour être beau, riche, intelligent et robuste, et que l'on forçait — de quel droit? — à dépenser trop tôt toute sa sève vitale. J'ai vu des enfants s'en aller de faim, de froid, de misère; c'était moins affreux; certes, ils avaient toute pitié ces condamnés d'ici-bas, mais enfin, l'on sentait qu'une funèbre fatalité les avait marqués du doigt, et qu'il fallait s'incliner douloureusement devant elle. Et puis, souvent, l'on pouvait quelque chose. Du pain, une couverture, une pièce d'or, et la santé revenait... Mais là, chez les snobs, quoi faire? Ah! les vilaines gens!

"Oui, si l'on me demandait quel est le spectacle le plus affligeant auquel j'aie assisté, moi, médecin, je pourrais répondre: "Les derniers moments du petit Charlie." Affligeant, oui; je suis un vieux dur à cuire; les souffrances humaines sont pour moi des sujets d'étude, mais j'ai encore des révoltes d'adolescent, en assistant à certaines turpitudes que je ne puis supprimer ou combattre; et je voudrais rouer ou pendre bon nombre de mes semblables, à commencer par les parents de mon misérable petit ami. Car il est mort à la peine; cela devait finir ainsi...

"Une méningite; rien d'étonnant; c'était prévu; j'étais absent lorsque le mal se déclara. Aussitôt de retour, j'accourus. L'enfant était déjà perdu ou à peu près. Cependant il parlait encore et me reconnut. Ce furent ses suprêmes lueurs de vie et d'intelligence. Et c'est alors que se passa cette chose inouïe, que je ne puis me rappeler sans avoir de la rage au cœur et presque des larmes. Charlie, après m'avoir dit faiblement bonjour et tendu les mains, était resté immobile et comme insensible pendant ma visite. J'allais partir, quand il rouvrit les yeux et murmura: "Maman, embrasse-moi..." Il me regardait, puis regardait sa mère qui, flegmatique et les lèvres pincées, gardait

(Suite à la page 42)



"Ces nouveaux Flocons de blé entier de Kellogg sont certainement économiques."

"Eh oui, regardez les dimensions de ce carton!"

QUI n'accueille pas avec plaisir un aliment savoureux qui est en même temps plus économique qu'aucun autre!

Les Flocons de blé entier de Kellogg ont toute la force nutritive du blé pur — et leur forme croustillante les rend doublement plus appétissants. Ils sont d'un croquant qu'on ne peut s'empêcher d'aimer.

Le grand carton rouge et vert de Flocons de blé entier de Kellogg contient une valeur insurpassable. Votre épicer les vend frais comme au sortir du four, prêts à servir. Préparés par Kellogg, à London, Ont.



LES ROMANS DE LA REVUE POPULAIRE

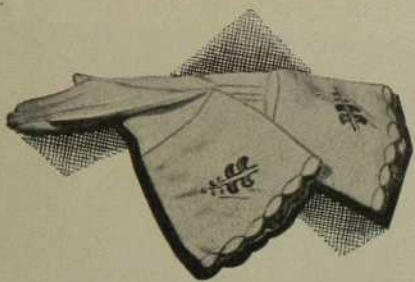
NOS romans remportent depuis quelques mois tout le succès qu'ils méritent. Les lecteurs et lectrices de *La Revue Populaire* peuvent être sûrs que la direction continuera à leur offrir ce qu'on peut trouver de plus nouveau et de plus intéressant comme roman d'amour. Nous reproduirons bientôt en primeur d'autres romans de Max du Veuzit, Marcelle Davet, Magali, etc.

Le roman d'amour complet que reproduit en août
LA REVUE POPULAIRE
a pour titre :

LE VIEUX Puits

par Max du Veuzit

La Broderie



met une note d'individualité

Et c'est si facile à faire! Vous n'avez qu'à suivre les indications (voir ci-dessous), vous servant du patron et du Coton en Brins "Anchor" de Clark, du Coton Perlé "Anchor" de Clark ou du Strandsheen "Anchor" de Clark,

les fils faits spécialement pour la broderie, qui s'offrent en une variété de jolies couleurs permanentes et qui ne cassent pas, ne s'effilochent pas ni ne s'emmêlent. Exigez ces fils.

Les Aiguilles de Milward sont les meilleures—un produit de qualité depuis 1730.

FILS À BRODER "Anchor" de CLARK

Fabriqués au Canada par les
Fabricants du Coton en Bobines
Coats et Clark

The Canadian Spool Cotton Co.,
Dépt. -32, Case postale 519,
Montréal, P.Q.

Veillez m'envoyer le feuillet et le patron au fer chaud
pour les broderies suivantes: Gants de toile ☐ Motifs de
bridge ☐ Image brodée ☐ Coussin ☐ Service à dé-
jeuner ☐ Image brodée ☐ J'inclus 5c pour chacune
(25c pour la série des six). Marquez celles que vous voulez.

Nom.....

Adresse.....

VOUS QUI TRAVAILLEZ

N'oubliez pas qu'une santé robuste est indispensable pour bien remplir votre position et la conserver.

Si vous éprouvez des douleurs périodiques, si vous êtes faible et nerveuse, employez sans tarder les

PILULES FEMOL

elles vaincront votre mal et vous assureront force et santé.

En vente partout \$1.00 la boîte
Brochure médicale gratuite

INSTITUT
CAZO (SA)
Place Royale
Montréal

PILULES FEMOL

CETTE SENSATION DE DEPRESSION EST DUE POUR BEAUCOUP AU FOIE

Stimulez la Bile de votre Foie
— Sans Calomel.

Vous vous sentez "à l'envers" simplement parce que votre foie ne déverse pas ses deux livres quotidiennes de liquide biliaire dans vos intestins. La digestion et l'élimination se trouvent toutes deux entravées et tout votre système s'intoxique.

Ce dont vous avez besoin, c'est d'un stimulant du foie, quelque chose qui fasse plus que les sels, eaux minérales, huiles, bonbons ou gomme à mâcher laxatifs ou céréales, qui font simplement mouvoir les intestins, ignorant la cause réelle du mal de votre foie.

Prenez les Carter's Little Liver Pills (Petites Pilules Carter pour le Foie). Purement végétales. Pas de calomel (mercure) violent. Inoffensives. Sûres. Demandez-les par leur nom. Refusez les succédanés 25c. chez tous les pharmaciens. 537P

Le Liniment Egyptien Douglas est recommandé pour plaies au cou, excoriations, maladies des jeunes animaux, callosités et tumeurs des chevaux. Enlève excroissances de chair et affections du sabot. Arrête saignement instantanément.

raison... je ne sais pourquoi...
Il faut me pardonner!

— Je te pardonne, bien sûr!

Mais, entre ses dents, le vieillard grommelait:

— Sans raison! sans raison!...

Si, il y en a une... Et je m'en doute!

La voix changée, elle demandait:

— Vous m'avez appris une fois que vous m'avez trouvée sur votre seuil?

— C'est la vérité.

— Et vous n'avez jamais su qui étaient mes parents, ceux qui m'avaient ainsi abandonnée?

Il y eut en ses yeux une telle supplication, une si vive volonté de savoir, que le vieillard, après une hésitation légère, répondit:

— Je ne pourrais rien assurer...

C'est une idée à moi... J'ai pensé que les gens qui t'avaient laissée là, c'étaient des bohémiens, de ces camps-volants sans feu ni lieu, sans patrie et sans foyer, qui s'en vont sur les chemins, par tous les temps.

— Ah! il y a des gens ainsi?

— Oui... Tu as dû en voir passer déjà.

— Et où vont-ils?

— Au hasard, devant eux, de pays en pays.

— Oh! c'est une belle vie, cela! Voir toujours du nouveau, aller sans cesse sous le ciel, savoir ce qu'il y a là-bas, bien loin!... Oui, c'est une belle vie!

— Tu trouves, toi!...

Et, de plus en plus inquiet, le vieillard regardait Mariette. Elle avait les yeux fixés devant elle, vers l'horizon. Un soupir sortait de ses lèvres.

Alors, le bûcheron fut triste. Il devinait ce qui se passait en elle, des luttes obscures encore, mais qui se préciseraient bientôt. Le sang des bohémiens courait dans les veines de Mariette.

Celle-ci se leva.

— Allons, père, dit-elle, — elle l'appelait ainsi parfois. — rentrons; la soupe est prête, et vous devez avoir faim.

III

Et voici qu'un soir, sous le ciel gris, alors que l'automne finissait, un cortège étrange apparut sur la route montante, à l'autre extrémité du plateau, près des bois.

D'abord, il y avait, traînées par des chevaux faméliques, des voitures énormes aux essieux grinçants. Des gens bizarrement accoutrés, vêtus de peaux pour la plupart, suivaient. D'autres voitures, plus petites, fermaient la marche.

La troupe, à un cri guttural poussé par l'un des hommes, s'arrêta. Les "roulottes" furent rangées au bord de la route. En un clin d'œil, les chevaux, dételés, errèrent

LA VOIX DU SANG

(Suite de la page 5)

à travers les pâtis. Et, bientôt, de grands feux allumés envoyèrent vers le ciel des tourbillons de fumée.

Une bande de bohémiens installait son campement.

Il y avait là des familles, ancêtres à barbe blanche, hommes mûrs à bras robustes, jeunes hommes nerveux, vieilles femmes, jeunes filles, enfants bruns, crépus, jolis malgré leur repoussante malpropreté. Dès l'aurore, leur vie se mouvait en des occupations diverses. Les hommes tressaient des paniers, des corbeilles; les femmes allaient de porte en porte, offrant ces objets en vente, disant la bonne aventure; les enfants mendiaient, au hasard des chemins.

Le père Fouleux tressaillit en les apercevant. Quelque chose comme la prescience d'un danger proche lui serra le cœur. Il évita d'avertir Mariette de l'arrivée des bohémiens.

Mais, le lendemain, pendant son absence, un des hommes, rôdant par le plateau, vint jusqu'àuprès de la maisonnette.

Soudain, il se trouva face à face avec la jeune fille.

Au lieu de fuir, celle-ci examina curieusement le bohémien sans crainte et sans défiance. C'était un beau gars bien musclé et découplé, avec des yeux noirs superbes, des cheveux crépelés, des dents de jeune loup, d'une blancheur extraordinaire. Son teint était presque semblable à celui de Mariette et il y avait encore entre eux d'autres points de ressemblance.

Il lui parla. Sa voix était chantante, harmonieuse, caressante. Et Mariette frissonnait à le regarder et à l'entendre.

Elle l'interrogea:

— D'où était-il? où allait-il?

Il expliqua la vie libre de la tribu, sa course éternelle à travers tous les pays de la terre... Il ne faisait rien ou presque... On se grisait d'air et d'espace, on ne campait jamais longtemps au même endroit.

Ses grands yeux noirs cherchaient les yeux de Mariette... Ils

les rencontrèrent... Et ce fut en eux une extase.

Au retour, le père Fouleux trouva sa fille adoptive plus triste encore, avec un visage aux traits tirés, aux yeux rougis. Il vit qu'elle avait pleuré. Et quelque chose se brisa en lui.

Il comprenait de plus en plus.

Le sang de Mariette se révoltait. Comme ceux de sa race, elle ne pouvait être heureuse que libre. Elle souffrait, ainsi tenue dans cette chaumière de bûcheron. L'instinct, fatal et invincible, la portait vers les siens...

Le lendemain, le bohémien revint.

Il ne vit pas le vieux bûcheron, qui, parti le matin, était revenu de bonne heure, à l'improviste, et qui, caché derrière un massif d'arbres, guettait et observait.

Le bohémien fit entendre un appel, et Mariette parut.

Le père Fouleux avait saisi sa rude cognée. De ses mains toujours robustes, il l'étreignait. Une rage folle le saisit, et il allait se précipiter vers l'étranger...

Mais à quoi bon?

Déjà, toujours sans être aperçu, il l'entendait parler, et il entendait aussi Mariette lui répondre.

Et c'étaient des paroles d'amour qu'ils échangeaient.

Puis, le bohémien parlait encore de son existence vagabonde. Il racontait comment sa race portait au cœur le besoin de liberté. Et il disait à Mariette qu'elle serait heureuse avec lui.

Tandis qu'il parlait, les mains dans les siennes, tout près de lui, comme pour boire ses paroles, la jeune fille l'écoutait avec un ravissement dans les yeux.

Un grand frisson secoua tout entier le père Fouleux. Il baissa la tête. Le destin devait s'accomplir.

IV

Pourquoi vouloir lutter contre la nature?

Le vieillard se sentait impuissant.

Doucement, tenant les mains de Mariette, l'homme avait dit que la



tribu de bohémiens partait le soir même, mais qu'elle repasserait quelques mois plus tard, qu'il reviendrait, et Mariette s'était écriée:

— Je t'attendrai!

Ils se quittèrent.

Ce n'est que longtemps après, vers le soir, que le bûcheron rentra.

En quelques heures, son corps s'était cassé, ses mains subitement tremblaient.

Pendant dix-huit ans, Mariette avait été dans sa chaumière le rayon de soleil qui console et qui égaie. . . Mais le soleil tournait. . . Et l'ombre plus triste, plus épaisse, plus froide, allait revenir.

Mariette aimait. . . En elle pour-tant l'idée du devoir restait encore. . . Elle voulait lutter, elle voulait cacher sa souffrance, ne pas causer de peine au pauvre vieux.

Mais celui-ci savait ce qui se passait dans le cœur de la jeune fille; en l'observant, derrière ses sourires, il vit des larmes.

Lui non plus ne voulait pas que Mariette souffrît, et il savait bien que, désormais, elle ne serait plus heureuse avec lui, que les chansons ne reviendraient plus sur ses lèvres.

Alors, il changea soudain d'humeur. Il devint sombre et mauvais. Jamais, jusque-là, il n'avait malmené la jeune fille; il se mit à la rudoyer.

Résignée, elle ne répondait point.

Des mois avaient passé. Et le père Fouleux se reprenait à espérer. Sans doute, le bohémien avait oublié sa promesse, et il ne reviendrait plus.

Mais, un jour, du milieu des pâ-tis, des colonnes de fumée montèrent vers le ciel et des cris bizarres retentirent.

C'étaient les nomades!

De nouveau ils campaient près de la forêt.

Le vieux bûcheron se dit que l'heure était venue.

Sous un prétexte quelconque, il s'emporta contre Mariette et, simulant la colère, la chassa.

Elle sortit, tête basse, s'en alla sur le plateau, — vers les siens. . .

Le lendemain, après une halte d'un jour, le camp était levé; les voitures s'ébranlaient, redescendaient la côte.

Du seuil de sa chaumière vide et morne, le père Fouleux les regarda partir.

Il les regarda longtemps, longtemps.

Et quand la troupe eut disparu, là-bas, au bout de la route, de ses gros doigts calleux il essuya deux larmes qui, débordant soudain de ses yeux, coulaient sur ses joues, le long des rides profondes.

PAUL ROUGET

LES SOINS DU BÉBÉ

Par FRANCINE

Quand le bébé se traîne

NE LE FORCEZ PAS à se traîner; laissez-le faire. Mettez-le dans son enclos de jeux pour le laisser jouer sur une couverture. Ainsi, il est libre de ses mouvements et n'ira pas se traîner dans un endroit dangereux ou près du poêle de cuisine.

Ne le laissez jamais seul sur un lit ou sur une chaise et surtout prenez bien garde qu'il n'approche des escaliers. Que de dangers courent les jeunes enfants qu'on laisse ainsi seuls à eux-mêmes, ne fût-ce que pour un instant.

Protégez-le contre la diphtérie

La diphtérie est une maladie qui cause plus de ravages chez les petits enfants du Canada que toutes les autres. Il est facile de la prévenir par trois injections de toxoïde. C'est ainsi qu'on a pu l'enrayer complètement dans certains centres où les parents ont fait immuniser leurs enfants contre la diphtérie.

Le lit du bébé

Le lit doit être assez grand pour que le petit puisse s'étendre dans toute sa longueur. Son premier berceau sera bientôt trop petit pour lui, et vous devrez lui en donner un autre. Que ce soit un lit solide, avec un sommier de fer, et un matelas de feutre ou coton. Il est sage de lui procurer un qui puisse lui servir plusieurs années. Les bords doivent être assez relevés pour que l'enfant ne passe pas par dessus lorsque, plus tard, il voudra se tenir debout. Il n'est pas nécessaire d'y mettre un oreiller.

Le sommeil

Que les périodes de sommeil du bébé soient régulières. Après chaque tétée laissez-le dormir seul. Pendant le jour, si la température est favorable il dormira dehors. Déposez-le dans son carrosse ou dans son berceau, ou encore dans son lit si ce dernier a des roulettes. Mettez-le dormir au soleil s'il ne fait pas trop chaud. Et le soir, quand vous couchez le bébé pour sa nuit, ouvrez les fenêtres de sa chambre.

La santé de la mère

Occupons-nous de l'enfant, c'est très bien. Mais il n'est pas seul au monde. Il y a tout près de lui une existence qui lui est aussi précieuse que la sienne propre. C'est la vôtre. Il y a un temps pour tout. Vous devez de toute nécessité avoir des distractions, des moments de détente, des amusements mondains. Le bébé est à la merci de ceux qui l'entourent et particulièrement de sa mère. Si vous devenez nerveuse, irritable, votre bébé changera aussi d'humeur. Apprenez à vous reposer, et éloignez-vous du bébé au moins quelques minutes par jour. Une marche au grand air et au so-

leil vous aidera à vous garder en bonne santé et à calmer vos nerfs.

Les éruptions de chaleur

Les éruptions de chaleur proviennent de ce que le bébé est habillé trop chaudement et qu'il transpire. C'est précisément cette transpiration qui irrite la peau et cause une inflammation. On peut aussi attribuer cette irritation à un coup de soleil, ou à ce que l'enfant n'a pas bu d'eau en assez grande quantité. Pour soulager cette éruption, épongez le bébé plusieurs fois par jour avec de l'eau froide dans laquelle vous aurez mis un peu de bicarbonate de soude (soda à pâte).

Le soin des yeux

Que le bébé dorme, ou qu'il soit éveillé, les yeux doivent toujours être protégés contre une lumière forte et directe. Quand il vente, protégez les yeux du bébé contre la poussière en ajustant le parasol du carrosse. Evitez de tenir des objets luisants devant le bébé pour ne pas lui fatiguer la vue. On ne doit pas mettre de voilette au bébé.

Constipation

Le bébé en santé et nourri au sein peut avoir jusqu'à trois selles par jour, mais il est essentiel qu'il en ait au moins une. S'il est constipé, ne lui donnez pas de remèdes, mais au moins deux onces d'eau bouillie par jour, en plus de jus d'orange, de tomate, de pruneaux ou figues.



● "Ah, les amis, quelle journée! Et je n'en ai pas fini! Il me faut maintenant enlever mes bas et mes souliers! Jamais de répit... je travaille toujours!... Une chance que je suis rebondissant de santé!"



● "Bon, voyons, est-ce que je tire ou que je pousse? Je pense que je tire. Non... ça ne va pas! Je ferais peut-être mieux de tirer dans l'autre sens. Ouf, ce que j'ai chaud! Et je commence à en avoir plein le dos!... Prépare la Poudre Johnson pour les Bébés, maman!"



● "Oops! Le voici! Pas mal, n'est-ce pas, d'en être venu à bout! L'autre pied, maintenant! Et après, mon bain, suivi de la Poudre Johnson pour les Bébés! Que les mamans prêtent une oreille attentive à ce que je vais leur dire..."



● "Essayez différentes poudres pour bébés entre le pouce et l'index. Vous constaterez que quelques-unes sont grasseuses — mais pas la Johnson, qui est incroyablement douce et veloutée! Elle ne contient ni stéarate de zinc ni racine d'iris. Le médecin l'a dit!"

Sur réception de 10¢ (en argent) nous vous enverrons des échantillons de la Poudre, du Savon et de la Crème Johnson pour les Bébés.

Johnson & Johnson, Ltd., Montréal, Can. *Johnson & Johnson Limited* MONTREAL CANADA

POUDRE *Baby* JOHNSON
FABRICATION CANADIENNE 79



Chaque papier tuera des mouches toute la journée et chaque jour pendant trois semaines.
3 Papiers dans chaque Paquet.
10 CENTS LE PAQUET
dans les Pharmacies, les Epicerie et les Magasins Généraux.

POURQUOI PAYER PLUS ?
The WILSON FLY PAD CO., Hamilton, Ont.

Pour les SOINS D'URGENCE



ANTALGINE

Soulage nervosité, insomnie, fatigue. Gardez-en toujours une boîte.
25¢



UNE BELLE TAILLE
AUX LIGNES HARMONIEUSES

a toujours été un des charmes de la femme. Pourquoi envier celles de vos sœurs que la nature a mieux favorisées que vous ? quand par l'emploi des

PILULES PERSANES

vous pouvez donner à votre poitrine cette rondeur et cette fermeté si recherchées.

Sous l'influence des Pilules Persanes, les creux des épaules disparaissent et la gorge se remplit d'une chair ferme et abondante.

\$1.00 la boîte, 6 boîtes pour \$5.00 dans toutes les bonnes pharmacies. Expédiées franco par la malle, sur réception du prix.

Agents

SOCIÉTÉ DES PRODUITS PERSANS

PHARMACIES MODELES GOYER

256, rue Sainte-Catherine Est, Montréal

Nombre de mères peuvent témoigner de la vertu du Mother Graves' Worm Exterminator parce qu'elles savent par expérience combien il est utile.



"Charme d'amour"

(Suite de la page 20)

employé extérieurement, pour affiner et raviver la peau et la rendre nette et délicate, est vraiment merveilleux. Il contient des éléments tonifiants qui exercent un effet des plus salutaires sur les muscles et les glandes de l'épiderme.

Achetez deux petits carrés de levain et assurez-vous qu'il est frais. Ecrasez-le avec une fourchette et ajoutez-y un peu d'eau, très peu, de façon à faire une pâte qui s'étend bien sans cependant être coulante. Nettoyez d'abord soigneusement la peau du visage et du cou et étendez bien cette couche de levain. Laissez-le ainsi pendant une demi-heure environ. Le levain pénètre d'une façon extraordinaire dans tous les pores et en délogent les accumulations de poussière, de graissage et de maquillage. Faites-en l'essai lorsque vous êtes lassés et accompagnez ce traitement d'une détente complète. Etendez-vous sur votre lit, sans oreiller, et si vous ne pouvez dormir quelques minutes, au moins essayez de ne songer qu'à des choses agréables. Rien de plus simple et de plus efficace que ce traitement: non seulement pour l'effet stimulant qu'il a sur la peau mais aussi pour le soulagement qu'il procure au système nerveux lorsque vous êtes à bout de forces. Enlevez le levain avec de l'eau tiède et lavez-vous pendant quelques minutes avec de l'eau bien froide. Employez ce simple traitement une fois toutes les deux semaines pendant deux mois et examinez ensuite le résultat. Je ne connais de traitement moins coûteux et plus efficace pour les muscles relâchés et l'aspect fané et fatigué.

Vu l'espace limité, il me faut généraliser aujourd'hui, mais bientôt je vous donnerai, petit à petit, toute une série de traitements simples et peu coûteux. Vous serez étonnés de la multitude des moyens de ce genre. Il y a le traitement au lait, le bain à l'avoine

moulée pour la figure et les mains et le massage au modeste concombre. Ne riez pas... la plus grande partie des lotions pour la peau, surtout celles qui se vendent le plus cher, ont pour base le concombre. J'ai aussi une grande confiance dans les éléments embellissants du miel et je vous en parlerai sous peu.

Je répète que la bonne tenue et le soin minutieux de sa personne est le premier pas pour devenir charmante. Soyez donc sévères envers vous-mêmes, ne vous permettez pas la moindre négligence, et surtout, pour l'amour de votre charme, employez fidèlement un désodorant. C'est le seul moyen d'empêcher les ruineuses taches de vos robes et l'odeur de transpiration ennemie du charme. Soignez vos ongles et vos cheveux d'une manière particulière, ainsi que vos dents, et veillez à ce que votre haleine soit toujours douce et saine. Ayez au moins un accessoire de toilette délicatement parfumé par lequel on vous reconnaît... cela peut bien être un savon fin, une poudre de toilette exquise, une lotion charmeuse... non pas un parfum à bouffées grisantes mais une eau de toilette discrète et rafraîchissante. Si possible ayez sur votre table de toilette un vase contenant une rose ou quelque autre fleur, ou simplement un bouquet de marguerites des champs; et partout autour de vous une extrême propreté, de la clarté et de l'ordre.

La vie est plus facile et plus belle lorsqu'elle est faite de quiétude et d'harmonie. Quels que soient vos problèmes, apprenez à être gracieuses, charmantes et simples et les petits ennuis dont la vie est remplie ne sauront bouleverser votre calme intérieur, votre contentement intime. Vous connaîtrez le bonheur le plus doux, le plus délicat et le plus constant dont nous puissions jouir, celui de faire des heureux et de gagner les cœurs.

SNOBISME

(Suite de la page 39)

l'attitude correcte et raide qu'elle avait toujours eue devant son fils. Pourquoi donc cette prière que je devinais dans les yeux de l'enfant? Il avait envie d'un baiser, parbleu! Je dis à la mère: "Embrassez-le donc, madame, puisqu'il vous le demande." Elle répondit: "Il faut qu'il me le demande en anglais; depuis trois jours, sous prétexte qu'il est malade, il trouve plus commode de ne pas obéir... Seulement, je ne céderai pas..." Et s'adressant à l'enfant qui l'écoutait, le visage crispé de chagrin, et les paupières tremblantes: "Speak english, boy. Good morning, kiss me, mamma." Le malheureux tourna et retourna deux ou trois fois sa tête lourde sur l'oreiller, dans un effort de penser et de volonté, et balbutia: "Je ne veux pas!... je ne sais pas..." Puis ces mots hésitants sortirent de ses lèvres, comme avec douleur: "Good... good... good... bye." Et il ferma les yeux. "Têtu!", fit Mme D... Je n'y tins plus, et prenant la mère par le bras, je l'emmenai dans l'embrasement de la fenêtre et lui dis: "Madame, ce petit a trouvé le seul mot qu'il fallait aujourd'hui. Il vous a dit adieu; sa dernière sensation aura été le regret du baiser que vous lui avez refusé. Je pense que demain il sera mort, et s'il y a un Dieu au ciel qui venge les enfants, j'espère bien qu'il vous comptera parmi les parents dont il est juste de châtier la bêtise ou la méchanceté..." Elle resta effarée au coup de cette phrase. Je m'approchai de la couchette et j'embrassai Charlie avant de sortir... Quelques heures après, je revins. Je le veillai toute la nuit et le vis mourir au crépuscule du matin, peu à peu, sans soubresauts ni lutte d'âme, ainsi qu'un petit animal.

"Et voilà. Je ne sais pas s'ils ont eu honte, les parents; s'ils ont pleuré ou non. Ils me dégoûtaient et je ne les ai plus même regardés. Ils n'ont d'ailleurs pas osé me mettre à la porte de la chambre, pendant que se mourait Charlie; et ils m'ont laissé seul avec lui. Je sais pourtant qu'ils ont dit que j'étais un peu fou et qu'ils ne comprenaient pas que des gens "bien" frayaient avec un bonhomme aussi mal élevé que moi."

Le docteur repoussa son fauteuil et se leva. "C'est ridicule d'avoir parlé aussi longtemps, n'est-ce pas; mais, je l'ai sur le cœur, cette histoire. Et cela me soulage de la raconter; je ne regrette qu'une chose, c'est de ne pas avoir le courage ou l'indélicatesse d'y mettre les noms. Je me paierai un jour ce plaisir-là."



Fournisseurs brevé
DE
LEURS EXCELLENCES
LE GOUVERNEUR-GÉNÉRAL
et la
COMTESSE de BESSBOROUGH

La Brasserie DOW est heureuse de
pouvoir annoncer que leurs Excel-
lences le Gouverneur-Général et la
comtesse de Bessborough ont graci-
eusement accordé leur patronage à
la Bière Dow Old Stock.

*La Bière Dow est fabriquée au
Canada depuis 1790*

BIÈRE

Dow

OLD STOCK



Chaque papier tuera des mouches toute la journée et chaque jour pendant trois semaines.

3 Papiers dans chaque Paquet.
10 CENTS LE PAQUET

dans les Pharmacies, les Epiceries et les Magasins Généraux.

POURQUOI PAYER PLUS?

The WILSON FLY PAD CO., Hamilton, Ont.

Pour les
SOINS D'URGENCE



"Charm"

employé extérie-

• Qu'il est merveilleux de les voir changer, grandir . . . tout en ayant un moyen de les garder tels qu'ils sont! Des instantanés font cela. Le temps s'arrête au déclic de l'obturateur. Sur ce précieux rectangle de papier, vous avez les mains potelées, les petites jambes courageuses, le sourire de "petit garçon" qui jamais ne changeront. Avec le Film Verichrome Kodak, les instantanés sont plus naturels, et tellement plus précieux. Servez-vous-en pour vos prochaines photos et constatez la différence.

Canadian Kodak Co., Limited, Toronto, Ontario.



N'acceptez rien autre que la boîte jaune si connue avec la rayure quadrillée

KODAK
VERICHROME
FILM